LIRE magazine

LES NOUVEAUX LIVRES DE
Franck Thilliez, Azra Reed, Susie Morgenstern, Erri De Luca, Camilla Läckberg, Eva Illouz, Olivier Bal, Raphaël Quenard, Nathalie Heinich…

LA MER Inspiratrice infinie

- Dumas, Verne, Moitessier… et leurs bateaux héros
- Femmes de plume et d'écume
- Quand la poésie prend le large

ENTRETIEN

David Grann
« Notre besoin de mystère n'a pas disparu »

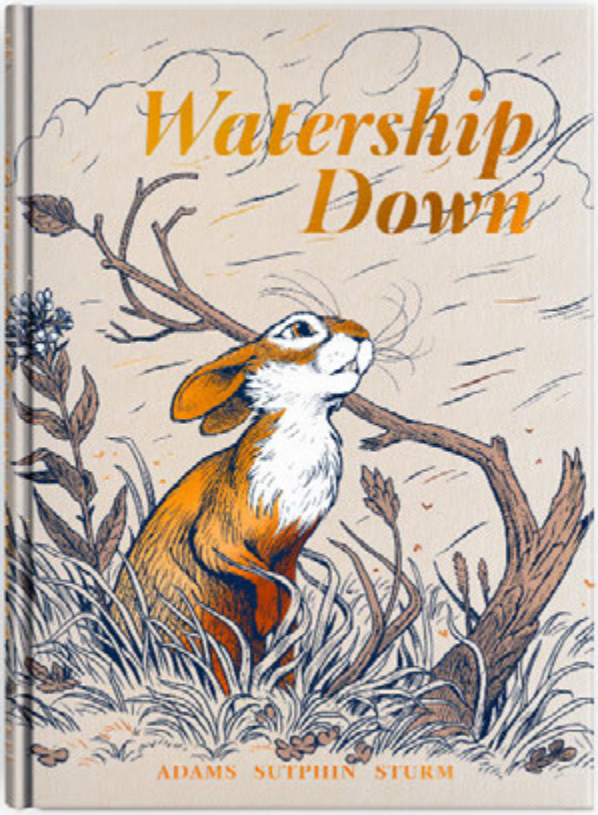
ENQUÊTE

Ces nouvelles qui crèvent l'écran !
Zweig, King, Lovecraft, Maupassant…

N° 541/JUIN 2025/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 541 S - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO: 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL (926150): 8,50 € - LUX: 8,50 € - CH: 11,10 FS - CAN: 13,99 $ CA - D: 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT: 8,90 € - MAR: 89 DH - TOM: 1080 XPF - TUN: 9,90 TND - NUMÉRO 541 - JUIN 2025 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

Premier roman graphique adapté de *Watership Down*, le plus "grand classique et best-seller de tous les temps", de Richard Adams.



Aimée et partagée par des millions de lecteurs, l'œuvre envoûtante de Richard Adams fait partie de ces livres mythiques, une épopée sombre et violente, néanmoins parcourue d'espoir et de poésie. Vous tremblerez face aux dangers. Vous craindrez la nuit. Et, par-dessus tout, vous ressentirez l'irrépressible désir de savoir ce qui va se passer.

Maîtrisée avec brio par l'auteur primé James Sturm au scénario et sublimée par les illustrations de Joe Sutphin, cette bande dessinée spectaculaire a reçu le **Prix Eisner de la meilleure adaptation 2024**.

Watership Down est un récit intemporel de survie, d'espoir, de courage et d'amitié qui a fasciné plus de cinquante millions de lecteurs à travers le monde depuis plus d'un demi-siècle.

Watership Down, d'après le roman de Richard Adams. Scénario de James Sturm. Illustrations de Joe Sutphin. Lettré à la main par Léopold Prudon. Reliure cartonnée avec dorure à chaud. 18 x 25,5 cm. 368 pages en couleur.

N° 541 - JUIN 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
DAVID GRANN

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
SUSIE MORGENSTERN

40
LE DOSSIER
ÉCRIRE LA MER

54
LE PORTRAIT
OLIVIER BAL

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
David Grann

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Susie Morgenstern

40 **LE DOSSIER**
Écrire la mer

54 **LE PORTRAIT**
Olivier Bal

58 **L'ENQUÊTE**
Des nouvelles à l'écran

67 **LE CAHIER CRITIQUE**
68 • Littérature française
74 • Littérature étrangère
80 • Romance/Science-fiction/Polars
85 • Jeunesse/Bande dessinée/Manga
88 • Classiques/Études littéraires/Poésie
94 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
64 • *La Forme et la couleur des sons* de Ben Shattuck
82 • *Mirage* de Camilla Läckberg et Henrik Fexeus
90 • *Cioran ou le gai désespoir* d'Anca Visdei

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Arthur H

LA CHRONIQUE DE
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
66 **Bernard Lehut** Le livre à lire
73 **Patricia Reznikov** Dans les piles
93 **Mazarine M. Pingeot** Entre les lignes
101 **Pascal Ory** Mot de tête
109 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture
112 **Philippe Delerm** Le sens de la formule

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : CLÉMENT BARBÉ

Ce numéro comporte un encart bon de commande *Lire Magazine* diffusé sur l'ensemble des abonnés France.

REBECCA MANSELL/ÉDITIONS DU SOUS-SOL - ÉRIC GARAULT POUR *LIRE MAGAZINE* - PEXELS - STÉPHANIE LACOMBE POUR *LIRE MAGAZINE*

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur
Stéphane Chabenat pour Berrynvest S.A.S
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Sébastien Cordin
Iconographie
Janick Blanchard, Cyrille Derouineau
Rédactrice
Margaux Morasso
Chroniqueurs
Philippe Delerm, Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Mazarine M. Pingeot, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Solange Bied-Charreton, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, ean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favre, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Ambre Gantner, Hélène Gestern, Aude Giger, Marie Jouvin, Étienne Kern, Antoine Leiris, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Marianne Payot, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94210 Saint-Maur-des-Fossés
N° Commission paritaire : 0625 K 85621
Dépôt légal : mois en cours
ISSN n° 3038-3900
Second Class Postage Paid
At Long Island City NY.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

Au fond, tout livre est un journal de bord. Ne serait-il pas en effet, en creux, un témoignage sur les tourments de son auteur ? Mais on prendra l'expression « journal de bord » dans un sens plus maritime, en plongeant dans le dossier principal de ce numéro de *Lire Magazine*, consacré aux liens (aux nœuds ?) entre la littérature et la mer. Cette dernière n'a cessé de fasciner les auteurs qui, d'Homère à David Grann (qui nous a accordé un grand entretien) en passant par Victor Hugo, Jules Verne, Herman Melville ou Catherine Poulain, ont laissé divaguer leur plume au gré des flots. Tour à tour synonyme de voyage, d'ailleurs, de nouveau départ, d'effroi, de mort ou métaphore de la mère, l'élément aquatique semble une source inépuisable de mots, quelles que soient les formes littéraires choisies – roman, théâtre, récit, Mémoires, poésie ou bien encore nouvelle. Justement, la forme courte peut se révéler une merveilleuse source d'inspiration pour le septième art. À l'occasion de la sortie en salles de l'admirable *Life of Chuck* tiré d'un petit bijou de Stephen King, nous sommes revenus sur quelques classiques du cinéma (ou des séries télé) inspirés par de brèves narrations.
Enfin, au sommaire de cette édition, il sera question de *La Meute*. Attention, pas l'enquête sur LFI qui fait sensation en librairie (et sur laquelle tout a déjà été dit), mais le thriller homonyme d'Olivier Bal sorti en format poche au même moment (ainsi que son nouveau roman, l'épatant *Malaven*) ! Un hasard qui méritait bien un clin d'œil, avec un portrait de cet écrivain fan de jeux vidéo. Pour revenir à la mer, une partie d'*Endless Ocean Luminous* sur Switch, entre deux chapitres de *L'Île au trésor* ? ■

Salon du livre de Saint-Germain-des-Prés : et de deux !

Attention, à ne pas confondre avec Paris Plages ! En effet, les 28 et 29 juin, Carole Fernandez (qui supervise, entre autres activités, le Lundi des écrivains aux Deux Magots) vous propose de fureter à la 2e édition du Salon du livre de Saint-Germain-des-Prés. Sous-titrée « Des pages avant la plage », cette manifestation (située sur la fameuse place du 6e arrondissement de Paris) vous proposera une série de rencontres (animées entre autres par Baptiste Liger), une grande dictée et, évidemment, une séance de dédicaces. Parmi les auteurs conviés, on retiendra notamment Kamel Daoud, Camille Laurens, David Foenkinos, Valérie Trierweiler, Bernard Werber, Irène Frain, Grégoire Delacourt…
Un peu de farniente sur les lieux, avant l'effervescence de la rentrée littéraire !
salondulivredesaintgermaindespres.fr

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne : lire.fr/pages/liseuse. L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

MERMOZ

15ÉME FESTIVAL DU LIVRE & DE LA BD

14 & 15 JUIN 2025

PROGRAMME

RENCONTRES ET DÉDICACES
CONFÉRENCES - INTERVIEWS
GRANDES DICTÉES
ATELIERS MANGAS
SPEED-EDITING
PRIX LITTÉRAIRES
CARICATURISTE
MICRO-FOLIES

PARRAIN : OLIVIER NOREK

INVITÉ D'HONNEUR : ALEXANDRE JARDIN

Plus de 120 auteurs et dessinateurs

Evelyne DRESS Cécile CHABAUD DOUCHKA
Danièle GILBERT Grâce de CAPITANI SOUHILA
Jacques PRADEL Gilles LECLAIR Gilbert BORDES
Jean-François PRE Marc GEIGER Claude CANCES
Emmanuel PIERRAT Laurent MALOT
Fabrice PAPILLON Frédéric PLOQUIN
Bernard SAUVATOlivier KOURILSKY
Jean Christophe PORTES ...

ENTRÉE LIBRE | PARKING ASSURÉ

salondulivreidf@gmail.com

En partenariat avec

ILE DE FRANCE

Région îledeFrance

LiRE magazine

MONFOURNY/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO

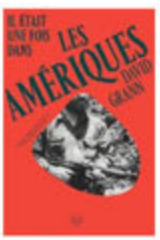
« *J'essaie toujours de me mettre au service de l'histoire* »

DAVID GRANN

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS LES AMÉRIQUES, TROIS ENQUÊTES INVENTÉES PAR LA RÉALITÉ

David Grann a réussi la fusion de la littérature et du journalisme. David Grann a écrit, avec *Les Naufragés du Wager*, *La Cité perdue de Z* ou *La Note américaine*, des livres où tout est vrai, et qui se lisent néanmoins comme de formidables romans d'aventures (pour les deux premiers) ou comme une sidérante enquête criminelle (pour le troisième). David Grann a aussi connu la gloire d'être adapté au cinéma par James Gray et Martin Scorsese. Et, bien qu'il soit devenu une figure célébrée des lettres américaines, David Grann reste extrêmement accessible et parle de ses sujets avec le même enthousiasme contagieux que dans ses livres. Ajoutons qu'il ne joue pas les baroudeurs (même si ses enquêtes l'ont conduit, entre autres, au cœur de l'Amazonie), qu'il plaisante volontiers sur lui-même, et vous comprendrez la joie que l'on éprouve à s'entretenir avec lui, même si c'est à distance, et en anglais.

Il était une fois dans les Amériques, son dernier livre paru en France, rassemble, paginées tête-bêche, deux enquêtes jadis discrètement parues chez Allia et l'un de ses textes les plus célèbres. Dans *Chronique d'un meurtre annoncé*, Grann s'intéresse à Rodrigo Rosenberg, avocat d'affaire guatémaltèque qui prédit avec raison son propre assassinat. Dans *The Yankee Comandante*, il expose le destin de William Alexander Morgan, jeune rebelle sans cause de l'Ohio qui partit soutenir la révolution cubaine bien avant qu'elle ne vire marxiste, et finit fusillé pour trahison. Dans *La Cité perdue de Z*, il retrace les aventures romanesques et néanmoins authentiques du Britannique Percy Fawcett, archétype de l'explorateur victorien, qui consacra sa vie à chercher les traces d'une civilisation perdue en Amazonie et disparut corps et biens dans la jungle. Trois textes sur trois avatars de Quichotte inventés par la réalité… Le tout, pour Grann, est d'enquêter jusqu'à ramener ces personnages à hauteur humaine, afin de les montrer dans leur grandeur comme dans leurs ridicules, en laissant au lecteur le soin de juger. Il utilise pour cela tous les outils du journalisme, et tout le répertoire de la littérature – de là le titre garcia-marquézien de la première enquête, de là les références à Hemingway dans la deuxième ou à Conan Doyle dans la troisième. De là, aussi, le beau travail d'écriture pour donner à chacune de ces histoires la forme et la structure qu'elle réclamait. Qu'il s'agisse d'enquêter dans tous les sens ou de mettre en prose ses découvertes, David Grann manifeste la même touchante dévotion pour son sujet, qui se traduit à la fois en rigueur et en passion. Faut-il s'étonner qu'il ait tant de succès ? ■ •••



★★★★★

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS LES AMÉRIQUES. CHRONIQUE D'UN MEURTRE ANNONCÉ, THE YANKEE COMANDANTE, LA CITÉ PERDUE DE Z

DAVID GRANN

TRADUITS DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VALERIA COSTA-KOSTRITSKY, DAMIEN AUBEL ET MARIE-HÉLÈNE SABARD, 496 P., SOUS-SOL, 24,90 €

EXTRAIT

BIO- *bibliographie*

2003

Après une carrière de journaliste bien remplie, David Grann, 36 ans, est embauché au célèbre magazine *The New Yorker,* où il se fait remarquer, entre autres, pour son enquête sur la mort mystérieuse d'un spécialiste de Sherlock Holmes. Il s'intéressera aussi à un biologiste lancé sur la piste du calamar géant, au braqueur de banques Forrest Tucker, à un gang de suprémacistes blancs…

2009

Parution aux États-Unis de *La Cité perdue de Z,* version étendue d'une enquête réalisée en 2005 pour le *New Yorker.* Le livre sera adapté au cinéma par James Gray en 2016.

2023

Parution des *Naufragés du Wager,* sur une fameuse catastrophe maritime dont les survivants finirent par s'affronter devant les tribunaux. La même année sort le film de Martin Scorsese *Killers of the Flower Moon,* adaptation de *La Note américaine,* paru six ans plus tôt.

Les trois histoires vraies d'*Il était une fois dans les Amériques* ont un point commun : toutes parlent d'un héros solitaire – Rosenberg le chevalier blanc de la lutte anticorruption au Guatemala, l'Américain Morgan qui devint une figure de la révolution cubaine, Fawcett l'explorateur de l'Amazonie. Choisissez-vous vos enquêtes en fonction de leur personnage principal ?

David Grann. C'est une très bonne question – mais la réponse varie selon les enquêtes. Parfois l'histoire est si intéressante en elle-même, ou a de telles implications morales, que vous continuerez vos recherches quoi qu'il arrive. Mais les gens sont aussi essentiels, car j'essaie toujours de raconter de leur point de vue. Ceux qui ont vécu ces histoires ne doivent pas seulement être intéressants, il faut aussi qu'ils aient laissé assez de documents, ou qu'ils soient toujours vivants et en état de donner de longs entretiens, cela pour m'approcher autant que je le peux de leur conscience. Le plus souvent, au départ, je ne sais presque rien sur eux. C'est une des différences entre la fiction et la non-fiction : l'auteur de fiction, lui, habite la conscience de ses personnages. Au fond, nous sommes tous assez intéressants, à notre façon. Le défi, pour moi, est de définir en quoi. Par ailleurs, j'écris sur des personnes qui se retrouvent dans des situations très inhabituelles. Par la nature même de ces circonstances, ils tendent à être intéressants – parce que, s'ils ne l'étaient pas, ils ne s'y seraient pas exposés !

Vous vous êtes vous-même exposé à ces circonstances, en Amazonie sur les traces de Fawcett ou sur le rivage désolé où ont échoué les naufragés du *Wager*…

D.G. Oui, cela fait partie de ma quête pour me rapprocher de leur conscience ! Bien sûr, nous sommes tous des mystères, y compris pour nous-mêmes, et nous passons toute notre vie à chercher qui nous sommes… Dès lors, l'idée que nous puissions nous représenter la conscience d'un autre est illusoire. Mais une partie de la quête consiste à essayer de se rapprocher le plus possible de la réponse à l'énigme que représente le personnage dont je vais parler. Et je suppose que, lorsqu'on essaie d'élucider l'énigme d'une personne, on se rapproche aussi de sa propre énigme.

D'autant qu'il y a bien des points communs entre ces personnages et vous. Ce sont des gens obsessionnels, qui se sont assigné une mission. Et ne dites-vous pas, dans *La Cité perdue de Z,* que lorsque vous travaillez sur une enquête, vous vous transformez en grand obsessionnel ?

D.G. Je crois que toute quête d'investigation exige un certain degré d'obsession – vous poursuivez une idée qui est entrée dans votre tête, et soudain, au fil de vos recherches, vous vous retrouvez dans des situations que vous n'auriez jamais imaginées. Bien sûr, au début, je passe la plupart de mon temps dans les archives, à étudier des documents, à faire des entretiens – un travail plutôt sédentaire. Vous savez, je vis une vie très banale, mais quand je travaille sur une histoire, là, tout change, et je me mets à faire des choses qui poussent ma femme à me regarder en levant les yeux au ciel : « Mon Dieu, qu'est-ce qu'il va encore faire ? » L'enquête pour *La Cité perdue de Z* en est à la fois le pire et le meilleur exemple : pour tous ceux qui me connaissent, l'idée que je puisse crapahuter ainsi dans la jungle amazonienne était franchement comique ! Mais tout ce que je raconte dans le livre sur ce que j'ai vécu là-bas est vrai. Depuis, d'ailleurs, je déteste le camping. Je ne comprends même pas que l'on puisse aimer ça. Aimer dormir dans une tente, harcelé par les insectes ? S'il existe un gène du camping, je ne suis pas né avec !

REBECCA MANSELL/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Vos personnages ont d'autres vertus. Fawcett est un explorateur victorien typique, grâce auquel vous pouvez parler d'impérialisme, de racisme ou de spiritisme. Morgan semble le vecteur idéal pour exposer les métamorphoses de la révolution cubaine. Et l'affaire Rosenberg est au cœur de la corruption qui gangrène le Guatemala. Choisissez-vous aussi vos histoires parce qu'elles vous permettent d'évoquer un tableau plus vaste ?

D.G. Oui. Vous m'avez demandé tout à l'heure quel était l'élément décisif dans le choix d'une enquête : c'est souvent ce que vous venez de décrire. Il existe plein d'histoires de crime, de disparition, de suicide : si on les raconte sans les relier à quelque chose de plus grand – à la société, à la condition humaine, etc. –, elles apparaissent comme des récits gothiques. Pour moi, trouver de quoi parle vraiment l'histoire représente un défi, mais c'est aussi ce qui rend la recherche si intéressante. J'ai des amis journalistes qui couvrent la Maison-Blanche : ils vont d'une administration présidentielle à l'autre, ils connaissent les personnes utiles, ils ont à peu près tous le même répertoire avec les numéros des mêmes sources. De mon côté, quand je commence une histoire, je n'ai le numéro de personne, je ne sais pas qui appeler, ou ce que je dois lire. Et plus je creuse, plus je découvre des aspects qui me passionnent. Au-delà de l'affaire Rosenberg, *Chronique d'un meurtre annoncé* parle de corruption, de violence et, surtout, montre ce qui se passe quand toutes les institutions légales et civiles d'un pays s'écroulent, et quand la notion de vérité s'effondre avec elles.

> « La vie est pleine de folie, d'humour et de tragédie, c'est ce que je cherche à montrer pour faire réagir le lecteur »

Un phénomène qui, semble-t-il, n'est pas propre au Guatemala…

D.G. En effet, je pense que nous sommes en train d'expérimenter ce qui se passe là-bas. Aux États-Unis, nous assistons à l'effondrement de nombreuses institutions garantes de la vérité que nous avons tendance à tenir pour acquises. Mais quand on voit ce qui se passe au Guatemala, on découvre à quel point elles sont fragiles. L'affaire Rosenberg a eu lieu il y a longtemps *[en 2009]*, mais elle est un peu, pour nos nations, ce que le canari en cage était autrefois pour les mineurs qui extrayaient le charbon. Pour l'histoire de Morgan, le grand sujet, c'était la révolution cubaine, et aussi cette idée que tout le monde, alors, avait un rêve d'une sorte ou d'une autre. C'est presque un clash entre ce qui relève du réel et de l'illusion séduisante. Quant à Fawcett, c'est celui des trois qui s'est probablement le plus fermement accroché à son idée fixe. Cette idée qu'il aurait pu exister, en Amazonie, une grande civilisation grandit en lui toute sa vie. Au départ, elle s'appuie sur des éléments tangibles – des poteries, des indices. Mais après la Première Guerre mondiale – où il a participé à la bataille de la Somme et vu des milliers de jeunes gens fauchés par les mitrailleuses –, cette idée fixe se transforme en quelque chose de fantastique, et il se met en quête d'un mythe.

The Lost City of Z (2016), adaptation par James Gray du livre de David Grann sur la quête de l'explorateur Percy Fawcett en Amazonie, où il disparut en 1925.

Au fond, ces trois personnages sont de grands romantiques. Ne pensez-vous pas que l'inclination au romantisme soit une donnée de base de la condition humaine ?

D.G. En plus d'avoir une idée romantique de nous-mêmes, nous sommes aussi modelés par les histoires avec lesquelles nous avons grandi. Dans le cas de Morgan et de Fawcett, les histoires romantiques qui ont baigné leur jeunesse – qu'il s'agisse de films ou de romans victoriens – ont fini par prendre possession d'eux. Et, d'une façon très étrange, ils sont devenus les versions réelles de ces fictions qui étaient dans leur esprit. Et nous arrivons à cette intersection, que je trouve fascinante, entre réalité et fiction : Morgan est peut-être ce qui se rapproche le plus, dans la vie, d'un personnage de *Pour qui sonne le glas*, de Hemingway. Il est la quintessence d'un certain archétype américain, « hemingwayesque » ou « bogartien » : l'antihéros en rupture avec la société mais qui a une bonne nature et veut faire le bien. C'est une idée très romantique. D'ailleurs, les gens du *New York Times* ont jadis envoyé l'histoire de Morgan à Hemingway, en lui disant : vous devriez écrire ça, c'est une histoire hemingwayesque.

En fait, comme Don Quichotte devenu fou à force de lire des romans de chevalerie, vos personnages ont été intoxiqués par la fiction ?

D.G. Oui, et de cela découlent des conséquences très étranges ! Fawcett, dont le destin a été influencé par les romans victoriens, a vécu des aventures qui ont inspiré, à leur tour, d'autres romans – dont *Le Monde perdu*, de Conan Doyle. Au Guatemala, on voit la version la plus menaçante du phénomène, où c'est tout un système qui manufacture la réalité pour créer du pouvoir, pour miner la croyance aux faits, et pour mener à la destruction. Cet exemple nous montre ce qui se passe quand un gouvernement se met à créer des fictions au point que plus rien n'est assuré.

Ces trois histoires se passent en Amérique latine et ce n'est sans doute pas un hasard : ce continent n'agit-il pas comme un acide sur les rêves et les idéaux des Occidentaux ? •••

LCOZ HOLDINGS, LLC

D.G. Je suis d'accord à 100 %, et la jungle amazonienne est la quintessence de cela. Comme elle était si vaste et restait inexplorée par les Occidentaux – il est important de préciser que des Indiens y vivaient et la connaissaient très bien –, on pouvait y projeter tous nos fantasmes. Quant à Cuba, c'est un lieu où les puissances occidentales et leurs services secrets ont importé leurs conflits et, là encore, leurs fantasmes : songez aux projets de la CIA pour éliminer Castro ! De même, la situation au Guatemala est un sous-produit de ces fantasmes, qui peuvent avoir des conséquences terribles.

Vos textes ont un autre point commun : vous vous y mettez en scène, mais assez peu, comme si vous teniez à garder vos distances avec le sujet. S'agit-il de toujours conserver l'histoire au premier plan ?
D.G. Je me vois comme un observateur extérieur : au cours de l'enquête, j'apprends des informations, et, si le seul moyen de les présenter au lecteur est d'apparaître, alors j'apparais. Je suis plus présent dans *La Cité perdue de Z*, parce que je voulais montrer comment le monde et l'Amazonie avaient changé depuis l'époque de Fawcett, faire des allers-retours du passé au présent. Mais quand j'ai fini le manuscrit, et que je l'ai donné à un ami, il m'a dit : « C'est très bien, mais il faut que tu dises quelque chose de toi. » Alors je me suis forcé : ce n'était pas naturel du tout ! J'essaie toujours de me mettre au service de l'histoire, de me rapprocher de la vérité, et si le lecteur a besoin que je sois le véhicule qui l'y amène, je serai là.

« Notre besoin de mystère n'a pas disparu, mais la façon dont il se manifeste aujourd'hui est une question compliquée »

Et vous n'avez jamais eu, comme tous ces aventuriers qui sont allés chercher Fawcett et mourir en Amazonie, la tentation de vous prendre vous aussi pour un explorateur ?
D.G. Non, ou alors seulement dans le sens où vous voudriez une version comique de Fawcett *[rires]* ! Mais c'est intéressant parce qu'au cours de mon travail j'ai bien vu qu'il y avait une parenté entre ma quête et celle de Fawcett. Ma quête est biographique, elle est guidée par une histoire, mais elle cherche aussi à savoir si cette histoire de cité perdue était réelle ou non. Ma présence sert aussi à montrer cette parenté des quêtes.

Elle vous permet aussi d'aborder les extraordinaires découvertes archéologiques qui prouvent que Fawcett avait raison de soupçonner l'existence d'une vaste civilisation en Amazonie…
D.G. Oui, ces découvertes sont incroyables ! Vous m'avez demandé un peu plus tôt ce qui m'intéressait dans ces enquêtes. En fait, souvent, ce qui m'obsède dans une histoire change en cours de route. Là, au départ, c'était : « Qu'est-il arrivé à Fawcett ? » Puis, après quelques recherches, c'était : « Attends un peu, ces trouvailles archéologiques sont bien plus intéressantes, elles vont transformer toute notre vision de ce qu'était l'Amazonie avant l'arrivée de Christophe Colomb ! »

Ces trois personnages aspirent à l'héroïsme, ce qui aurait pu vous exposer à la tentation de souligner leurs ridicules et de tourner leurs histoires en satires. Était-il difficile de donner un récit équilibré, quand vous voyez, par exemple, Fawcett frayer avec Madame Blavatsky, la fameuse spirite théosophe ?
D.G. Ah ! Madame Blavatsky est quelqu'un de génial, une femme incroyable, peut-être le plus grand escroc de tous les temps. On ne peut pas inventer de tels personnages ! Mais la nature humaine est si compliquée, et nous sommes tous si fragiles, si crédules, qu'il est toujours facile de se moquer des gens. Or je ne veux pas me moquer de ceux sur qui je travaille : je veux juste les comprendre ! Et qui suis-je, moi, le biographe, l'investigateur, pour me montrer arrogant au point de les juger et de me rire d'eux ? Je ne veux pas en faire des héros non plus. J'essaie de les montrer et de faire comprendre au lecteur pourquoi ils ont fait ce qu'ils ont fait, avec leur ridicule, leur folie… Et de le laisser faire son jugement – je mets beaucoup de foi en lui.

Certes, quand vous nous montrez Fawcett ravi parce qu'il vient de recevoir la médaille qui fait de lui une sorte de héros officiel, vous ne soulignez pas le côté puéril de sa joie. Mais on le comprend très bien, et on rit !
D.G. La vie est pleine de folie, d'humour et de tragédie, c'est ce que je cherche à montrer pour faire réagir le lecteur. Ce que je ne veux pas, c'est livrer des caricatures, réduire ces personnages à une seule dimension. Je les veux en trois dimensions, autant que possible, puisque c'est ainsi qu'ils étaient ! Dans ma tête, je me dispute avec Fawcett tout le temps ! Je me suis promené tant d'années avec lui qu'il m'arrivait de lui crier intérieurement dessus : « Mais pourquoi as-tu emmené ton fils aîné dans cette expédition ? Il n'était pas préparé, c'était tellement insensé ! Et d'abord, tu étais trop vieux pour tout ça ! » Ainsi, j'ai ces conversations légèrement folles avec les gens sur lesquels j'écris. Si quelqu'un les entendait, il me prendrait probablement pour un spirite allumé.

Au fond, votre travail ne peut-il pas se décrire comme des tentatives d'objectiver des figures héroïques par le journalisme ? De montrer des sortes de crash-tests où la traditionnelle figure du héros entre en collision avec la réalité ?
D.G. Oui, et pour moi, c'est ce qui peut rendre la vérité plus complexe et intéressante que la fiction : beaucoup des histoires sur lesquelles je travaille portent sur des gens qui ont lu de la fiction et essaient de la vivre. Alors, quand j'écris ces histoires, j'essaie de rester dans le genre de fiction qu'ils lisaient et voulaient connaître dans leur vie. *La Cité perdue de Z* imite, en quelque sorte, les romans d'aventures victoriens. Mais ce qui est fascinant, c'est qu'il y a toujours un moment où la réalité finit par subvertir le genre.

En effet, Morgan est arrivé à Cuba en croyant qu'il vivrait un roman d'aventures héroïques, et s'est retrouvé dans une fiction politique avec une forte dimension d'espionnage…
D.G. Morgan est un personnage tellement intéressant ! Il est le rebelle sans cause ! Et le moment où il atteint son but est celui de sa propre destruction, ce qui est pour moi à la fois poétique et tragique.

William Alexander Morgan, « The Yankee Comandante », applaudi par Fidel Castro (assis, à droite), à La Havane en 1959.

Justement, n'est-ce pas leur propre mort que recherchent tous ces personnages, sans le savoir ?

D.G. C'est vrai. D'ailleurs, ces trois histoires se terminent tristement. Mais ces personnages sont très différents. Quand j'écris sur Morgan, je peux m'identifier facilement à lui : il incarne un archétype romantique américain avec lequel j'ai grandi. Fawcett, lui, c'est un dur de dur. Vraiment, je n'aurais pas aimé partir en expédition avec lui ! Il m'aurait fait signer ce papier où il est écrit que si je ne peux pas continuer, je serai laissé derrière. Ce qui serait arrivé, puisque je l'aurais ralenti…

Au fond, au-delà de vos personnages, ces histoires ont aussi toutes les qualités que l'on peut trouver dans une bonne fiction traditionnelle…

D.G. Oui, elles ont tant de rebondissements, de virages imprévus. Cela me rappelle cette réflexion que livre Sherlock Holmes à Watson, où il explique que si nous pouvions soulever tous les toits pour voir ce qui se passe dessous, nous découvririons tant que cela dépasserait toutes les inventions de l'esprit humain. De telles histoires existent et, quand vous en trouvez une, elle ne vous lâche plus – parce qu'en plus d'avoir les qualités de la fiction, elles ont le pouvoir d'être vraies.

À la fin de *La Cité perdue de Z*, vous vous apercevez que le mythe a muté et parle maintenant d'une cité souterraine, ce qui vous inspire cette réflexion : *« Nous recréons des blancs sur la carte du monde. Comme si nous avions besoin de ces blancs pour y projeter nos fantasmes… »* Une part des angoisses contemporaines ne vient-elle pas du fait qu'il n'existe plus de blancs sur nos cartes ?

D.G. Ce n'est pas seulement que tous les blancs ont été remplis, c'est aussi que tout le monde les a pris en photo et que l'on peut voir ces images instantanément ! Je ne suis pas assez malin pour en conclure quelque chose sur nous. Notre besoin de mystère, de grand voyage, d'énigme à résoudre, n'a pas disparu, mais la façon dont il se manifeste aujourd'hui est une question compliquée. Je ne sais plus quel poète a dit que le romantisme est mort quand les hommes ont mis le pied sur la Lune, mais c'est vrai : on ne peut plus regarder la Lune et projeter quoi que ce soit là-haut. Quant aux explorations d'aujourd'hui, elles tendent à devenir des défis physiques extrêmes, avec une forte dimension punitive et souvent sans objet. Pour moi, les explorations arctiques en sont l'ultime exemple. Vous prenez un endroit qui n'a jamais été atteint, disons, par les Européens. Vous allez là-bas et, quand vous touchez au but, que découvrez-vous ? De la glace, et un paysage où vous risquez votre vie ! Mais la quête elle-même appartient à la nature humaine, et se retrouve dès les premières histoires – l'*Odyssée*. Bien sûr, tout est différent aujourd'hui, quand on peut avoir en deux clics une vue satellite sur le jardin du voisin…

Nous parlions tout à l'heure de ces vestiges archéologiques qui prouvent que, comme Fawcett le pensait, une vaste civilisation amazonienne avait bel et bien existé avant l'arrivée des Européens. Qu'avez-vous ressenti quand vous avez vu ces vestiges et compris qu'il avait raison, mais qu'il était trop aveuglé par ses fantasmes pour le voir alors que les ruines se trouvaient sous son nez ?

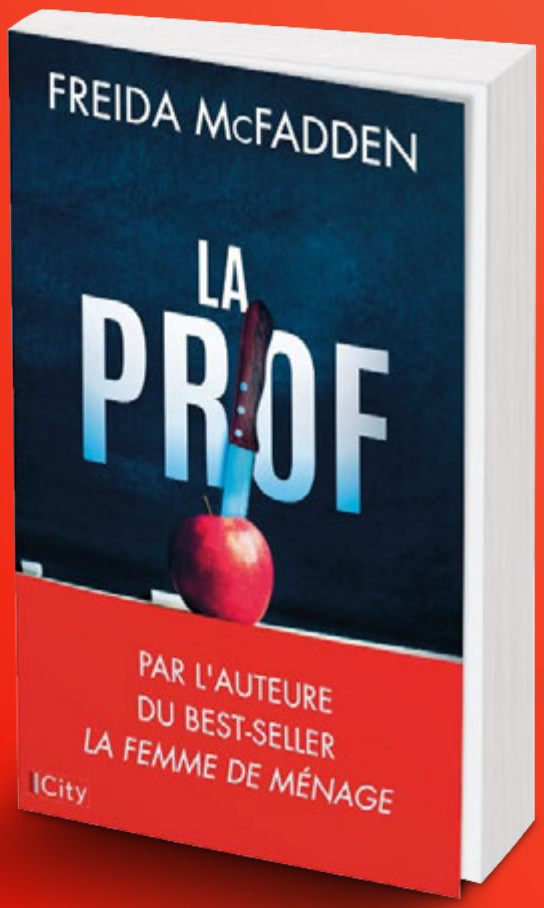
D.G. À la fois un sentiment de pathos et de profonde tragédie. Fawcett avait rassemblé des preuves sur l'existence de cette civilisation, mais il s'imaginait des cités de pierre, alors qu'elles étaient faites de terre et de bois. Et, en effet, il a probablement marché sur leurs ruines sans s'en rendre compte ! C'est encore ce moment où la réalité et le mythe se rejoignent… Pour moi, il y a là quelque chose de poignant et d'une certaine beauté. Oui, Fawcett avait raison, et oui, il ne pouvait pas le voir parce qu'il se trompait tellement par ailleurs. Mais de mon côté, quand j'ai rencontré l'archéologue Michael Heckenberger et le chef des indiens Kuikuro, et qu'ils m'ont montré ces vestiges, j'ai éprouvé un immense émerveillement. Je venais de crapahuter dans l'Amazonie en perdant bien des kilos – un excellent régime ! –, et c'était incroyable de découvrir ces ruines au bout. Je me souviens d'avoir fermé les yeux pour essayer de voir ce que Fawcett avait vu à ce moment-là. Pour moi, les voir, c'était aussi essayer d'en faire l'expérience pour lui…

Au fond, Fawcett peut être défini comme l'homme qui se rapproche des choses sans jamais les atteindre. Lorsqu'il découvre les Indiens, il parvient à dépasser les jugements de son temps pour apprécier la richesse de leur civilisation. Mais c'est pour aussitôt conclure, en bon victorien, qu'ils doivent avoir quelque chose d'européen !

D.G. Oui, il ne se délivre jamais tout à fait de la maladie du racisme. Ses rencontres avec les Indiens le conduisent à dépasser ses préjugés, et il se met à avoir envers eux une attitude progressiste et moderne par certains côtés. Mais il ne peut échapper à ce qu'il a lu, à ce qu'il a appris dans les manuels. Alors sa seule façon de résoudre la contradiction est d'imaginer aux Indiens cette ascendance européenne. Il est piégé dans cette pensée ! Ce qui m'intéresse, et qui est vrai pour moi comme pour mes personnages, est que nous sommes tous aveuglés par nos préjugés, nos idéologies… Lorsque j'écris, je m'interroge souvent : quels sont les préjugés que je colporte sans le savoir, quels biais affectent ma vision de l'histoire… C'est pourquoi être objectif, atteindre la vérité, est toujours un tel défi. Ce n'est pas que la vérité n'existe pas, c'est que nos esprits humains ne sont pas parfaitement logiques. Et c'est pourquoi il n'est jamais simple d'atteindre une vérité, ou même de la percevoir. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

COURTESY RAMIRO LORENZO



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LA PROF
Le nouveau livre de
FREIDA McFADDEN

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LA PROF* pour 49€ seulement au lieu de ~~104 €~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

OMLM54.1

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/10/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

17

COUP DE BALAI AVEC **THOMAS CHENEAU**

14

AZRA REED, CARTEL DU TENDRE

L'ACTUALITÉ

20

L'ÉDITION FÉMINISTE SELON **ANTOINETTE FOUQUE**

22

RAPHAËL QUENARD : « J'AIME LA SENSATION D'ÊTRE RESPONSABLE DE TOUT »

DR - CATHERINE DELAHAYE/FLAMMARION - SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2024/BRIDGEMAN IMAGES - PASCAL ITO/FLAMMARION

Viser le cœur

Phénomène de la romance depuis la parution du premier tome de sa saga *Valentina*, Azra Reed jongle avec la violence des cartels et la passion amoureuse. Un cocktail explosif, dangereux et sensuel qui séduit les lecteurs. Rencontre avec une autrice affranchie des récits trop sages.

« *Mon parcours n'a vraiment rien d'exceptionnel.* » Voilà ce que, spontanément, l'écrivaine Azra Reed, devenue ces dernières années la plume incontournable de la dark romance française, glisse avec humilité, tandis que nous nous installons dans les locaux de son éditeur, Hugo Publishing, face aux quais de Seine à Boulogne-Billancourt. Elle n'a que 27 ans, mais sa saga *Valentina* comptabilise déjà 46 millions de lectures cumulées et son premier tome, plus de 100000 exemplaires écoulés. Rien d'exceptionnel, vraiment ?

Très tôt, sa sœur aînée l'initie aux mangas : « *Je n'étais pas une lectrice de romans. Ce que j'aimais, c'était* Naruto *et l'idée, omniprésente dans ce manga, que les liens du sang ne définissent pas une famille. Cela a invariablement influencé mes futurs écrits.* » Une passion dévorante pour l'univers japonais la pousse rapidement vers la lecture de *fan fictions* autour de ce manga. Elle s'amuse alors à imaginer à son tour la suite de l'histoire, comblant les zones laissées en suspens par les créateurs. « *J'espérais tant que Neji et Tenten finissent ensemble,* sourit-elle. *Dans mon esprit, j'inventais leur vie après le manga. C'est comme ça que j'ai développé un goût prononcé pour les fins heureuses.* » C'est en débutant, plus tard, la lecture d'un roman sur Wattpad, considérée aujourd'hui comme la plus grande plateforme de partage de textes, qu'Azra fait un constat : « *J'adorais ce que je lisais, mais quelque chose en moi résistait : l'histoire ne suivait pas du tout le chemin que j'aurais voulu la voir prendre. Une idée m'est alors venue : écrire moi-même le livre que j'ai envie de lire.* » Originaire de la région parisienne, Azra Reed s'inscrit ainsi dans un élan créatif que le confinement de 2020 aura révélé chez bon nombre de primo-romanciers. Pour elle, les cours à distance sont salvateurs : « *J'ai commencé à écrire le premier tome de* Valentina *durant les*

HUGO PUBLISHING

pauses, lorsque j'étais en BTS. Je préparais un bachelor en commerce international et me destinais au luxe, loin de m'imaginer vivre de mon écriture quelques années plus tard. » En quatre mois à peine, *Valentina* dépassait déjà le million de vues sur Wattpad. « *J'ai d'abord envoyé un message à quelques lectrices férues de dark romance. J'espérais que la mienne, ancrée dans l'univers de la mafia, puisse leur plaire. Ensuite, tout s'est accéléré à une vitesse inimaginable.* »

BAISERS ET BALLES PERDUES

Loin des intrigues mafieuses à la Coppola, que la romancière apprécie peu, le personnage éponyme rêve de fuir la violence et la pauvreté de Tepito, ce célèbre quartier de Mexico gangrené par les trafics. À l'aube de ses 19 ans, son rêve américain s'effondre lorsque sa cousine est plongée dans de graves ennuis. En tentant de lui porter secours, Valentina croise la route de Preto, l'austère dirigeant du cartel des Cruz, qui la séquestre tout en développant une fascination déconcertante pour elle. De zones d'ombre en scènes de violence explicites, le roman, destiné à un public averti, séduit les lecteurs, mais également Hugo Publishing, qui prend rapidement contact avec la jeune autrice. Déjà adepte des mafia romances, l'aficionada souhaite pourtant modeler un passé peu commun à son personnage : « *Je lis souvent des romans dans lesquels le protagoniste a déjà tué au cours de sa vie. Pour ma part, je tenais à présenter Valentina comme une femme loin de toute considération criminelle. J'imaginais aussi sa personnalité comme un miroir de la mienne, bien qu'elle ait été retravaillée de nombreuses fois entre sa version Wattpad et celle d'Hugo Publishing.* » Les parutions des second et troisième tomes se sont enchaînées ensuite à quelques mois d'écart [*avant un quatrième volume à paraître*].

D'un volume à l'autre, Azra Reed fait évoluer la trame familiale, enchevêtre les intrigues, creuse la complexité de ses personnages, tout en maintenant une tension amoureuse instable, à la fois sensuelle et toxique. Grande anxieuse, elle se confie sur sa relation aux réseaux sociaux, notamment TikTok, dans son processus d'écriture. Si ces plateformes favorisent les échanges et la visibilité de ses ouvrages, elles peuvent aussi être envahissantes : « *Je me sens parfois bridée et ralentie par les commentaires en ligne. Tout n'est pas constructif, il faut apprendre à s'en protéger.* » Aujourd'hui, entre deux chapitres, loin de l'agitation numérique, Azra Reed continue de tracer sa route avec la même ambition : écrire des histoires d'amour contrariées qui bousculent les codes de la bienséance littéraire. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT

VALENTINA (T. 3)
AZRA REED
600 P., HUGO PUBLISHING, 19,95 €

« La nature a inventé des trucs invraisemblables ! »

Minh Tran Huy crée la surprise avec un ouvrage de vulgarisation très sérieux mais hilarant qui, illustré par Jul, déconstruit nos croyances sur le règne animal.

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire, vous la romancière, la conteuse, ce livre scientifique ?

Minh Tran Huy. Je me suis toujours intéressée à l'éthologie et à la zoologie. C'est fascinant de voir comment se comportent les animaux, parce qu'ils nous tendent un miroir, notamment en ce qui concerne leurs mœurs sexuelles. Et on n'en finit jamais de découvrir des faits et de revenir sur nos préjugés. Par exemple, les scientifiques ont fini par s'intéresser, au XXIe siècle, au vagin des canes : il suffit de faire une découpe de leur vagin pour s'apercevoir qu'en réalité ce sont elles qui décident du fait que le mâle va pouvoir les féconder ou non. Il se passe la même chose avec la parentalité LGBT, que l'on retrouve chez les flamants roses ou chez les cygnes noirs, ou bien avec l'identité de genre, chez le poisson-clown… Grâce aux animaux, on déconstruit beaucoup de croyances. Mais il a fallu attendre que les femmes deviennent chercheuses pour qu'on envisage ces hypothèses multiples, loin de la vision conventionnelle délivrée par Disney sur les animaux.

C'est aussi un livre à la légèreté assumée…

M.T.H. Il fallait rendre compte de la vie des animaux d'une manière différente, pas comme une scientifique, trouver une façon de vulgariser en s'autorisant le comique pour rendre plus accessible ce savoir. Je me suis notamment beaucoup amusée en trouvant des titres avec Jul, le dessinateur – par exemple « Pisse and love » pour le porc-épic et la girafe –, un peu à l'opposé des écrits scientifiques, où prime une exigence de retenue. Et, franchement, quand on lit que la libellule a un pénis cuillère qui permet d'écoper le sperme du prédécesseur avant de mettre le sien, immédiatement des images amusantes viennent à l'esprit, ce qui est formidable pour un illustrateur comme Jul.

On imagine que toute une palette d'émotions vous traversent au moment de découvrir les différentes mœurs sexuelles des animaux que vous souhaitez transmettre. Quelles sont-elles ?

M.T.H. Par exemple, si vous prenez la baudroie, qui est une espèce de poisson préhistorique à loupiote, dotée d'une mâchoire de piranha des temps anciens, c'est à la fois très effrayant, car c'est tout de même une créature des abîmes, et comique, puisque ce poisson a un dimorphisme sexuel. En effet, la femelle est énorme et le mâle est minuscule ! Ce dimorphisme, on le retrouve aussi chez les araignées et chez pas mal d'autres espèces. Le seul but du mâle baudroie est d'aller mordre la femelle puis de se dissoudre pour se réduire à une paire de testicules… Guidé par la loupiote et les phéromones, il va ensuite se transformer en banque de sperme portative. La femelle peut en avoir jusqu'à six sur elle, épinglés comme des décorations. La nature a inventé des trucs invraisemblables ! À côté de cela, une étude scientifique a montré comment cette fusion entre les partenaires renforce leur système immunitaire. Cela pourrait ouvrir des perspectives pour la recherche sur l'immunodéficience humaine.

Un autre fait marquant, de mon point de vue, c'est ce que l'on découvre en s'intéressant aux mœurs des grands singes. Nous descendons à égalité des bonobos et des chimpanzés. Ce dernier est patriarcal et agressif, quand le bonobo est son contraire : son système est matriarcal et l'espèce se sert du sexe comme d'une monnaie d'échange pour fluidifier les rapports sociaux. Chez les bonobos, où les femelles sont leaders, les mâles se contentent parfaitement d'occuper un rang qui correspond à celui de leur mère. On repense forcément au mot du primatologue Frans de Waal, qui parlait de l'espèce humaine comme celle du *« grand singe bipolaire »*… ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton

EXTRAIT

TRENTE MILLIONS D'ORGASMES. LA VIE SEXUELLE DES ANIMAUX
MINH TRAN HUY, JUL
192 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

ASTRID DI CROLLALANZA

Bien-être, ménage et volupté

Le rangement, antidote au stress ? L'édition surfe sur la vague en publiant des influenceurs stars, parmi lesquels Thomas Cheneau.

DR

Envie de souffler ? Sortez les plumeaux et l'aspirateur dernier cri ! Dans notre époque saturée de notifications et de sollicitations, le rangement est plus qu'un simple réflexe domestique : il s'élève au rang de pratique réparatrice, entre *mindfulness*, *slow living* et stratégie anti-burn-out. Et le monde de l'édition ne s'y est pas trompé, qui transforme cette obsession contemporaine en phénomènes de librairie, comme un antidote au stress des réseaux, un espace de respiration mentale où l'on retrouve maîtrise et sérénité. Plusieurs ouvrages suivent cette tendance en 2025, conjuguant nettoyage, ordre et bien-être, tel *Bon ménage*, où Thomas Cheneau (@lhomme_de_menage, 544 000 abonnés) propose une méthode familiale et écoresponsable. *Faites bon ménage*, signé Anaïs Primerano (La Plage), pionnière du ménage écologique, mêle recettes maison et routines minimalistes issues de son compte @unpeuplusgreen. Quelques semaines plus tôt, Lina Medjebeur Hanna, alias @okonomi_by_lina, publiait *30 jours pour trier, ranger, respirer* (Larousse), un programme conçu comme un challenge joyeux en vingt minutes par jour. Enfin, Bruno Ginesty (@bgin.clean) propose *Je nettoie tout avec trois fois rien* (Marabout), concentré d'astuces zéro déchet ponctué de QR codes pour naviguer entre papier et écran.

C'est le créneau parfait : le succès de ces titres tient à la convergence d'un discours authentique calqué sur les capsules Instagram et TikTok, avec fiches visuelles, défis ludiques et vidéos à portée de clic. En misant sur des formats qui renvoient vers les *how-to* des réseaux sociaux, l'édition a su capter l'air du temps. Elle repère des influenceurs stars au ton chaleureux et à l'esthétique léchée, puis prolonge l'expérience numérique par l'objet livre, qui devient le terrain de l'expérience sociale, à mi-chemin entre guide pratique et manifeste du bien-vivre, surfant ainsi habilement sur la dimension communautaire, offrant aux lecteurs des routines éprouvées et le sentiment d'appartenir à un collectif de « ménagers » éclairés. Le rangement, hier encore corvée punitive, se fait rituel gratifiant. ■ **Sophie Di Malta**

BON MÉNAGE
THOMAS CHENEAU
128 P., FLAMMARION, 16,90 €

Dans les plumes

Connue pour sa série policière des *Poulets grillés*, Sophie Hénaff fête ses dix ans d'édition en créant une nouvelle brigade… du rire. L'occasion de lui (re)faire le portrait.

Elle aime les « *bras cassés* » et les « *histoires de camaraderie* ». Quand on lui demande comment naissent ses histoires, elle parle d'une « *idée forte* », après quoi « *en vient une deuxième* », et alors « *ça devient des dominos, ça s'enchaîne, et tout suit* ». Sophie Hénaff est écrivaine depuis dix ans, installée en bonne place à la table du polar hexagonal. Mais depuis toujours la dame est joueuse. De cartes. Ce qui nous ramène au premier chapitre de sa (vraie) vie.

DU BAR À JEUX AU BILLET D'HUMEUR

C'était à Lyon, où celle qui naquit aux Sables-d'Olonne (Vendée) en 1972 a vécu entre ses 18 et ses 35 ans. L'époque de L'Accessoire, un petit café-théâtre où elle travailla un peu à tout : « *la régie son-lumière, les répétitions des vedettes qui jouaient quelques mois, et même un peu de scène et d'écriture* ». L'époque, aussi, du Coincoinche, ce bar à jeux (et à belote coinchée) qu'elle avait ouvert avec sa meilleure amie. L'aventure fut brève, mais le lieu est aujourd'hui transposé quelque part dans *Police people*…

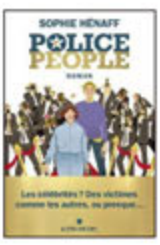
Le chapitre suivant la vit arriver à Paris. Pendant près de vingt ans, elle a écrit pour le mensuel féminin *Cosmopolitan*, enchaînant « *les rubriques psycho d'humour, les chroniques d'humeur, des interviews people, mais aussi des témoignages sur des rescapés du Bataclan* ». Un chapitre essentiel, qu'elle a toutefois décidé de clore il y a six mois. C'est que, depuis 2015, la chroniqueuse est aussi romancière. Nourrie d'influences plurielles (elle cite Françoise Sagan, Romain Gary, Armistead Maupin, Patrick Cauvin, Daniel Pennac, mais aussi René Goscinny – « *celui qui reste pour moi le modèle en humour* »), elle avait trouvé sa voix dans la comédie policière. « *J'aime le polar, mais ce n'est pas non plus une religion,* avance-t-elle. *Ce qui m'intéresse avant tout, ce sont les relations entre les personnages.* »

ILS ÉTAIENT DIX, ILS NE SONT PLUS QUE DEUX

Ainsi vinrent les « *poulets grillés* » de son premier roman éponyme. Une brigade fictive et informelle sauce Hénaff : insolents, porte-scoumoune, incompétents, alcoolos, ou rejetés parce qu'homos. Au 36, leur hiérarchie leur donne de vieux cartons (les affaires classées), et ensemble ils tapent le carton (la belote). Lectrices et lecteurs ont été vite conquis, et quatre volumes furent publiés entre 2015 et 2023 – entrecoupés par *Voix d'extinction*, un unitaire. La saga a été adaptée (librement) en une minisérie réalisée par Pascal Lahmani : trois épisodes sur France 3, en avril 2022, janvier 2024 et janvier 2025, plaçant la chaîne en tête des audiences.

Cette fois, l'écrivaine a voulu « *changer pour* [se] *renouveler* ». « *C'était une brigade lourde, mes "grillés", ils étaient dix. Je voulais cette fois voyager léger, juste deux policiers de pointe* », s'amuse-t-elle. Voici donc la commandante Cathy Martini et son encombrant brigadier Titan Payot, duo d'une unité de la PJ dédiée aux crimes dont les victimes sont des célébrités. Une version comédie du vrai (et plus titanesque) service de protection des hautes personnalités… au sein duquel l'écrivaine avait quelques connaissances. « *Mon envie, car je pars toujours d'une envie, était de traiter de la célébrité d'aujourd'hui, des people souvent victimes de cambriolages chez eux* », pour un « *choc des cultures entre ces nouvelles stars et la police* » qui devrait se décliner en trilogie. Sophie Hénaff aime certes les « *bras cassés* », mais elle garde la main bien ferme. ■

Hubert Artus



EXTRAIT

POLICE PEOPLE
SOPHIE HÉNAFF
288 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN MICHEL

L'adieu d'un immortel

Avant de rejoindre le jardin éternel, l'académicien Angelo Rinaldi publiait *Les Roses et les Épines*, un recueil de chroniques qui prend aujourd'hui des allures de testament littéraire.

Le 7 mai dernier, l'Académie française annonçait la disparition d'Angelo Rinaldi, à l'âge de 84 ans. Quelques semaines auparavant, le romancier et journaliste voyait ses chroniques rééditées dans un recueil. Intitulé *Les Roses et les Épines*, il rassemble ses critiques littéraires des années 1970 et 1980 déjà parues en 1990 sous la forme d'un hors-série de *L'Express*, où officiait Rinaldi, et n'avaient jamais été republiées – mais on avait eu droit en 1999 à *Service de presse*, choix de ses chroniques du même journal. Comme l'annonce, donc, le titre, il y a des roses et des épines. Il faut commencer par les épines, rangées à la fin: merveilleusement pointues, elles justifient la présence du volume dans cette rubrique. Relisant les romans de Sartre entrés en Pléiade: « *Rien n'a changé, on suffoque toujours. L'humour et la poésie demeurent aussi indécelables qu'hier.* » Rinaldi qualifie Le Clézio de « *poseur taciturne des îles Sous-le-Vent* », Mauriac de « *romancier pour femmes du monde* », et présente Elsa Triolet ainsi: « *Belle-sœur du poète Maïakovski, et romancière que l'on s'abstiendra de juger.* » Sa perfidie est parfois géniale. Citons cette question rhétorique sur Mario Vargas Llosa: « *Sa passion pour la politique menace-t-elle les lettres sud-américaines d'une grande perte ?* » Une fois qu'on a bien ri, il faut reprendre du début, lire les articles sur Cocteau, Flaubert, Gracq, Céline, ou sur des écrivains mineurs défendus avec la même ardeur que les majeurs. C'est une fête du goût, de l'intelligence, un magasin de bonnes formules, une plongée au plus intime des œuvres. L'amateur de littérature y est comme dans son jardin, parmi les roses… et les épines. ■

Bernard Quiriny

LES ROSES ET LES ÉPINES. CHRONIQUES LITTÉRAIRES
ANGELO RINALDI
272 P., LES INSTANTS, 21 €

• MAUVAIS GOÛT

La guerre des étoiles

Est-il chic d'arborer le célèbre guide Michelin ? Ou est-ce le comble de la beauferie ? L'avis « toqué » de notre chroniqueur sur le gros livre rouge, apôtre du bon (et du mauvais) goût chez les gastronomes.

Faut-il brûler le Michelin ? Chaque année, dès la sortie du redouté livre rouge, les débats reprennent. Indispensable ou obsolète, incontournable ou injuste, inflexible ou corrompu: tout y passe. On ressort même à son sujet des fantasmes conspirationnistes ! Et pourtant, rubiconde salamandre, le Michelin renaît de ses cendres, sans jamais débander.

C'est que le Michelin est plus qu'un guide, plus qu'un censeur, c'est un marqueur. Il nous renvoie aux temps bénis où fleurissaient les « arbitres des élégances ». Car tel est son emploi, terrible et jouissif: déterminer qui en est ou n'en est pas, décréter qui est digne ou non, conspuer ou couronner, adouber ou bannir. Fonction terrible, presque inhumaine – d'ailleurs, ce guide n'a pas de visage, comme Fantômas –, que de définir, chaque année, le bon et le mauvais goût. C'est en cela qu'il est chez lui dans ces colonnes: le Michelin impose le tempo du goût annuel, il nous montre la crête entre l'ubac et l'adret, les éthers capitolins et le gouffre tarpéien. Charge ensuite au public de se définir en fonction de ce goût, de cette norme, artificiellement recréés chaque printemps. Lors, au gré des dîners en ville, l'on donne son avis sur l'étoile ôtée à l'un, gagnée par l'autre, reconquise par celui-là, carottée à celui-ci. Et la force du Michelin est de s'introduire chez un public qui se tamponne de la gastronomie mais se sent obligé d'avoir une opinion, car on parle du Michelin comme du Goncourt. Mais il surpasse ce dernier par un parfum de scandale, montrant une fois de plus la valeur sacrée du livre en France: lorsqu'un Savoy ou un Blanc se trouve amputé d'une étoile, le pays s'ébroue et l'indignation remonte jusqu'à l'Élysée ! Preuve que le Michelin est un coup d'État permanent. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

DR/ÉDITIONS DES INSTANTS

Antoinette Fouque, une histoire des femmes

Jocelyne Sauvard éclaire le parcours et le legs de cette personnalité charismatique disparue en 2014, femme-orchestre de la cause féminine, cofondatrice de la maison d'édition qui porte aujourd'hui son nom.

Antoinette Fouque.

Beaucoup de celles et ceux qui l'ont côtoyée ou admirée se souviennent de sa voix chaude, légèrement voilée. À la fin des années 1980, Jocelyne Sauvard rencontrait Antoinette Fouque lors d'une conférence. Aujourd'hui, elle publie la première biographie de cette « *irréductible* », disparue en 2014, qui relève du portrait empathique, tout en adhésion. De mère calabraise et de père corse, Antoinette Fouque naît en 1936 dans une famille illettrée. À l'école de Roland Barthes et patiente de Jacques Lacan, elle va s'affirmer, devenant professeure, intellectuelle et psychanalyste, défiant l'atrophie musculaire progressive qui entrave sa motricité. Ce tempérament de battante la conduit à cofonder, en 1968, le Mouvement de libération des femmes (MLF) avec Monique Wittig et Josiane Chanel. Pour elle, il fallait « *dire en quoi la femme, cet individu à part entière, à qui on promettait sans arrêt une égalité idéale, ne l'atteignait jamais* ». La ligne était « *progressiste, loin d'un militantisme agressif ou destructeur* », explique Alain Vircondelet, l'un de ses amis, spécialiste des destins singuliers. « *Elle exprimait des revendications avec douceur, son propos était caractérisé par sa limpidité et sa clarté.* » Et pivotait autour d'un axe que rappelle Jocelyne Sauvard: « *Penser en femme d'action, agir en femme de pensée.* »

POLITIQUE DE RUPTURE

Essayiste, théoricienne de ce qu'elle a nommé la « *féminologie* », Antoinette Fouque menait aussi le combat dans le champ du livre. Créées fin 1972 avec Marie-Claude Grumbach et des membres du groupe Psychanalyse et politique de l'université de Vincennes, les éditions Des femmes portent la voix du MLF: « *Nous écrivons notre révolte, nous sommes exploitées et patronnées par les éditeurs capitalistes qui s'enrichissent sur nos corps et sur nos textes.* » Cette déclaration annonçant une politique éditoriale de rupture est reproduite en quatrième de couverture de l'un des tout premiers livres de la maison, sorti en 1974, *Ô maman, baise-moi encore*, signé du pseudonyme Igrecque. Publier sans censure, aborder la question de l'intime et donner la parole aux femmes du monde entier, voilà ce qui anime les fondatrices. Rappelons le contexte: cela faisait moins d'une décennie que la femme mariée, par la loi du 13 juillet 1965, avait le droit d'ouvrir un compte bancaire à son nom et de travailler sans le consentement de son mari. Autre ouvrage significatif: *Une femme*, le premier roman autobiographique de l'Italienne Sibilla Aleramo, qui avait connu un grand succès à sa parution en 1906. Il donne à voir dans sa complexité l'oppression subie par une femme. La militante britannique Juliet Mitchell, elle, tente dans *L'Âge de femme* de concilier marxisme classique et féminisme.

Adossée à une librairie-galerie, la petite entreprise se construit comme une maison de littérature générale alliant romans, essais, témoignages, avec des succès et des innovations. « La Bibliothèque des voix », une collection de « livres parlants » sur cassettes lancée en 1980, est la plus notable. Nathalie Sarraute, Françoise Sagan ou Julien Gracq lisent leurs propres textes, ou bien des actrices célèbres (Catherine Deneuve, Isabelle Huppert) les font retentir. C'est le livre audio avant l'heure. Indépendante, la maison, toujours soutenue par sa mécène historique, Sylvina Boissonnas, descendante Schlumberger, a franchi le cap de son cinquantenaire. De George Sand à Clarice Lispector, de Chantal Chawaf à Hélène Cixous, son catalogue continue d'explorer et de « *tracer des voies positives* » afin d'offrir aux femmes un miroir fidèle à ce qu'elles ressentent. ■ **Olivier Cariguel**

ANTOINETTE FOUQUE. L'IRRÉDUCTIBLE DE LA LIBÉRATION DES FEMMES
JOCELYNE SAUVARD
380 P., FLAMMARION, 26 €

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES

Des rayons pour les champions

Ouvert à Nice en 2024, Le Vestiaire à MoT* est la première librairie hexagonale à marier sport et littérature.

Le 21 juillet 2024, pour la première fois, le Tour de France s'achevait ailleurs qu'à Paris, et ce fut à Nice. Quelques semaines plus tôt, une table-vélo était arrivée en ville, au tout frais Vestiaire à MoT. « *Au départ, c'est un vélo Jacques Anquetil que j'ai chiné,* nous renseigne Marc-Olivier Taccard. *J'ai fait faire une table dessus, et j'y dépose des nouveautés.* » Originaire de la région parisienne, ce désormais quinquagénaire a été journaliste reporter d'images, notamment pour M6 et Canal+, dans la rédaction sports. Après un changement de cap en 2008 – il est alors chargé de la communication et du management vidéo pour le club AS Monaco –, une envie de reconversion germe en 2020, lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'existe en France aucune librairie consacrée aux ouvrages sur le sport. Il veut alors créer la première du genre, à Nice.

« UN LIEU DE VIE »

Après avoir suivi moult formations, sollicité sa famille, obtenu des prêts de banques et d'organismes spécialisés, un local est trouvé dans le quartier central de Libération : 90 m² au total, un peu plus de 50 m² pour la librairie, une pièce de 15 m² idéale pour le coworking, une autre de 25 m² pour les réunions. Le projet « *n'était pas d'ouvrir uniquement une librairie, mais un lieu de vie, pour des publics divers* ». L'idée de diversité se retrouve aussi dans le nom choisi, inattendu pour une enseigne : « *Un vestiaire regroupe plein de personnes différentes : joueurs, coachs, médecins, qui viennent de milieux différents. Cette multiplicité, ces connexions en font la beauté.* » Le « MoT », quant à lui, provient des initiales de son concepteur.

Mais est-ce une librairie généraliste ou spécialisée ? « *Mes rayons traitent de tous les sujets. J'ai des mangas, de la philo, de l'histoire, des romans, du développement personnel, de la romance, de la BD…* » Il finit par reconnaître : « *Tout est à dominante sportive, mais je commande systématiquement les nouveautés.* » Marc-Olivier Taccard est le gérant, seul à temps plein, mais secondé par une étudiante en alternance. Depuis quatorze mois, sa clientèle varie entre « *le jeune couple de 30-35 ans, la personne âgée qui vit dans le quartier et entre pour discuter, des coachs avec qui j'ai bossé à l'AS Monaco, une joueuse du Nice Volley-Ball…* », et même l'avant-centre de l'OGC Nice, Evann Guessand.

Le design intérieur : des affiches, des tables, des rayonnages pour le fonds et les parutions récentes (2 000 références en tout), et un coin café-lecture avec quatre fauteuils récupérés fissa à l'Acropolis, dont la démolition, décidée par la Ville, prit fin en juin 2024, un mois avant l'arrivée du Tour. La table-vélo était déjà devenue un repère de ce Vestiaire. ■ **Hubert Artus**

*19, boulevard Joseph-Garnier, 06000 Nice. Du lundi au vendredi de 9 heures à 19 heures, le samedi de 10 heures à 18 heures. *levestiaireamot.fr*

LE VESTIAIRE À MOT - CHLOÉ VOLLMER-LO/LES AVRILS - JOËL SAGET/ALBIN MICHEL

PRIX DES LIBRAIRES 2025
UN ANNIVERSAIRE, DEUX LAURÉATS

Créé en 1955, le prix des Libraires fête ses 70 ans ! Après un ultime vote le 7 avril dernier, le millier de jurés (librairies de France métropolitaine et ultramarine, enseignes francophones à l'étranger) a désigné sa lauréate : Bérénice Pichat pour *La Petite Bonne* (Les Avrils). Elle succède à Éric Chacour et *Ce que je sais de toi* (Philippe Rey). À l'occasion de cet anniversaire, au prix distinguant un roman écrit en français s'est ajouté un second, récompensant un roman étranger, afin de soutenir le secteur de la littérature traduite, qui souffre d'une sérieuse baisse des ventes. Et le premier lauréat n'est autre que l'Irlandais Paul Lynch pour *Le Chant du prophète* (Albin Michel) – déjà titulaire du Booker Prize 2023. **H.A.**

«Je rêvais d'être gardien de château pour lire toute la journée»

Récompensé par le César de la révélation masculine en 2024, le comédien Raphaël Quenard publie un premier roman, *Clamser à Tataouine*, portrait d'un suicidaire devenu tueur en série.

D'où vous vient l'envie d'écrire ?

Raphaël Quenard. Elle est là tout le temps. Mon cerveau se focalise depuis toujours sur la façon dont les gens parlent, la manière dont ils tournent leurs phrases, les mots qu'ils emploient. C'est quelque chose que j'aime réutiliser dans un livre ou dans n'importe quel objet artistique. J'écris tous les jours des notes dans mon téléphone, des idées, des répliques… Pour ce roman, je voulais raconter un voyage dans les différentes classes sociales et tous ces gens si différents que j'ai pu côtoyer. Observer les codes des uns et des autres me passionne. Les meurtres que commet le personnage sont un moyen de le faire entrer, avant d'en sortir aussitôt, dans un milieu qu'il ne connaît pas mais qu'il ne manquera pas de croquer.

Vous êtes comédien, un travail souvent collectif, alors que l'écriture est un travail solitaire…

R.Q. Ce que j'adore, c'est le niveau d'intimité que permet d'atteindre l'écriture et l'absence d'intermédiaires qui peuvent venir dénaturer le propos. J'aime la sensation d'être responsable de tout. C'est un poids, mais aussi une liberté : aborder des thèmes que je ne pourrais pas évoquer dans d'autres pratiques.

L'écriture proprement dite, est-ce un exercice facile ou laborieux ?

R.Q. Mon éditrice a été formidable. Encourageante, bienveillante. J'avais le sentiment qu'elle me comprenait. Tous ses retours étaient pertinents. Au milieu de dix pages, elle identifiait immédiatement le paragraphe qu'il fallait retravailler. Ajouter une digression, une réflexion ou, à l'inverse, en sabrer d'autres. Comme comédien, j'aime les improvisations. Parfois ça fonctionne, parfois non. Je sais que mon écriture peut être aussi un peu trop fournie. Il faut en extraire les phrases qui vont suffire à rendre l'ensemble harmonieux.

Vous ne prenez pas fait et cause pour votre personnage d'assassin…

R.Q. Bien sûr. Comme Martin Scorsese ne soutient pas Travis Bickle, le héros de *Taxi Driver*. Je le précise, car il peut y avoir une confusion chez certaines personnes qui donnent leur avis sur le livre sans l'avoir lu. Ça dénote une fermeture d'esprit qui n'est pas très heureuse, et je pense que ce n'est pas en sacralisant des questions qu'on avancera dans le bon sens. Mon but n'est pas d'être l'avocat de ce personnage, je ne le défends en aucun cas. Il est détestable et amoral, ce qui n'empêche pas le livre de porter une morale. Je sais que les bons sentiments n'ont jamais fait de la bonne littérature. On m'a toujours dit que l'altruisme n'a jamais fait bon ménage avec la création artistique. Si le héros ne fait

PASCAL ITO/FLAMMARION

que du bien autour de lui, n'est traversé par aucune mauvaise pensée, ça ne m'intéresse pas. J'ai voulu raconter un personnage qui soit de traviole. Et lui, pour le coup, il a le cerveau qui s'est fait rouler dessus par un 36 tonnes…

Star Wars a été tourné à Tataouine, en Tunisie. Le titre de votre roman est-il un hommage ?

R.Q. Pas du tout ! C'est à prendre dans le sens de Pétaouchnoc. Un lieu lointain. Je dévoilerai plus tard où se trouve le Tataouine de mon imaginaire.

Certains écrivains vous ont-ils influencé ?

R.Q. J'aime lire et j'aime beaucoup d'écrivains : Emmanuel Bove, Céline, John Fante, Emily Brontë, John Steinbeck, Marc Aurèle… Et bien sûr Victor Hugo et Alexandre Dumas, les plus illustres. Mais je ne sais pas lequel d'entre eux m'a influencé et si l'un m'a influencé plus qu'un autre. À vous de me dire si vous repérez des accointances.

Vous avez écrit des scénarios, réalisé un court-métrage, maintenant un roman… Qu'est-ce qui vous plaît dans l'acte de création ?

R.Q. Tout. Et d'abord, fuir. Je passe ma journée à fuir. On passe tous nos journées à fuir, non ? On fuit le néant. Le grand vide absolu auquel on est tous confrontés. Le vide de nous, l'insuffisance de nous. Parce qu'on ne peut pas se supporter. C'est le sujet du film que j'ai coréalisé et de ce roman. Tout le malheur de l'homme vient du fait qu'il ne sait pas rester seul dans une chambre. C'est un roman sur la solitude.

Et comment remplissez-vous ce grand vide ?

R.Q. Ça n'arrive jamais ! C'est une fuite en avant. La seule chose que j'aimerais remplir, c'est mon compte en banque, pour avoir suffisamment de temps à m'offrir pour lire. Au départ, je voulais faire gardien de château pour lire toute la journée. Finalement, je me suis retrouvé à faire ça. Pour l'instant, en tout cas. On verra bien ce qui adviendra.

Et la suite ?

R.Q. Peut-être un autre livre, peut-être un film. Je ne sais pas pourquoi, mais un jour la nécessité de dire quelque chose m'envahit. Il ne faut pas écouter ceux qui jettent sur nous des pensées limitantes, ils alimentent des peurs injustifiées. En avoir conscience me permet d'y opposer un bouclier intérieur : et pourquoi je n'essaierais pas ? Je ne suis pas plus nul qu'un autre. Surtout, je travaille. Je suis obsédé par la création et j'y mets autant de sérieux que d'énergie. J'essaie de suivre l'adage de Confucius : « *Fais de ta passion un métier, et tu ne travailleras pas un seul jour de ta vie.* » ■

Propos recueillis par Éric Libiot

CLAMSER À TATAOUINE
RAPHAËL QUENARD
192 P., FLAMMARION, 22 €

3 QUESTIONS À… LIANE-CHO HAN ET MAÏLYS VALLADE

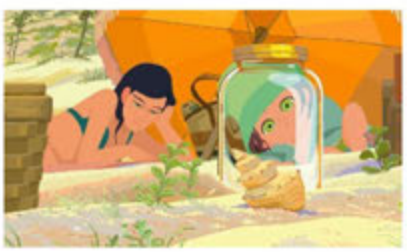
Le duo de réalisateurs a vu son film *Amélie et la métaphysique des tubes*, adapté du roman d'Amélie Nothomb, sélectionné en compétition officielle du Festival de Cannes. Entretien.

Pourquoi avez-vous choisi d'adapter en film d'animation *Métaphysique des tubes*, d'Amélie Nothomb ?

Liane-Cho Han. J'ai lu *Métaphysique des tubes* quand j'avais 19 ans, il y a plus de vingt ans… J'ai ressenti de telles émotions que j'ai imaginé l'adapter alors que j'étais encore étudiant en animation. Quelques années plus tard, Maïlys et moi avons travaillé sur *Tout en haut du monde* de Rémi Chayé, et notre collaboration a été immédiatement intense. Je lui ai donné le livre et elle m'a dit avoir ressenti les mêmes vibrations que moi. Sans y croire, j'ai écrit à Albin Michel, l'éditeur d'Amélie, qui nous a répondu en nous disant son intérêt. C'était en 2018. Le film a donc pris six ans de notre vie.

Comment avez-vous déterminé les grandes lignes de cette transposition ?

Maïlys Vallade. En lisant le roman, j'ai été scotchée, sidérée. Il est si ambitieux, si riche, qu'il a fallu d'abord s'y frayer un chemin. En partant de ce thème à la fois universel et singulier qui est le début de la vie d'une personne, nous avons commencé à imaginer des scènes. On a mis du temps parce que c'était compliqué de trouver la façon d'interpréter cette littérature, les descriptions élaborées, sensorielles, philosophiques, existentielles…



L.-C.H. C'était d'autant plus difficile qu'il a fallu immédiatement penser au public du film : les jeunes enfants et les adultes. On a tenu à être très proches des personnages, à faire comprendre leurs émotions.

M.V. On a aussi fusionné des personnages pour rester sur Amélie. On a mis deux ans à fabriquer le film. Tout ce qu'il y a eu avant, c'était de la recherche et de l'écriture. Poussés par la direction artistique, on a fait exploser les couleurs, à la fois naïves et pop, pour dériver petit à petit vers l'automne et des couleurs moins prononcées en suivant les émotions d'Amélie. Ce que tout le monde peut comprendre, notamment les plus petits.

Comment imaginez-vous l'accueil qui sera réservé à ce film atypique ?

L.-C.H. Le film a été montré au Festival de Cannes et nous serons également au Festival du film d'animation d'Annecy *[du 8 au 14 juin]*. C'est un immense honneur d'être ainsi considérés, surtout pour un premier film. Cannes, on ne connaît pas, mais Annecy, c'est un peu la famille. C'est stressant, mais il faut se laisser porter. Pour l'instant les projections se passent bien… ■

Propos recueillis par E.L.

→ **Amélie et la métaphysique des tubes** de Maïlys Vallade et Liane-Cho Han, avec les voix d'Isaac Schoumsky, Loïse Charpentier… En salles le 25 juin.

DVD

UN PARFAIT INCONNU
JAMES MANGOLD
ESC

→ **À quoi ressemblait la vie du jeune Bob Dylan, au début des années 1960, lorsqu'il débarque à New York ? Cet étrange garçon du Minnesota n'imaginait pas encore son incroyable destin de musicien et de futur… Prix Nobel de littérature ! Un biopic impeccablement écrit et réalisé, avec un étonnant Timothée Chalamet.**

Baptiste Liger

LES ENQUÊTES DU DÉPARTEMENT V. PROMESSE
OLE CHRISTIAN MADSEN
WILD SIDE

→ **Sixième volet de la célèbre saga de Jussi Adler-Olsen, ce solide thriller scandinave nous permet de retrouver Carl Mørck, Assad et Rose, chargés d'éclaircir sur l'île danoise de Bornholm une affaire non élucidée – celle de la mort d'une jeune fille, retrouvée sur un arbre. De quoi remuer la vie et le quotidien de la communauté locale.** **B.L.**

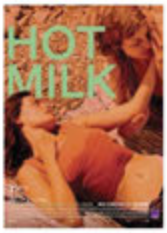
LIVRE

CORRESPONDANCE AVEC DES CINÉASTES. 1954-1984
FRANÇOIS TRUFFAUT
GALLIMARD

→ **On sait François Truffaut amoureux des films mais aussi des mots, lui qui entretenait des correspondances fournies avec beaucoup de gens, et notamment des cinéastes. Et, comme le portable n'existait pas à l'époque, les échanges épistolaires furent nombreux. Bernard Bastide, amoureux lui aussi des (belles) lettres, a réuni la correspondance entre Truffaut et Hitchcock, Tati, Rivette, Godard, Renoir et d'autres. C'est parfois anecdotique, parfois profond, par exemple l'analyse détaillée que fait Truffaut de *Frenzy* adressée à son auteur, nul autre qu'Alfred Hitchcock. Les lettres des deux réalisateurs comptent parmi les plus passionnantes de cet ouvrage, qui s'ouvre et se referme à volonté.** **E.L.**

L'amer à boire

Malgré un trop-plein de sujets, *Hot Milk* finit par toucher, notamment grâce à ses trois actrices.



Il y a plusieurs thèmes qui s'entremêlent dans *Hot Milk*, adapté du roman de Deborah Levy : les rapports mère-fille, l'émancipation identitaire, les traumatismes passés, l'acceptation de soi. Des sujets agrégés autour d'une ligne finalement simple : Sofia accompagne sa mère auprès du docteur Gomez dans l'espoir de la guérir d'une maladie psy qui la cloue dans un fauteuil, et rencontre Ingrid, une baroudeuse qui la pousse à suivre sa voie. Dans ce premier long-métrage d'une scénariste qui veut tout traiter à égale hauteur, rien n'est jamais résolu et la frustration gagne. Et pourtant, avec le temps, les qualités du film parviennent à remonter à la surface. D'abord grâce aux trois comédiennes remarquables – Emma Mackey, Fiona Shaw, Vicky Krieps –, ensuite parce que tout est dit à demi-mot et qu'il faut s'abandonner dans les interstices, enfin parce que le récit offre parfois des écarts inattendus – la fin, par exemple – alors que tout paraissait balisé au départ. *Hot Milk* gagne son pari sur la longueur. Le film fait son chemin, aussi, parce que Rebecca Lenkiewicz, la réalisatrice, sait faire preuve d'une modestie certaine. ■ **Éric Libiot**

En salles le 28 mai

Romance sous le soleil de Provence

Premier film d'un formidable acteur de seconds rôles qui compte une dizaine d'années de carrière, *Avignon* est une comédie romantique sans prétention qui joue avec un certain charme sur un canevas déjà vu : alors que le Festival d'Avignon bat son plein, un comédien (Baptiste Lecaplain) réduit aux pièces de boulevard fait croire qu'il joue Rodrigue dans *Le Cid* pour conquérir une fille dont il est amoureux. À vrai dire, tout y est – quiproquos, engueulades, embrassades, etc. – et rien ne sort de l'ordinaire. Reste que Johann Dionnet filme bien l'effervescence du festival et la difficulté pour les troupes de réussir à sortir du lot. Tout y est juste, et c'est finalement ce sujet-là qui l'emporte, même si les ficelles scénaristiques sont parfois un peu grosses. Pas beaucoup de cinéma, mais de la sincérité à revendre. ■ **E.L.**

En salles le 18 juin

ET AUSSI…

On pensait ce temps révolu. *The Return, le retour d'Ulysse* (pourquoi ce titre ?) s'attache effectivement à raconter le retour (incognito) du roi à Ithaque après vingt ans d'absence. Pénélope tisse sa toile et repousse ses prétendants, Télémaque en veut à son père, et le réalisateur, Uberto Pasolini, ne sait tellement pas quoi faire de cette histoire mythique qu'il la filme comme un vieux programme de la BBC, théâtralisé à outrance, comme issu d'un autre siècle. Ennui garanti. ■ **E.L.**

En salles le 18 juin

SDP

La vérité est ailleurs

Inspirée d'un roman signé par Robert McCammon à la fin des années 1980, l'unique saison de la série de SF horrifique *Teacup* lorgne malicieusement du côté d'un certain Stephen King.

Depuis quelques années, nous assistons à un sursaut du genre horrifique sur le petit écran. Les succès de séries comme *From*, *Chucky* ou encore *Evil* attestent le regain d'intérêt pour le surnaturel. Adapté du livre *Stinger* de Robert McCammon (1988), *Teacup* s'inscrit directement dans cette mouvance. Alors que leur bétail commence à avoir un comportement erratique, une famille de fermiers et leurs voisins découvrent que le phénomène s'amplifie et touche toutes les bêtes alentour. C'est alors qu'un mystérieux homme masqué arrive et leur enjoint de ne pas traverser la ligne qu'il vient de tracer, sous peine de voir leurs corps se décomposer. Isolés, sans aucun moyen de communiquer avec l'extérieur, ils découvriront bientôt qu'ils sont au centre d'un combat impitoyable entre deux extraterrestres capables de passer d'un corps à l'autre…

Difficile, à la lecture de ce pitch, de ne pas penser à Stephen King (lequel ne tarit pas d'éloges sur la série), et notamment aux *Tommyknockers* et à *Dôme*, ou encore à *Hidden*, film de SF des années 1980 auquel *Teacup* emprunte le gimmick de l'extraterrestre polymorphe. Moins horrifique que le roman matriciel, *Teacup* réserve toutefois quelques séquences promptes à retourner l'estomac des plus sensibles. Et, si la série rappelle Stephen King, ce n'est pas seulement dans ses thématiques, mais aussi dans sa manière de mêler l'intime au spectaculaire en dressant le portrait d'un couple – et, par extension, d'une famille – en pleine reconstruction. Un arc narratif rendu prégnant par les interprétations tout en nuances d'Yvonne Strahovski et Scott Speedman. Produit par James Wan, propulsé maître de l'horreur pour les sagas *Saw* et *Insiduous*, *Teacup* tient en haleine au fil de ses huit épisodes de trente minutes chacun. Un beau potentiel et une mythologie très intéressante qui n'auront malheureusement pas l'occasion d'être développés, puisque la série n'aura pas droit à une seconde saison. De quoi bouder son plaisir? Certes non! ■

Ilan Ferry

Sur Paramount+

Paris fait durer le printemps

Au Théâtre de Poche Montparnasse et à La Scala Paris, deux pièces jouent les prolongations, pour le bonheur du public.

Le théâtre privé a ce privilège: il peut exploiter ses créations aussi longtemps qu'elles ont du succès. Découvrir ces spectacles qui jouent les prolongations présente un avantage: rodés, soudés, leurs comédiens sont alors au meilleur d'eux-mêmes.

Au Théâtre de Poche Montparnasse, *Scarlett O'Hara* de Marcy Lafferty, mis en scène par Anne Bourgeois, devait quitter l'affiche fin mai. Ce monologue qui retrace le parcours hors norme de Vivien Leigh, qui fut, entre autres, l'interprète sur grand écran d'*Autant en emporte le vent*, adapté du roman de Margaret Mitchell, est finalement prolongé jusqu'au 29 juin, avant d'être repris au Festival off d'Avignon.

Caroline Silhol campe avec glamour, humour et élégance la légendaire et piquante actrice, la restituant dans toute sa sensibilité, son impétuosité, et aussi dans les déséquilibres qui finirent par l'emporter, en 1967. Le public l'écoute, subjugué.

À La Scala Paris, *Si tu t'en vas*, un huis clos contemporain écrit par la comédienne et dramaturge Kelly Rivière (autrice également de *An Irish Story*, joué à guichets fermés dans ce même théâtre), ne quitte pas non plus l'affiche. Philippe Baronnet met en scène, avec une subtilité diablement efficace, cet affrontement entre une professeure, interprétée avec un engagement bouleversant par l'autrice, et un de ses élèves, joué par le très doué Pierre Bidard. Il est venu lui annoncer son départ du lycée pour aller développer, loin de sa ferme natale, un business de vente de baskets millésimées; elle va réagir en défendant le savoir et l'instruction. Entre la prof qui maintient que la réussite passe par les études et son élève qui clame leur inanité, la conversation, d'abord amicale, va virer à la joute frontale. Au-delà, palpable, tout ce qui se joue derrière les mots: la détresse des profs qui ne parviennent plus à accompagner leurs élèves en plein désarroi. Magistral! ■

Dominique Poncet

→ **Scarlett O'Hara** de Marcy Lafferty, mise en scène d'Anne Bourgeois. Théâtre de Poche Montparnasse (Paris 6e), tous les dimanches jusqu'au 29 juin.
→ **Si tu t'en vas** de Kelly Rivière, mise en scène de Philippe Baronnet. La Scala Paris (Paris 10e), tous les mardis jusqu'au 25 juin.

2024 PEACOCK TV LLC

Grand-mère Nature

Un récit postapocalyptique écolo, signé Maribel Conejero, où il est question d'environnement à préserver, bien sûr, mais aussi de liens familiaux à consolider.

Dans un monde de désolation, Ruby Redhood cherche sans relâche sa grand-mère mystérieusement disparue et accusée à tort de trahison par sa communauté. Ses investigations l'amèneront dans une mystérieuse forêt où elle fera notamment la rencontre d'une nouvelle espèce intelligente, mi-homme, mi-plante: les Planthäis. Bientôt, Ruby devra protéger ces derniers contre la faction militaire Alpha-X, bien décidée à exploiter toutes les ressources de la forêt et à éliminer les Planthäis. Du « post-apo » écolo, telle est la promesse de *Woods*, récit d'aventure stré-pidant empruntant autant à *Mad Max* pour son univers désolé qu'à *Avatar* pour sa thématique d'une nature menacée par la convoitise des hommes. Totalement portée par son personnage principal, une jeune femme qui n'a pas la langue dans sa poche et n'hésite pas à défendre les causes justes, cette BD est l'occasion pour Maribel Conejero de traiter des thèmes plus profonds comme la filiation, à travers la relation entre Ruby et sa grand-mère. Pour son premier essai solo, la dessinatrice espagnole, qui fut déjà à l'œuvre sur les réjouissants *Cosplay* et *Joe*, nous offre une histoire pleine d'énergie dont le propos parfois sombre et violent tranche radicalement avec le style très cartoon de son dessin. Nimbé d'influences, de *La Créature du marais* à *The Last of Us* en passant par *Les Gardiens de la galaxie* pour son personnage d'arbre à taille humaine, *Woods* est une belle surprise, qui confirme le talent de son autrice. ■ **Ilan Ferry**

WOODS (ID.)
MARIBEL CONEJERO
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ÉLISE PERROT, 128 P., LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS, 19,95 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL Alice au Pays des Merveilles

MARIBEL CONEJERO/LES HUMANOÏDES ASSOCIÉS 2025 - BOLL

Serge Prokofiev vers 1918.

BAIN COLLECTION/LIBRARY OF CONGRESS

Serge et les loups

Une évocation romanesque du destin de Serge Prokofiev par l'académicien Dominique Fernandez, à la fois grand mélomane et grand amoureux de la Russie.

En 1936, Serge Prokofiev revient en URSS après un exil en Occident. Le compositeur s'illustre alors dans cet acte d'amour pour son pays, alors que tous les autres artistes dans sa situation (Rachmaninov, Stravinsky…) tournent définitivement le dos à la terre de leurs aïeux. Choix pour le moins mystérieux, qui montre toute la complexité d'un compositeur passionnant, déçu par le manque de liberté aux États-Unis puis en France, en dépit de sa réussite face à un public qu'il juge ignorant et conformiste, et désireux de s'affranchir des lourdeurs du langage musical passé pour construire une œuvre néanmoins populaire.

Dans *Un choix impossible*, l'académicien Dominique Fernandez raconte la vie de Serge Prokofiev (1891-1953) du point de vue de son ami d'enfance et secrétaire Igor – choix très intelligent, qui permet d'accéder à l'intériorité d'un personnage profond et à la vie tourmentée. On découvre son enfance choyée, son arrivée à Saint-Pétersbourg, ses émois artistiques de jeunesse – Tolstoï et Dostoïevski, mais aussi Debussy, Ravel, Max Reger ou Richard Strauss, qu'il découvrit aux soirées de musique contemporaine de la capitale –, les vicissitudes liées au régime et les contraintes imposées à sa production musicale pour servir la propagande, ainsi que sa vision esthétique : « *Il méprisait ce qui est doux, aimable, condamnait à mort ce qui fait plaisir à l'oreille* », rapporte le narrateur.

Dominique Fernandez évite admirablement l'écueil du ton pathétique excessif propre à la biographie romancée. Après ses grands romans autour de Pasolini, de Tchaïkovski ou du Caravage, il livre un ouvrage captivant, soutenu par une écriture fluide et rythmée. ■ **Aude Giger**

UN CHOIX IMPOSSIBLE
DOMINIQUE FERNANDEZ
544 P., GRASSET, 25 €

LE COMPTE INSTAGRAM

@evergreen_mindset

Julien balaie l'actualité littéraire avec acuité et façonne, critique après critique, une bibliothèque idéale qui a de l'allure, de Michelle Zauner à Pirkko Saisio, en passant par Michael Finkel.

LE DOCUMENTAIRE

« Le Deuxième Sexe », sur les traces de Simone de Beauvoir

Après Alice Guy, Valérie Urrea et Nathalie Masduraud se penchent, sur Arte, sur une autre pionnière, Simone de Beauvoir. Au fil d'un road-trip aux États-Unis, où *Le Deuxième Sexe* trouve sa source, elles soumettent le livre aux regards de grandes théoriciennes féministes. Passionnant.

LE PODCAST

Livres Laugh Love

Tous les quinze jours, @enzoreads et @lunalitquoi portent un regard critique sur l'actualité littéraire dans une émission originale et décomplexée. L.D.

MARCHÉ DU LIVRE AUDIO

La bataille des plateformes

Qui, de Spotify ou du géant américain Amazon, prendra le contrôle d'un marché enfin prêt à décoller en France ?

Après avoir eu toutes les peines du monde à séduire, le livre audio serait-il enfin en train de conquérir le cœur des Français ? Selon un sondage OpinionWay publié début avril, il est en tout cas devenu un produit culturel de référence pour la jeune génération, et une nouvelle manière de « consommer » la littérature : 71 % des moins de 35 ans affirment que le livre audio leur a redonné le goût de lire et soulignent la parfaite adéquation de ce format avec leur quotidien effréné et leur mode de vie. Des signes avant-coureurs d'un futur littéraire qui s'écrira à haute voix ? Avant tout le monde, la plateforme de streaming suédoise Spotify avait senti le vent tourner. Dès octobre 2024, elle avait ajouté à son offre de musiques et de podcasts un vaste catalogue de plus de 200 000 livres audio, dont 15 000 titres en français. Aujourd'hui, ses abonnés bénéficient de douze heures d'écoute de livres audio par mois et peuvent même ajouter des recharges pour prolonger le plaisir. Et l'aventure ne fait que commencer, puisque Spotify annonçait il y a quelques semaines une promesse d'investissement de 1 million d'euros sur le marché hexagonal.

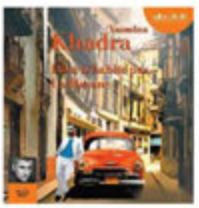
Une hégémonie qui ne pouvait pas durer, surtout pour son rival, le géant américain Amazon. En mars était ainsi annoncée, en grande pompe, l'arrivée sur sa plateforme d'écoute Amazon Music de son service de livres audio Audible, leader incontestable du marché mondial, fort de quelque 850 000 œuvres, dont 21 000 en langue française. Un argument massif pour ses abonnés premium qui s'accompagne tout de même d'une sacrée contrainte, puisqu'avec le crédit de base il ne vous sera possible de lire qu'un seul livre audio par mois. Une déclaration de guerre timide, mais une déclaration de guerre tout de même. ■

Léonard Desbrières

• À ÉCOUTER

PLAYSTATION. THE CONCERT
SONY INTERACTIVE ENTERTAINMENT ET AEG PRESENTS FRANCE

■ En partenariat avec GEA Live et RoadCo Entertainment, la tournée mondiale de « Playstation, The Concert » est passée dès le mois d'avril en France : sous la forme d'un événement musical live révolutionnaire, elle a permis de découvrir les bandes originales les plus emblématiques du monde du jeu vidéo, à travers la surprenante fusion du son immersif et de visuels 3D saisissants.



DIEU N'HABITE PAS LA HAVANE
YASMINA KHADRA
LU PAR BERNARD GABAY (AUDIOLIB)

■ Alors que le roman *Morituri* de Yasmina Khadra est actuellement réédité dans une version remaniée chez Mialet-Barrault, l'œuvre de l'écrivain a été traduite en plus de quarante langues et en partie adaptée au théâtre ou en livres audio. Parmi les titres édités chez Audiolib, on évoquera notamment *Ce que le jour doit à la nuit* et *Dieu n'habite pas La Havane*.

CONCOURS « À VOUS DE JOUER ! »
SNCF GARES & CONNEXIONS

■ Lancé par SNCF Gares & Connexions en partenariat avec Yamaha et Ici, la nouvelle marque recouvrant l'offre de proximité de Radio France et de France Télévisions, le concours de pianos en gare « À vous de jouer ! » fait son grand retour. Une 10e édition ouverte à tous, avec André Manoukian pour parrain et Julie Gayet pour marraine.

Christophe Rioux

PEXELS

La ville d'ISSY-LES-MOULINEAUX

présente

Marraine

Sophie GALABRU

Invitée d'honneur

La Grande Sophie

FESTIVAL DU LIVRE

D'ISSY-LES-MOULINEAUX

Dédicaces

Conférences

Dictée géante

Animations
pour toute la famille

SAMEDI 14 JUIN de 14h30 à 18h30

PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE

www.issy.com/festival-du-livre

Conception graphique : M l'Atelier pour Issy Média

Issy-les-Moulineaux

Que signifie aujourd'hui « être de gauche »?

Accusée de propos « droitiers », Nathalie Heinich se dit fidèle aux valeurs progressistes. Ce sont ses détracteurs, soutient-elle, qui les ont trahies. Entre retournements, conflits et évolutions, *Penser contre son camp* dresse le constat d'une gauche que la sociologue ne reconnaît plus.

Elle s'élève contre l'immunité des artistes contemporains, à qui l'on permet de faire n'importe quoi au nom d'une sacralisation de l'avant-garde. Elle dénonce, dans sa discipline, la confusion entre analyse objective et militantisme. Sous prétexte que le mariage existe pour reconnaître la possibilité d'une filiation, elle s'est opposée au pacs et à l'union gay, puis à la PMA et à la GPA. Elle est anti-« *féministe-différentialiste* », antigenre, contre le voile et le wokisme, qu'elle associe à un « *nouveau totalitarisme* ». Elle prône même la nécessité d'une censure contre la « *dé-civilisation* » de notre société.

Dans *Penser contre son camp*, Nathalie Heinich se compte néanmoins toujours parmi « *la famille de la gauche* », sauf qu'elle ne reconnaît plus celle-ci, qui s'est, dit-elle, « *radicalisée* » au point qu'elle serait devenue un marchepied vers l'extrême droite. Et de reprendre les antiennes d'un islamo-gauchisme-« *fascisme* » et d'un antisionisme – elle vise La France insoumise – flirtant avec l'antisémitisme. Reste qu'elle est assez convaincante dans sa défense des valeurs traditionnelles de la gauche: le mérite, l'universalisme, la citoyenneté républicaine contre les identités, etc. Mais elle semble tenir leur formule pour immuable. Et elle dramatise la situation. Loin d'avoir basculé dans le communautarisme, notre pays demeure, dans sa majorité, attaché à la laïcité. Quel problème si d'aucuns cherchent à en aménager certains aspects? D'autant qu'ils évoluent, comme le montre le reflux du wokisme. Bref, plus qu'une trahison des valeurs progressistes, la gauche que rejette Nathalie Heinich tente, peut-être malaisément, d'en donner une autre interprétation, une définition plus actuelle. Au-delà des flambées extrêmes qui en résultent, attendons que celle-ci se stabilise avant d'en tirer des conclusions aussi tranchées que les siennes. ■

Patrice Bollon

PENSER CONTRE SON CAMP. ITINÉRAIRE POLITIQUE D'UNE INTELLECTUELLE DE GAUCHE
NATHALIE HEINICH
176 P., GALLIMARD, 18 €

Faut-il blâmer les grands patrons?

Stratèges, cupides ou cyniques, les dirigeants de grandes entreprises sont l'objet de bien des clichés. Le journaliste Vincent Beaufils a tenté de cerner ces personnalités souvent controversées.

On leur intente souvent un procès en inhumanité, mais qui sont les grands patrons, pris en étau entre actionnaires et salariés? Comment pensent-ils le monde au gré de leur réussite (la leur et celle de leur entreprise)? Journaliste à *Challenges*, Vincent Beaufils tente d'éclairer la question en faisant fi des raccourcis, au fil d'une enquête fouillée et nuancée. Le lecteur y croisera Jean-Marie Messier, Patrick Pouyanné, Jean-Charles Naouri, Vincent Bolloré, Patrick Kron ou encore les deux Carlos (Ghosn et Tavares). Stratégies, réussites et renoncements des « *capitaines qui portent l'entreprise France sur tous les continents* » sont passés au crible de l'analyse et de la critique. À l'heure du « *fabless* » (entreprise sans usine), et donc de « *la grande transhumance du capital français vers les "LCC", les* low cost countries, *les pays à bas taux de main-d'œuvre* », savent-ils encore agir bien? Sous la houlette de Peter Drucker, le théoricien autrichien du management qui arguait que « *le profit n'est pas une fin en soi* », une autocritique s'était amorcée avec le rapport « L'entreprise, objet d'intérêt collectif », signé en 2018 par Nicole Notat, ancienne secrétaire générale de la CFDT, et Jean-Dominique Senard, l'ex-président de Michelin, et repreneur de Renault après l'arrestation de Carlos Ghosn. Mais ce type d'initiatives, comme quelques autres, est synonyme de défiance vis-à-vis des actionnaires et se heurte vite à un infranchissable plafond de verre. Tantôt César, tantôt Néron, ces empereurs ne manquent pourtant pas toujours de lucidité: « *Si vous ne savez pas lire l'émotion dans les yeux de vos managers, distinguer ce qui est acceptable et ce qui est inacceptable*, explique ainsi Carlos Tavares, *c'est que vous ne cherchez pas à améliorer la qualité de votre management.* » ■

Solange Bied-Charreton

LES PATRONS SONT-ILS DES MONSTRES ?
VINCENT BEAUFILS
224 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

D'UN JUIN À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*), nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, qu'y avait-il au menu de nos anciennes éditions de juin ? En voici un instantané issu de nos archives.

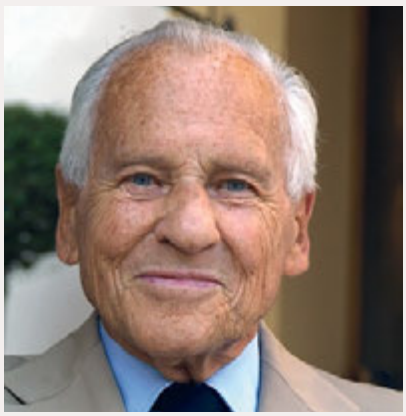
LA COUVERTURE
Juin 2016

Michel Houellebecq jouant à la balle avec son welsh corgi Clément, pour illustrer un dossier sur les écrivains et les animaux. ■

L'ENTRETIEN
Juin 1978
La littérature avant tout, pour Jean d'Ormesson.

« L'éternité, c'est ce qu'il y a de plus fragile, c'est du papier. Qu'est-ce qui reste de tout le passé ? Non pas les idées, parce qu'elles s'envolent, mais des mots écrits. Ma drogue, ma passion, c'est une phrase qui me plaît. Une citation qui me rend fou. Pour quelque chose qui est bien dit par Oscar Wilde ou par Chateaubriand, je donnerais tout ! » ■

Propos recueillis par Bernard Pivot



LE CHIFFRE
Juin 1985
Bernard Pivot salue les ventes en hausse de *Lire*.

« […] Avec une diffusion totale moyenne de 125 700 exemplaires pour chaque numéro paru en 1984, *Lire*, pour la deuxième année consécutive, fait un bond considérable. […] À quoi est dû ce succès ? Monsieur de La Palice répondrait fort justement que c'est grâce à vous, lecteurs. Vous êtes de plus en plus nombreux à lire *Lire* et surtout à manifester au "magazine des livres" que nous sommes une adhésion, un attachement, une fidélité particulièrement appréciables et réconfortants à une époque où la presse écrite doit lutter de toutes ses forces et de tous ses talents pour résister à la séduction des autres médias. *Lire*, c'est une victoire, parmi beaucoup d'autres heureusement, de la presse écrite et, à travers elle, du livre. Avec nous, ce cher vieux Gutenberg gagne deux fois. Je m'associe à lui pour vous en remercier. […] » ■

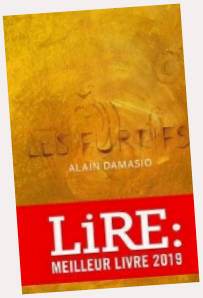
Bernard Pivot, dans ses fameux « Carnets »

LE JEU
Juin 1990
À chaque écrivain, son œuvre…

A. *Les Faux-monnayeurs* ;
B. *L'Or* ;
C. *Le Diamant de Rajah* ;
D. *Le Grand Escroc* ;
E. *Picsou et son or* ;
F. *L'Aululaire* ;
G. *Le Chercheur d'or* ;
H. *L'Argent* ;
I. *L'Or de la terre* ;
J. *La Fille aux yeux d'or.*

a. Bernard Clavel ;
b. Honoré de Balzac ;
c. Herman Melville ;
d. André Gide ;
e. J.M.G. Le Clézio ;
f. Stevenson ;
g. Blaise Cendrars ;
h. Plaute ;
i. Émile Zola ;
j. Walt Disney.

Réponses : A-d ; B-g ; C-f ; D-c ; E-j ; F-h ; G-e ; H-i ; I-a ; J-b.



LA CRITIQUE
Juin 2019
Éloges pour *Les Furtifs* d'Alain Damasio (qui sera désigné « livre de l'année » par la rédaction, quelques mois plus tard).

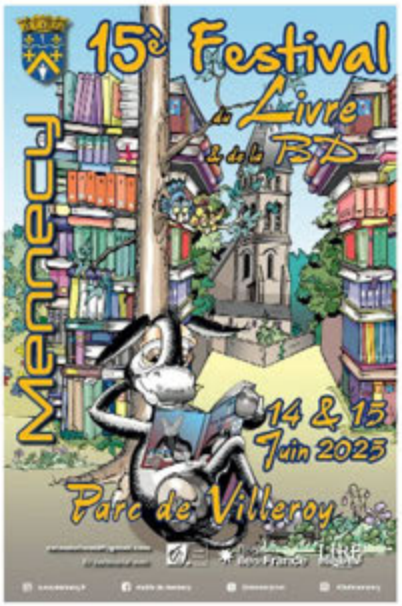
« La richesse des *Furtifs*, son inventivité transgressive et poétique, toujours mise au service de l'intrigue, élèvent une nouvelle fois le genre à son meilleur. Auteur rare, hors norme, évoluant hors champ et sur tous les fronts de la création, Alain Damasio fait du bien à la SF, à la littérature et aux lecteurs invités à penser l'avenir en se tournant vers le dehors, le vivant, à désincarcérer le futur, à le reconquérir, et dont on ne peut que se réjouir qu'ils soient aussi nombreux. » ■

Meriem Djebli

STARLIGHT/WIKIPÉDIA

Des plumes et des bulles à Mennecy

C'est une belle 15e édition du Salon du livre et de la BD d'Île-de-France qui se tiendra à Mennecy le week-end du 14 et 15 juin.



Du roman au polar, de la bande dessinée à la littérature jeunesse en passant par la poésie, ce sont près de 120 auteurs de tous les genres qui seront présents au Salon du livre et de la BD pour présenter leurs ouvrages et rencontrer leurs lecteurs. Après son inauguration le samedi à 11 heures par Olivier Norek, parrain de cette 15e édition, le salon offrira, à l'esplanade des Orangeries du parc de Villeroy à Mennecy, une riche programmation avec des dédicaces, des tables rondes et des conférences. Comme chaque année, les visiteurs auront la chance de repartir avec un souvenir unique: leur portrait, offert par la Ville et réalisé par Yvo, caricaturiste. Outre Alexandre Jardin – invité d'honneur de cette édition –, le public pourra échanger avec des personnalités aussi variées que Jacques Pradel, Évelyne Dress, Emmanuel Pierrat, Cécile Chabaud, ou – souvenez-vous… – la chanteuse Douchka! Succès du salon, la grande dictée aura lieu le samedi à 14h30 ainsi que quatre ateliers manga répartis sur le week-end, animés par Shong, auteur de BD et scénariste. Ce rendez-vous est enfin l'occasion de remettre le prix du premier roman de la ville de Mennecy, le prix Jean-Jacques Robert de la nouvelle et d'organiser un « speed-editing », que Mennecy finance fièrement pour aider de jeunes auteurs à se lancer. ■ **Ambre Gantner**

salondulivreidf.com

Le livre passe par Issy!

Rendez-vous le 14 juin à l'hôtel de ville d'Issy-les Moulineaux transformé en village littéraire.

Sous l'égide de la marraine de cette édition 2025, Sophie Galabru, le Festival du livre d'Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine), qui aura lieu le 14 juin, s'ouvrira par un entretien chanté de La Grande Sophie, invitée d'honneur. Tourné vers la jeunesse, avec des lectures et des ateliers ludiques, le festival offre un beau programme à ses visiteurs: une table ronde sur le polar et le « true crime », une grande dictée, et même un cabinet d'ordonnance de lectures! Parmi les auteurs présents, citons Marcus Malte, Estelle-Sarah Bulle, Élodie Llorca ou Frédéric Dabi. La journée se clôturera avec la remise du prix du livre d'artiste et du prix du concours de nouvelles. Encore une fois, cette manifestation à deux pas de Paris fera rayonner les écritures d'aujourd'hui. ■ **A.G.**

festivaldulivredissy.com

LES CLASSIQUES

George Sand, la stature de la liberté

Avec plus de 70 romans, une autobiographie monumentale, des foules de pièces de théâtre et de nombreux essais, George Sand fut l'une des autrices les plus lues et célébrées du XIXe siècle. Alors qu'elle explora de nombreux genres, le XXe siècle la réduisit à quelques romans champêtres, à ses travestissements et à sa vie amoureuse. Avant que le XXIe siècle ne redécouvre ses qualités littéraires (ouvrez donc son premier roman, *Indiana*), ses engagements constants, et son hospitalité proverbiale. C'est cette œuvre, et cette vie, marquée par une indépendance que les femmes, alors, ne connaissaient qu'exceptionnellement, que nous vous proposons de découvrir. Avec Serge Sanchez, Robert Kopp, Jean Montenot, Daniel Picouly… ■ **Alexis Brocas**

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE ANNIVERSAIRE

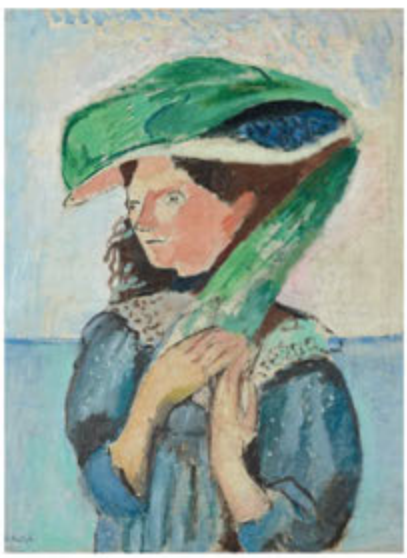
Les 55 plus grands entretiens de *Lire Magazine*

Où peut-on lire Ionesco s'inquiéter de voir sa *Cantatrice chauve* quitter un jour la scène? Marguerite Duras critiquer l'adaptation filmée de son célèbre *Amant* sans l'avoir vue? Lévi-Strauss assurer qu'il *« pense lentement »*? Pour célébrer les 50 ans de votre magazine, nous avons écumé nos archives et celles du *Magazine littéraire*, pour dénicher 55 entretiens qu'il serait impardonnable de laisser tomber dans l'oubli. Toni Morrison évoque les voix qu'elle entendait en écrivant *Un don*; Nabokov oppose son rire, *« pétillement bonhomme qui tient du ventre autant que du cerveau »*, à l'ironie des philosophes; Amélie Nothomb nous parle de *Soif*; Joyce Carol Oates de *Blonde*… Avec Margaret Atwood, Patrick Modiano, Haruki Murakami, Annie Ernaux, Michel Houellebecq… ■ **A.B**

→ Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

Les Matisse, tableaux d'un amour filial

Le musée d'Art moderne de Paris convoque une centaine de portraits de Marguerite, qui fut la fille et le modèle favori du génie de la couleur. Éblouissant.



KUNSTHAUS MUSEUM

J'ai tant attendu ! » En janvier 1945, Henri Matisse confie son bonheur de retrouver enfin sa fille chérie, Marguerite, portée disparue depuis plusieurs mois. Il ignorait qu'elle s'était engagée dans la Résistance en tant qu'agent de liaison entre Paris et Rennes sous le pseudonyme de « Monique ». Arrêtée sur dénonciation, torturée par la Gestapo, emprisonnée et déportée en direction de l'Allemagne, elle est libérée par miracle quand le train stoppe à Belfort, puis rapatriée. Le peintre mesure la chance de pouvoir serrer son enfant dans ses bras et esquisse deux portraits au fusain à Vence, où il habite. Ils figurent en bonne place dans l'exposition poignante organisée par le musée d'Art moderne de Paris, qui explique comment Marguerite Matisse est devenue le modèle de prédilection de son illustre père, qui l'a immortalisée sur la toile et le papier une centaine de fois. Des œuvres exécutées à partir de 1905 et en provenance du monde entier, qu'on apprécie dans un parcours enrichi de toutes sortes de photographies et de documents d'archives pour entrer dans l'intimité de leur relation. Elle grandit sous nos yeux, enfant, adolescente puis adulte, comme il observe son visage au quotidien de manière à en sonder toutes les variations et les mutations. On appréhende à travers ce prisme si particulier l'évolution du travail du maître, qui touche à l'impressionnisme, au fauvisme, même au cubisme. Elle intervient aussi en coulisses en tant qu'agent, en établissant son catalogue raisonné, en jouant le rôle d'intermédiaire avec les galeries et les collectionneurs pour vendre ses tableaux. ■

Gabrielle Martin

→ **« Matisse et Marguerite. Le regard d'un père »** au musée d'Art moderne (Paris 16e), jusqu'au 24 août.
→ **À lire :** catalogue de l'exposition, 244 p., Paris Musées, 45 €.

LOINTAINS MES MOTS
Sandrine Revel
Anaëlle Hermans

Une histoire lumineuse pour raconter avec justesse et poésie, le handicap invisible, la résilience et la reconstruction.

Claire est amoureuse des mots. Mais un accident vient altérer sa mémoire et les mots qu'elle aime tant lui échappent.

En perte de repères, elle quitte sa vie à Madrid pour rejoindre un petit village de Galice le temps d'un été.

Elle y rencontre Beatriz, qui va lui faire découvrir la mer, immense, profonde et silencieuse, en apparence.

© Hermans - Revel / Dargaud 2025

Au rayon BD | DARGAUD

Michiko Aoyama,
l'autrice coup de cœur des lecteurs !

NOUVEAUTÉ

2 millions de lecteurs conquis !

NA MI

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

14 ✶ Les Vivants
Ambre Chalumeau
(Stock)

« On va évacuer ça rapidement : oui, Ambre Chalumeau est la chroniqueuse culture de chez *Quotidien*, oui elle est jeune et c'est une "fille de", oui elle a moins galéré que bien des auteurs pour se faire publier. Bon, pour ma part j'écoute son podcast littéraire assez court où elle parle dans chaque épisode d'un bouquin qu'elle aime, c'est surtout ça mon rapport à l'autrice. Ça ne réinvente pas la roue, mais ça donne envie de lire. Et dans ce bouquin on retrouve cet amour des longues phrases avec de jolis mots, c'est parfois un peu indigeste mais j'y suis habitué à travers ses podcasts, et au bout d'un moment on s'y fait en lisant ce roman. Il y a aussi pas mal de jeux de mots qu'on pourrait considérer comme des blagues pas drôles, mais ça m'a un peu amusé. Rendre tangible cette rage d'ado sans tomber dans la caricature, ce n'est pas si simple, et dans ce roman ça le fait. Je pense qu'il y a aussi une attache générationnelle qui fait que je crois à ce récit de fin d'adolescence qui touche plusieurs personnages autour d'un gamin dans le coma. J'ai connu la prépa (pas littéraire ni parisienne, certes), j'ai connu le moment où Facebook était le réseau social des jeunes, tout ça me parle car j'avais à peu près le même âge que les protagonistes, à peu près le même âge qu'Ambre pour les événements qu'elle raconte. Alors je ne trouve pas ça hyper bien écrit, mais ça m'a quand même un peu ému et la démarche de croiser ces vies autour du destin d'un type qui ne peut pas agir dans le récit a bien marché sur moi. » ■

#GuillaumeL666

2 ✶ La Psy
Freida McFadden
(J'ai Lu)

« Le roman m'a tenue en haleine jusqu'à son dénouement, moment où la frustration a pris le dessus. Sans révéler l'intrigue, l'absurdité de la révélation saute aux yeux. Il semble que l'éclat ait été privilégié au détriment de la vraisemblance, un parti pris regrettable. Quant à la stratégie narrative adoptée par l'écrivaine, elle s'avère peu judicieuse pour conférer à la conclusion une quelconque crédibilité. Malgré l'engouement général, je suis vraiment déçue. » ■ **#CélineThomas1**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 19 mai 2025 à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Giuliano da Empoli	L'Heure des prédateurs	Gallimard	Littérature
2	Charlotte Belaïch, Olivier Pérou	La Meute	Flammarion	Essais
3	Nicolas Demorand	Intérieur nuit	Les Arènes	Essais
4	Virginie Grimaldi	Les Heures fragiles	Flammarion	Littérature
5	Franck Thilliez	À retardement	Fleuve	Polars
6	Nathalie Ernoult, Xavier Rey	Suzanne Valadon. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
7	Adèle Yon	Mon vrai nom est Elisabeth	Sous-sol	Littérature
8	Sylvain Tesson	Les Piliers de la mer	Albin Michel	Littérature
9	Freida McFadden	La Prof	City Éditions	Polars
10	Raphaël Quenard	Clamser à Tataouine	Flammarion	Littérature
11	Cha, Aurélien Bernard	Paris Noir. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
12	Joël Dicker	La Très Catastrophique Visite du zoo	Rosie and Wolfe	Littérature
13	Peter May, Ariane Bataille	Loch noir	Rouergue	Littérature
14	Ambre Chalumeau	Les Vivants	Stock	Littérature
15	Chimamanda Ngozi Adichie	L'Inventaire des rêves	Gallimard	Littérature
16	Rose Lamy	Ascendant beauf	Seuil	Essais
17	Jean-Christophe Rufin	Le Revenant d'Albanie	Calmann-Lévy	Polars
18	Sarah Rivens	Lakestone (t. 2)	HLab	Littérature
19	François Cheng	Une nuit au cap de la Chèvre	Albin Michel	Littérature
20	Aki Shimazaki	Ajisai	Actes Sud	Littérature
21	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Polars
22	Karine Tuil	La Guerre par d'autres moyens	Gallimard	Littérature
23	Collectif	Paris noir au Centre Pompidou	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
24	Kamel Daoud	Il faut parfois trahir	Gallimard	Essais
25	Collectif	Suzanne Valadon	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
26	Roberto Saviano	Giovanni Falcone	Gallimard	Littérature
27	Leïla Slimani	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
28	Pierre Lemaitre	Un avenir radieux	Calmann-Lévy	Littérature
29	Guillaume Gallienne	Le Buveur de brume	Stock	Essais
30	Suzanne Collins	Hunger Games. Lever de soleil sur la moisson	Pocket Jeunesse	Jeunesse
31	Johann Chapoutot	Les Irresponsables. Qui a porté Hitler au pouvoir ?	Gallimard	Essais
32	Pierre Vermeren	Face à l'obscurantisme woke	PUF	Essais
33	Camille Laurens	Ta promesse	Gallimard	Littérature
34	François Sureau	Les Aventures de Thomas More. Les enfants perdus	Gallimard	Polars
35	Mai Lan Chapiron	Interdit de me faire mal	La Martinière Jeunesse	Jeunesse
36	David Foenkinos	Tout le monde aime Clara	Gallimard	Littérature
37	Alicia Knock	Paris noir. Catalogue de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
38	Collectif	Hors-série Suzanne Valadon	Connaissance des Arts	Beaux-arts
39	Bernard Minier	H	XO	Polars
40	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	Freida McFadden	La Psy	J'ai Lu	Polars
3	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
5	Jean-Baptiste Andrea	Veiller sur elle	Proche	Littérature
6	David Foenkinos	La Vie heureuse	Folio	Littérature
7	Franck Thilliez	Norferville	Pocket	Polars
8	Virginie Grimaldi	Plus grand que le ciel	Le Livre de Poche	Littérature
9	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
10	Giuliano da Empoli	Les Ingénieurs du chaos	Folio	Essais

Un roman lumineux, ode à la Bretagne et aux femmes de tous les temps.

« Un **récit intimiste** qui nous plonge dans une atmosphère **douce** et **envoûtante**. »
Psychologies

« **Autant** de visages différents que **de larmes et de rires**. »
Page des libraires

« Une **exploration intime** des liens entre psychanalyse et **spiritualité**. »
Midi libre

Robert Laffont

Susie Morgenstern
LA VIE EN ROSE

Star de la littérature pour enfants, la Franco-Américaine n'a plus quitté son antre niçois depuis 1967. Le temps d'écrire quelque 160 livres, et la voilà, plus jeune que jamais, du haut de ses 80 printemps.

Le SMS claque : « *Ouvrez le portail, et droit au ciel ! 104 marches. À droite, en haut de l'escalier jusqu'à la porte rose.* » Voilà, on est prévenus : pour rejoindre la papesse de la littérature jeunesse, il nous faut monter au ciel. Plus prosaïquement, c'est une jolie maison niçoise que nous atteignons en ce petit matin pluvieux. Susie Morgenstern nous y attend, bien réveillée. Levée comme tous les jours à 6 heures, elle a déjà effectué sa *battle* de poèmes par mail avec son ami poète Bernard Friot (autour d'un mot choisi alternativement, en ce matin d'avril c'était « journaliste », allez savoir pourquoi) et envoyé sa page quotidienne de journal « intime » libellée en anglais à moult amis.

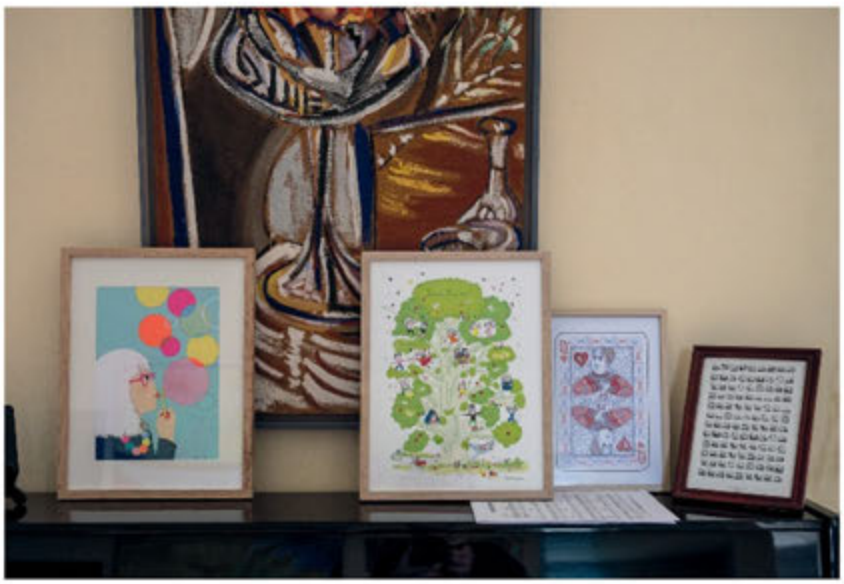
Pour préparer la rencontre, ce n'est pas un, ni deux, ni trois, mais au minimum quatre livres, tous d'actualité, qu'il a fallu lire : *Dans ma petite maison*, illustré par Charlotte Pirotais, *Surtout l'amour. Féministe de mère en fille… ou vice versa !*, illustré par Catel Muller, tous deux publiés chez Gallimard Jeunesse, *La Fleur du passage clouté* (L'École des loisirs), avec Serge Bloch, et *Sadie à Brides-les-Bains* (Eyrolles) – bon, avouons-le, ce n'est pas *La Recherche* tout de même. À l'exception du dernier, roman pour adultes, il s'agit d'ouvrages courts, aussi pimpants qu'enrichissants, destinés à égayer et à instruire les plus jeunes, une œuvre essentiellement habitée par l'éducation, l'école et les rapports mère-fille – sans ses deux filles, Aliyah et Mayah, elle n'aurait certainement pas écrit des livres pour enfants, répète-t-elle à l'envi.

PROFUSION DE COULEURS ET DE GENTILLESSE

On franchit donc la porte rose, et l'on entre dans un monde de couleurs. Dans le grand salon-salle à manger-cuisine-bureau de la native de Newark (New Jersey, États-Unis), tout est arc-en-ciel, jaune, bleu, rose, vert… Un mot vient à l'esprit : profusion. Profusion de livres, avec plus de 160 publications au compteur, dont quelques best-sellers tels *La Sixième*, *La Première Fois que j'ai eu seize ans*, *Lettres d'amour de 0 à 10*, *Joker*. « *En 2025, il y aura en tout une douzaine de titres, j'ai du mal à me suivre moi-même* », avoue, amusée, la stakhanoviste du clavier. Profusion d'objets, du sol aux murs, et profusion de gentillesse. Alors que Susie Morgenstern vient de passer un mois de promotion harassant dans la capitale, achevé par un « *triomphe* » au Festival du livre de Paris sous la belle verrière du Grand Palais, la Franco-Américaine se prête volontiers à notre curiosité, à commencer par ce 80e anniversaire célébré devant un impressionnant parterre de plus de 300 personnes, dont Daniel Pennac, Marie Desplechin, Thierry Magnier ou encore Flore Vesco.

C'était le 25 mars, à l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, dont sa fille aînée, Aliyah, linguiste, est vice-présidente. « *Cela devait être un colloque classique, je ne me suis doutée de rien, lorsqu'un immense gâteau a surgi. J'avais l'impression d'assister à mon enterrement, d'avoir dépassé un cap, je n'en reviens pas.* » Un moment de désarroi compensé par toutes ces marques d'affection et tous ces dessins offerts par ses illustrateurs, disposés aujourd'hui autour d'elle. Et puis, qu'elle se rassure, avec ses lunettes roses en forme de cœur, ses robes façon Issey Miyake achetées à vil prix, boulevard Saint-Denis, à Paris (elle peut vous donner l'adresse) et son entrain communicatif, Susie Morgenstern ne ressemble en rien à une momie.

« *C'est tout de même triste de devenir top-modèle à 80 ans !* » lance-t-elle, rieuse, en songeant au soudain intérêt des grands

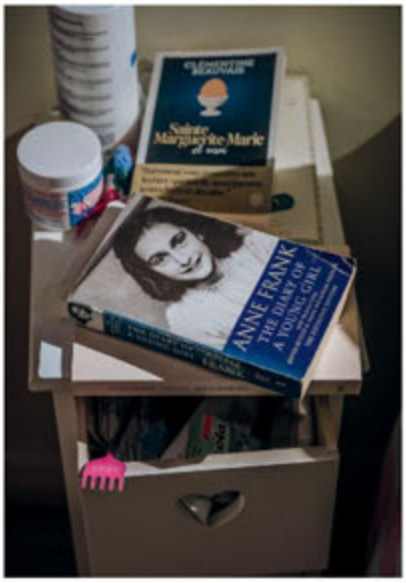


Sur un piano, des dessins offerts par quelques-uns des illustrateurs de l'autrice pour ses 80 ans. À droite, une drôle de poupée à son effigie, avec lunettes de rigueur !

médias, oubliant de ce fait l'afflux d'articles et de portraits provoqués par la sortie, en 2021, de son autobiographie, *Mes 18 exils* (L'Iconoclaste): *« C'est tout nouveau pour moi, je ne sais si j'en vois l'utilité, j'étais bien dans mon réseau de bibliothèques et de librairies,* assure-t-elle. *Et puis, il y a les Instituts français, qui m'ont invitée partout, jusqu'en Chine, au Vietnam et en Corée du Sud – là-bas, les gens me suivaient dans la rue, mon guide m'affirmant que j'étais plus connue que Le Clézio. »* Pas de prix Nobel pour la dame, mais le titre de Grande Ourse 2024 décerné au Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil. *« La directrice me l'a appris le jour de l'élection de Trump, cela a atténué la noirceur de l'événement. C'est une reconnaissance de ma fidélité: j'ai participé à toutes les éditions du salon depuis quarante ans, sauf en 2023, lorsque je me suis fait poser une prothèse du genou. »*

UNE VALVE DE COCHON DANS LE CŒUR

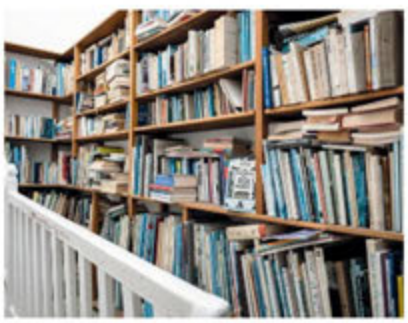
La fidélité semble bien être la marque de fabrique de l'autrice fétiche de L'École des loisirs. Depuis que Michelle Lapautre, célèbre agente littéraire américaine œuvrant à Paris, lui a présenté, au début des années 1980, Arthur Hubschmid, alors directeur éditorial de la maison de la rue de Sèvres, elle y a publié la plupart de ses titres, tout en s'éparpillant quelque peu – comment ne pas « épuiser » un éditeur lorsqu'on écrit sans relâche, de potron-minet à la tombée de la nuit, aujourd'hui au rez-de-chaussée de sa maison après avoir œuvré dans les étages. Fidélité aussi à son cher mari, feu le mathématicien Jacques Morgenstern, qu'elle a *« pris d'assaut »* dans un restaurant universitaire de Jérusalem, et pour lequel elle quittera, jeune, son pays et sa famille. Elle lui a consacré un livre, *Jacques a dit* (Bayard, 2015), et toutes ses pensées, bien après sa mort, en 1994 – le beau barbu est encore omniprésent ici, entre tableaux, photos et dessins. Fidélité à Anne Frank, morte le mois de sa naissance, dont elle relit inlassablement le *Journal*. Fidélité encore à Israël, cette fois, où réside sa sœur aînée, encore plus baroque qu'elle, si c'est possible: *« En fait, nous devions nous y installer; Jacques, enfant de déporté, voulait aller vivre dans un kibboutz, moi, je souhaitais d'abord visiter son pays natal. Et c'est comme cela que nous sommes demeurés à Nice, où il a très vite obtenu un poste d'assistant à la fac. Moi-même, j'ai enseigné l'anglais à l'université durant trente-six ans. J'aime* •••



Le *Journal* d'Anne Frank, que Susie Morgenstern relit inlassablement ; le titre de Grande Ourse qui lui a été décerné en 2024 ; les jouets mécaniques de son défunt mari.

manger et, pour manger, il faut un salaire ! Mais je suis restée une sioniste, une sioniste de la galout, *c'est-à-dire de l'exil.* » Fidélité, enfin, à cette maison, acquise il y a près de six décennies, « *une ruine, à l'époque, achetée tout de même 200 000 francs* ».

On le sent, Susie n'est pas du genre à jeter, si ce n'est le politiquement correct. Aussi sa maison ressemble-t-elle à un magasin d'antiquaire, voire de brocanteur. Alors, on chine ; ces petits cochons roses devant son ordinateur ? « *Des cadeaux d'amis en prévision de mon prochain roman dans la collection "Bestial" de Lattès. Il s'intitulera* Cœur de cochon. *J'y explique tout au cochon, l'animal interdit absolu dans ma religion, la vie, le sexe… C'est que j'ai eu un problème de cœur et on m'a posé une valve de cochon…* » Ce rocking-chair en bois ? « *Une commande à Léon Bloch, ébéniste et auteur, qui a illustré* Monstre cherche monstresse, *et fils de Serge Bloch, mon illustrateur préféré.* » Cette vitrine emplie de petits jouets mécaniques ? « *La collection de Jacques. C'était pratique, je lui en offrais à chaque fête.* » Ce chapeau pointu noir ? « *Acquis en Suisse, près de chez Georges* [son « fiancé », rencontré via Internet, il y a vingt ans], *et qui me rappelle que je n'ai jamais réussi à écrire une histoire de sorcières.* » Mais arrêtons là, sauf à composer un inventaire à la Prévert.



LES TRAVERS DES FRENCHIES

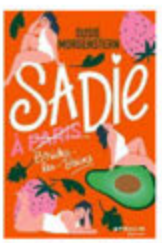
La famille a toujours été au centre de l'œuvre de Susie Morgenstern. Elle lui inspire ses personnages, telle Aliyah pour *La Sixième* ; elle produit avec elle des livres à quatre mains, comme avec Emma Gauthier, sa petite-fille de 23 ans, *Les Vertuoses*, sur le réchauffement planétaire (et bientôt avec Sacha, 14 ans) ; elle peaufine aussi ses titres et la relit, comme le faisait Jacques autrefois.

C'est avec ce dernier que, il y a trente-cinq ans, elle est allée faire une cure à Brides-les-Bains, en Savoie. Il n'est plus là pour la corriger, mais elle revit avec bonheur cette escapade dans son roman (écrit en anglais puis traduit par ses soins) *Sadie à Brides-les-Bains*. « *J'y ai perdu 7 kilos, que j'ai repris allègrement en rentrant* », raconte-t-elle, tout sourire. Son héroïne, Sadie Solomon, 36 ans et en surpoids, décide d'aller suivre une cure d'amaigrissement dans ce lointain patelin inconnu, au grand étonnement de sa famille juive du New Jersey, et notamment de sa mère, interventionniste indécrottable. Inconsolable depuis la mort de son amoureux biologiste, Sadie n'en est pas moins titillée par sa libido. Voilà pour les grandes lignes. Le reste est une description hilarante (mais aussi empathique) des us et coutumes du traitement et de ses adeptes – le récit des repas allégés est des plus savoureux. Seul un être détonne dans cette brochette de gros, un grand solitaire beau et sec, qualifié de « M. Guillotine » par l'Américaine, ce qui ne l'empêche pas de tomber dans ses bras. Les parties de jambes en l'air s'enchaînent. « *Sinon, pourquoi écrire un livre pour adultes ?* » s'amuse Susie.

Comme à son habitude, et malgré ses nombreuses décennies françaises, elle a gardé cette distance qui lui permet d'étriller gentiment les travers des Frenchies, de leur politesse froide et automatique à leur tempérament d'éternels râleurs. Reste que, depuis l'élection de Donald Trump, Susie Morgenstern ne cesse de répéter en riant, avec son incurable accent, qu'elle est une réfugiée politique. Vive les réfugiées ! ■

Marianne Payot

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*



EXTRAIT

★★★☆☆

SADIE À BRIDES-LES-BAINS
SUSIE MORGENSTERN
316 P., EYROLLES, 17,90 €

GÉRARD OBERLÉ

Comme chien et Châtillon

Une de mes bibliothèques comporte une niche abritant une petite collection de littérature canine. De cette planque, je tire aujourd'hui *La Levrette en pal'tot*, une joyeuse plaquette anonyme parue en 1881, texte et illustrations gravés à l'eau-forte. C'est un poème-chanson de style montmartrois, une satire griffée « lutte des classes » chez les clébards. Un chien des rues, bon bougre de bouledogue au franc-parler canaille, s'en prend aux levrettes qui ont du linge : *« Y'a-t-y rien qui vous agace/ Comme un' levrette en pal'tot ?/ Quand y'a tant d'gens su la place/ Qui n'ont rien à s'mett su'l'dos. »* Il n'aime ni leur museau pointu, ni leur air rogue parce qu'elles ont un pardessus. Il voudrait bien en crever une, mais il ne s'y risque pas, car leurs maîtres ont de la fortune. Les rupins ne pardonnent jamais aux gueux. Le dernier verset envisage une prise en loucedé : *« Ça doit s'manger, la levrette ! Si j'en pince une à huis clos,/ J'la f'rai cuire à ma guinguette. J't'en foutrai, moi, des pal'tots. »*

Cette bagatelle est sortie de la plume d'Auguste de Châtillon (1808-1881), personnage très sympathique qui frayait avec toute la bohème littéraire dite du Doyenné. Il fut un des joyeux noctambules de la « bande » de Gérard de Nerval, Théophile Gautier, Camille Rogier, Arsène Houssaye… Surtout connu comme peintre, il fut le portraitiste attitré de la famille Hugo. Qui ne connaît sa grande toile montrant Victor Hugo en pied avec son fils François-Victor qu'il exposa en 1836 ? En 1844, il embarqua pour les États-Unis et vécut à La Nouvelle-Orléans. Il y réalisa un grand nombre de portraits. En 1847, il fut chargé par le gouvernement américain de peindre la *Bataille de la Resaca de la Palma*, premier succès du général Taylor au Mexique. Ce tableau de 8 mètres sur 4 se trouve aujourd'hui à la Maison-Blanche.

> UNE SATIRE GRIFFÉE « LUTTE DES CLASSES » CHEZ LES CLÉBARDS

Il rentre à Paris en 1851. En 1855, il fait paraître chez Dentu son premier recueil de vers, *Chant et poésie*, nanti d'une chaleureuse préface de Théophile Gautier : *« Une fraîcheur toute moderne s'allie, dans ce charmant recueil, à la saveur gauloise. »* Une nouvelle édition très augmentée sera donnée en 1860 par Poulet-Malassis sous le titre *À la Grand' Pinte* (le premier poème du volume). « La Grand' Pinte » chante les fastes d'une auberge fréquentée par le poète et ses amis de la Bohème, une petite Cocagne où rôtissent en chapelets oisons, canards, dindons, poulets…

D'obscures raisons ont empêché la réussite de cet artiste talentueux. Son œuvre picturale, ses beaux poèmes, ses joyeuses chansons, rien n'y fit ! Un moment cependant son nom se trouva sur toutes les lèvres : c'est quand il publia *La Levrette en pal'tot*. Après le succès passager de cette fantaisie, le silence se fit autour d'Auguste de Châtillon. Découragé, il cessa de produire et mourut crève-la-faim dans une mansarde de la rue Bréda. Dans son livre sur Nerval, Aristide Marie précise qu'Auguste de Châtillon se chargea d'annoncer au docteur Labrunie la mort de son fils Gérard. *« Et dites-moi, monsieur, comment vont se faire ses funérailles ? »* Châtillon lui expliqua que des amis s'en étaient chargés. *« Eh bien ! c'est pour le mieux – répliqua le docteur, – car à mon âge et avec ma santé, il me serait difficile de veiller à ce devoir. Ah, le pauvre jeune homme ! »* Firmin Maillard rapporte lui aussi des anecdotes sur Châtillon dans *Les Derniers Bohêmes* (1874). Dans *Autour de la vie de Bohème* le docteur Cabanès mentionne une autre corde de l'arc de ce poète : la musique.

Post-scriptum : j'ai toujours vécu avec des chiens, dont plusieurs bouledogues et bouledoguesses, mais n'ai jamais commercé avec une levrette, à poil ou à paletot. ■

AUDREY SOVIGNET

LA MER
toujours recommentée

Comme l'explique l'écrivain américain David Grann à la page 11 de ce numéro, il n'existe plus, sur la carte du monde, de blancs où projeter nos fantasmes et nos rêves d'aventures. Alors réjouissons-nous qu'il y ait tant de bleu – cette mer *« toujours recommencée »* chère à Paul Valéry, et toujours recommentée, comme le montrent les nombreux livres récents qui nous proposent de la sillonner en songe. Unies depuis les origines, la mer et la littérature produisent encore de beaux enfants. Puisque, comme nous le dit Christophe Ono-dit-Biot, *« on rêve tous d'être pirate ou corsaire »*, et puisque les vies de nombreuses navigatrices ont tordu le cou au cliché qui réservait les métiers de la mer aux hommes, piraterie comprise, aujourd'hui les visages de la littérature marine sont aussi féminins : Florence Arthaud, Catherine Poulain, Ellen MacArthur – ou Maud Fontenoy, qui vient de publier *L'Océan, source de vie*, déclaration d'amour passionnée à l'élément marin et vigoureux plaidoyer pour la préservation de ses eaux. Dans ce dossier, nous explorons les tentatives des poètes pour fixer en mots la surface mouvante de la mer. Nous revenons à l'époque où elle fut objet de terreur, avant de devenir celui de notre fascination. Nous évoquons la frontière invisible qu'elle trace au cœur de l'humanité – qui est marin et qui ne l'est pas. Nous rappelons à votre bon souvenir les vaisseaux imaginaires prompts à embarquer les esprits des jeunes lecteurs. Et nous nous intéressons à ces yachts que Jules Verne, Guy de Maupassant ou Alexandre Dumas ont acquis, une fois la gloire venue. Pour fuir, se retrouver, vivre l'aventure, goûter à la liberté et renouer avec l'enfance – puisque la mer permet tout cela. **Alexis Brocas**

L'OCÉAN, SOURCE DE VIE. PROTÉGEONS NOTRE MER NOURRICIÈRE
MAUD FONTENOY
220 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

SOMMAIRE

42 Une tradition littéraire Les mots face à l'infini des flots
45 Entretien avec Christophe Ono-dit-Biot : « On rêve tous d'être pirate ou corsaire »
46 De l'écume à la plume Être marin au féminin
47 Navigatrices du temps jadis Elles ont marqué la mer
48 Trois écrivains à bord Oh ! mon bateau !
49 Des navires et des livres Un ancrage romanesque
50 Vagues à l'âme Quand les poètes se mettent en grève
52 Sélection Dernières sorties en mer

PEXELS

Une tradition littéraire

LES MOTS FACE À L'INFINI DES FLOTS

L'univers maritime et la littérature ont en partage l'invitation au voyage. Miroir des passions humaines, la mer a toujours inspiré les écrivains, qui ont chanté ses splendeurs comme ses gouffres amers, et traduit en mots son environnement à nul autre semblable.

Trevose Head, Cornouailles de Beatrice Bright.

HERITAGE IMAGES/HERITAGE ART/AKG IMAGES

« *Tout paysage où la mer n'entre pas pour élément n'est pas complet* », écrit Lamartine dans son *Voyage en Orient* (1835). La mer est depuis Homère indissociable du paysage littéraire, inépuisable source d'inspiration pour des écrivains de toutes les époques ayant célébré ses beautés, ses mystères, ses abîmes. « *Tous les écrivains ont un chouchou fatal dans les éléments naturels,* remarque Yann Queffélec dans son *Dictionnaire amoureux de la mer. Chez Melville, Stevenson et Conrad, la mer. Chez Chateaubriand, la mer. Chez Jules Verne, Hemingway, Michelet, Steinbeck, la mer. Chez presque tous, la mer. Chez Victor Hugo, Jonathan Raban ou Michel Le Bris, la mer aussi.* » « Mer » : aucun autre mot de la langue française ne souffre moins que celui-ci de son itération : qu'il apparaisse dix, vingt ou cent fois dans un même texte, ses trois lettres n'usent jamais l'œil, ses sonorités ne dissonent jamais à l'oreille, son ressac berce et jamais ne lasse. À peine est-il prononcé qu'émerge toute une palette de couleurs, d'odeurs et d'impressions, outrepassant la définition de « *vaste étendue d'eau salée qui couvre une grande partie de la surface du globe* » qu'en donne Le Robert. L'imagerie mentale qu'il suscite dépasse son référent : la mer, c'est l'ailleurs, le mouvement, l'appel du large ; c'est l'inconnu, le grand départ, la

découverte ; mais aussi l'origine, la matrice, le liquide amniotique dans lequel le vivant s'est formé. C'est également le visible et l'invisible, la surface plane en dessous de laquelle l'homme pénètre dans un monde qui n'est pas le sien : les abysses sont le royaume du calamar géant, non celui du capitaine Nemo.

CHATEAUBRIAND L'ÉCLAIREUR

Dès lors, l'écrivain se heurte aux limites de son art : comment dire ce monde auquel il n'appartient pas, fascinant, étranger et hostile à bien des égards ? Comment écrire la mer ? Comment circonscrire en mots les rêves, les terreurs, les obsessions qu'elle fait naître en nous ? « *J'avais l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds !* » s'exclame Chateaubriand dans *Génie du christianisme* alors qu'il vogue vers l'Amérique, les côtes du Vieux Continent disparaissant au loin, leur ligne absorbée par les eaux sombres de l'océan. Au cœur de la longue histoire unissant mer et littérature, l'œuvre du Malouin occupe une place essentielle. Comme le rappelle l'historien Alain Corbin en 1988 dans *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir de rivage (1750-1840)*, la mer a longtemps été un objet de terreur et de répulsion, au même titre que la montagne ou la forêt : « *Nulle part, excepté dans l'œuvre de rares individus, ne se dit l'admiration pour l'espace infini des flots.* » Précurseur du romantisme, Chateaubriand fait partie de ces « *rares individus* ». Né en 1768 et mort en 1848, il est l'exact contemporain du sentiment nouveau qu'Alain Corbin développe dans son essai, celui de « *désir collectif de rivage* », lié au renouvellement d'un discours scientifique qui vante les bienfaits de l'air marin, à une époque où les villes sont de plus en plus polluées par l'industrie naissante : « *Au bord de la mer, mieux qu'ailleurs, l'individu se confronte aux éléments, jouit de la sublimité du paysage. Le long des grèves septentrionales, l'alternance du flux et du reflux, le spectacle d'un peuple de "petits pêcheurs", simple, héroïque et redoutable, conduisent l'errance et la rêverie.* »

Parce qu'il intériorise son rapport à la mer et utilise la métaphore marine pour décrire ses états d'âme, Chateaubriand en renouvelle la poétique. En encourageant une appréhension immédiate et personnelle de l'élément, en valorisant la perception kinesthésique, sa plume s'affine, se précise. Pour dire la mer, il a parfois recours à des métaphores terrestres susceptibles de parler

Tempête. La dernière lutte, gravure d'après un dessin de Victor Hugo pour *Les Travailleurs de la mer*.

PARIS MUSÉES/MAISONS DE VICTOR HUGO

CHEZ LES AUTEURS MÉDIÉVAUX, LA MER EST SYNONYME DES ALÉAS D'UNE EXISTENCE MALMENANT L'INDIVIDU

à un lecteur peu coutumier du large, et encore moins des métaphores marines, comme l'illustre le chapitre 12 du *Génie du christianisme* : « *La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt les lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères.* »

VECTEUR DE SYMBOLES

Avant Chateaubriand, avant les grandes traversées de la Renaissance et la découverte du Nouveau Monde, la mer est déjà, comme tout élément naturel, vecteur de symboles. Chez les auteurs médiévaux, elle est synonyme des aléas d'une existence malmenant l'individu, telle la nef rudoyée par la tempête, image récurrente de vies de saints figurées sur les vitraux des cathédrales. Ses abysses sont un réservoir de monstres fabuleux, et le réceptacle de peurs ancestrales remontant au Déluge. Comme l'écrit Gaston Bachelard dans *L'Eau et les Rêves* (1942), « *aucune utilité ne peut légitimer le risque immense de partir sur la mer. Pour affronter la navigation, il faut des intérêts puissants* ». Aussi puissants que les richesses convoitées par le Portugal, l'Espagne, la France, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas, qui, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, financent de grandes expéditions en partance pour l'Afrique, l'Amérique, l'Asie et l'Océanie.

Quand elle échappe au symbole, la mer est transcrite par le biais d'une approche descriptive, extérieure à l'individu qui l'observe, un rapport à l'élément que Chateaubriand vient ensuite intérioriser, traduisant en mots cette intériorisation. Né parmi le « *mugissement des vagues* » un soir de tempête « *dont le bruit berça [s]on premier sommeil* » et grand amoureux de la mer, Chateaubriand l'aurait-il célébrée avec une telle justesse s'il s'était contenté de l'observer de son rocher malouin, s'il n'avait jamais embarqué ? Cette question en entraîne une autre, plus vaste et cruciale : est-il nécessaire de prendre la mer pour l'écrire ?

Omniprésente dans son œuvre littéraire et graphique, la mer occupe chez Victor Hugo une place prépondérante, renforcée par son exil dans les îles anglo-normandes de •••

***The Spermaceti Whale*, gravure extraite de *The Naturalist's Library* (1833-1843) de William Jardine.**

Jersey et de Guernesey, où l'écrivain côtoie marins et pêcheurs mais à partir desquelles il n'effectue pas de voyages au long cours – même pas pour aller chercher sa fille Adèle, partie en Amérique pour suivre le lieutenant britannique Albert Pinson, dont elle était tombée éperdument amoureuse. Jamais apaisée, toujours menaçante, la mer est chez Hugo synonyme de perdition, comme le déplore, dans *Les Rayons et les Ombres* (1840), le poème « Oceano Nox »: *« Oh! combien de marins, combien de capitaines/Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,/Dans ce morne horizon se sont évanouis!/Combien ont disparu, dure et triste fortune!/Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,/Sous l'aveugle océan à jamais enfouis! »* À ces questions oratoires qu'il considère comme celles d'un *« terrien parvenu »*, Tristan Corbière répond dans « La Fin »: *« Eh bien, tous ces marins – matelots, capitaines,/Dans leur grand Océan à jamais engloutis…/Partis insoucieux pour leurs courses lointaines/Sont morts – absolument comme ils étaient partis./Allons! C'est leur métier; ils sont morts dans leurs bottes!/*[…]*/L'âme d'un matelot/Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,/Respire à chaque flot./*[…]*/Ô poète, gardez pour vous vos chants d'aveugles;/*[…]*/Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges!…/Qu'ils roulent verts et nus/Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges…/– Laissez-les donc rouler, terriens parvenus! »* Né à Morlaix en 1845 et mort dans cette même ville du Finistère trente ans plus tard, Corbière est fils de marin et aurait embrassé cette carrière si une maladie des os ne l'en avait empêché. Dans *Les Amours jaunes* (1873), son unique recueil, il sépare le genre humain en deux catégories, celle des *« gens à rudes nœuds »* dont son père fait partie, opposée à celle des *« planchers à bœufs »* à laquelle appartient Hugo. *« – Matelots – quelle brusque et nerveuse saillie/Fait cette Race à part sur la race faillie! »* ose-t-il même dans son sublime poème sobrement intitulé « Matelots ».

TOUT LE SEL DE L'EXPÉRIENCE MARINE

Faut-il donc, comme le suggère Corbière, appartenir à cette *« race à part »* pour prétendre écrire la mer? Certains noms ayant lié les professions d'écriture et de navigation tendent à l'affirmer, parmi lesquels l'auteur du plus célèbre roman de mer, Herman Melville. Avant de composer *Moby Dick* (1851), le New-Yorkais s'engage à 20 ans comme simple matelot sur un navire marchand, puis sur le trois-mâts baleinier l'*Acushnet*, à bord duquel il sillonne le Pacifique. À l'instar de son aîné, Joseph Conrad entame une carrière maritime sur le port de Marseille, d'où il s'engage en tant que mousse sur un voilier, puis dans la marine britannique, où il officie seize ans. *Lord Jim* (1900) et *La Ligne d'ombre* (1917) sont, entre autres chefs-d'œuvre, directement inspirés de cette expérience du large. Plus proche de nous mais peu connu, l'écrivain français Édouard Peisson (1896-1963) s'engage à 18 ans en qualité de pilotin sur un paquebot transatlantique, avant de sillonner la Méditerranée et les mers du Sud en tant que radiotélégraphiste puis capitaine de la marine marchande. Empreinte d'impressions marines d'une richesse lexicale peu commune, sa trilogie *Le Sel de la mer* est une œuvre de référence pour tout lecteur épris de grand large, et pour tout écrivain aspirant à dire la mer.

ÉCOUTER LA VOIX DE L'OCÉAN

Monde à part entière, environnement à nul autre semblable, la mer nécessite, en plus du vocabulaire technique inhérent aux métiers qui lui sont liés, l'invention de langues nouvelles qui ne peuvent émerger sans qu'on la fréquente. Néanmoins, comme l'intime Pierre de Marbeuf dans son célèbre sonnet « Et la mer et l'amour… » (1628), *« celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage »* (Victor Hugo les craignait, ces eaux qui avaient volé la vie de sa fille Léopoldine), mais que cela ne l'empêche pas de composer un roman aussi essentiel pour la littérature marine que *Les Travailleurs de la mer*. De Victor Hugo à Paul Valéry, d'Edgar Poe à Virginia Woolf, nombreux et illustres sont les noms à avoir su écrire la mer sans parcourir le globe, hantés comme tout écrivain de marine par la voix de l'océan s'adressant à l'homme, qu'il navigue ou reste au port, dès lors qu'il tend l'oreille. Car, comme le suggère Jules Michelet dans *La Mer*, *« l'Océan est une voix. Il parle aux astres lointains. Il parle à la terre, au rivage, dialogue avec leurs échos; plaintif, menaçant tour à tour, il gronde ou soupire. Il s'adresse à l'homme surtout. Comme il est le creuset fécond où la création commença et continue dans sa puissance, il en a la vivante éloquence; c'est la vie qui parle à la vie. »* ■

Laëtitia Favro

LA MER NÉCESSITE L'INVENTION DE LANGUES NOUVELLES QUI NE PEUVENT ÉMERGER SANS QU'ON LA FRÉQUENTE

BRIDGEMAN IMAGES

Entretien

« On rêve tous d'être pirate ou corsaire »

Christophe Ono-dit-Biot signe *Mer intérieure*, un ouvrage mêlant souvenirs personnels et repères culturels liés à la mer. L'écrivain-journaliste, invité de la prochaine édition d'Étonnants Voyageurs, se confie.

AARON KOTOWSKI

Pour commencer, qu'est-ce qu'une *« mer intérieure »* ?

Christophe Ono-dit-Biot. La mer intérieure est celle que chacun porte en soi – n'oublions pas que nous sommes largement constitués d'eau. Ce sont nos souvenirs, nos lectures, notre premier bain, notre découverte de cette sensation d'être face à un liquide un peu froid et salé. Définir une mer intérieure relève à la fois de l'intime et de l'universel, en questionnant ce qu'est un imaginaire de la mer.

En quoi la mer détermine-t-elle l'identité d'une ville ? Vous évoquez dans votre essai le cas du Havre…

C.O.-D.-B. Rien que le nom : Le Havre, c'est-à-dire le refuge, le port d'attache, qui va permettre de s'abriter de la tempête… C'est une ville dont l'horizon est chargé de cargos, qui viennent d'endroits parfois synonymes d'exotisme, d'aventure. Là-bas, la mer est verte, grise, loin des clichés. L'impressionnisme est né là-bas !

D'où vient notre fascination pour les animaux marins ?

C.O.-D.-B. D'abord, la peur. Le requin – un animal que j'adore –, c'est le *requiem*, ce qui annonce la mort. Longtemps, la mer a été vue comme un univers hostile. Dès lors, ses habitants subissaient cette mauvaise image – voyez le poulpe décrit par Hugo ou la baleine Moby Dick mangeuse de jambes.

La mythologie a-t-elle façonné notre manière de regarder l'univers marin ?

C.O.-D.-B. À vrai dire, elle ne l'a pas fondamentalement conditionnée. Certes, il y a Ulysse, mais c'est une vision négative, correspondant à l'errance. La culture maritime telle qu'on l'entend remonterait plutôt aux XVIe-XVIIe siècles, avec l'expansion du commerce international.

En chaque lecteur, n'y aurait-il pas un chasseur de trésor ?

C.O.-D.-B. Les épaves fascinent. On rêve tous d'être pirate ou corsaire – à chacun de choisir son camp. D'une certaine manière, créer, c'est trouver le trésor auquel on ne peut pas avoir accès.

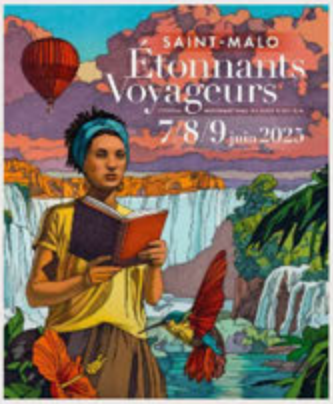
Vos trois livres préférés sur la mer ?

C.O.-D.-B. *Moby Dick*, car c'est un livre sur l'écriture. *Vingt mille lieues sous les mers*, car Verne est visionnaire en parlant d'innovation et de conscience écologique. Enfin, une découverte récente : *Une jeune fille nue* de Nikos Athanassiadis, apprentissage de la sensualité autour des amours d'une jeune fille et d'un dauphin. En revanche, j'avoue, je n'aime pas *L'Île au trésor* ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

EXTRAIT

MER INTÉRIEURE
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT
236 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €



CAP SUR ÉTONNANTS VOYAGEURS !

La 35e édition du célèbre festival malouin se tiendra du 7 au 9 juin.

Trois jours pour la liberté : tel est l'intitulé de la carte blanche donnée à Paul Lynch (Booker Prize pour *Le Chant du prophète*), prétexte aux différentes rencontres qui auront lieu lors de la prochaine édition d'Étonnants Voyageurs, du 7 au 9 juin à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Mais ce ne sera pas le seul thème de ce cru, qui mettra à l'honneur le Brésil et l'océan. De nombreux auteurs seront conviés : Lauren Groff, Erik Orsenna, Miguel Bonnefoy, Neige Sinno, Leïla Slimani, Isabelle Autissier, Jean Hegland ou l'historien Philippe Collin. Parmi les écrivains sélectionnés cette année pour le prix Gens de mer, citons l'Allemande Dörte Hansen pour *Quelque part en mer* (lire page 52) et Christophe Ono-dit-Biot pour *Mer intérieure* (lire ci-contre). Et n'oublions pas non plus la remise du prix *Ouest-France*-Étonnants Voyageurs et le prix Nicolas-Bouvier, remis cette année à Sylvain Prudhomme pour *Coyote*. De quoi avoir envie de prendre le large… **B.L.**

etonnants-voyageurs.com

De l'écume à la plume

ÊTRE MARIN AU FÉMININ

Marin, un métier d'homme? Ce cliché ne tient plus la route depuis les exploits en mer et les succès en librairie de Florence Arthaud, Isabelle Autissier, Ellen MacArthur ou Catherine Poulain.

Florence Arthaud, skippeuse du monocoque *Deep Blue*, durant une sortie en mer en octobre 2007.

En 2022, la navigatrice et militante écologiste Maud Fontenoy publie *Femmes océanes*, qui nous raconte l'histoire inédite de ces héroïnes ayant affronté tempêtes et autres périls en mer. Émergent les figures, aussi marquantes que mésestimées, d'Anita Conti (1899-1997), première femme océanographe, qui a pointé les conséquences de l'activité humaine sur l'océan dans son livre *L'Océan, les Bêtes et l'Homme* (1971), et de Louise Boyd (1887-1972), première femme à avoir dompté l'Arctique. Sans oublier le parcours de Maud Fontenoy elle-même, qui restera comme la première femme à avoir traversé l'Atlantique Nord, à l'âge de 25 ans.

Si cette histoire étonne, c'est qu'il est une croyance qui résiste à l'évolution des mœurs: une femme à bord porte malheur. La superstition vient du fait que, les équipages étant autrefois uniquement composés d'hommes, une dame aurait pu causer des querelles entre marins privés de sexe. Interdites sur les bateaux de pêche, de la marine et de commerce, les femmes sont officiellement autorisées à bord d'un navire en 1963. La croyance a toutefois la vie dure: la skippeuse Jeanne Grégoire explique ainsi avoir fait le choix de la navigation en solitaire face au refus de ses collègues masculins d'embarquer une femme, en raison de la promiscuité à bord ou de leur manque de force. Il existe cependant des exceptions, tel Jean Le Cam, qui a effectué une transat avec Florence Arthaud en 1996.

Florence Arthaud (1957-2015), la première femme à remporter la Route du Rhum, en 1990, a écrit cinq livres autour de sa relation à la mer, dont *Cette nuit, la mer est noire*, qui évoque sa chute de son bateau au large du cap Corse en 2011, et *Océane*, ses Mémoires écrits en 1990 et publiés en 2021. Elle y confie: « *La force de la mer m'a souvent impressionnée, mais elle ne m'a jamais fait peur.* »

Souvent associées aux notions de fragilité et de douceur, les grandes navigatrices ont tendance à casser cette image dans leurs écrits. Ainsi d'Ellen MacArthur, qui fut la seule femme et le plus jeune skippeuse au départ de la Mini-Transat, à Brest, en 1997. Dans son livre *Du vent dans les rêves*, elle assume sa volonté farouche de se classer parmi les meilleurs, qu'importe son petit gabarit.

LA NÉCESSITÉ DE L'AVENTURE

S'il semble vain de chercher dans leurs livres un rapport spécifiquement féminin à la mer, ces navigatrices écrivaines témoignent d'un même désir de préserver l'océan (Isabelle Autissier est présidente d'honneur de WWF France) ou de défendre la place des femmes skippeuses. Florence Arthaud, par exemple, travaillait avant sa mort au projet d'une course réservée aux femmes, dont la première édition devait se tenir en Méditerranée à l'été 2015.

Et puis, il y a Catherine Poulain, dont le roman *Le Grand Marin* a remporté un vif succès à sa sortie, en 2016. L'histoire de Lili, qui plaque tout pour réaliser son rêve: embarquer à bord d'un bateau de pêche en haute mer, en Alaska. « *J'ai fait mon sac. C'est la nuit. Un jour je quitte Manosque-les-Plateaux, Manosque-les-Couteaux, c'est février, les bars ne désemplissent pas, la fumée et la bière, je pars, le bout du monde, sur la Grande Bleue, vers le cristal et le péril, je pars. Je ne veux plus mourir d'ennui, de bière, d'une balle perdue. De malheur. Je pars.* » Dans cet incipit s'exprime un désir, intense, radical, qui a tout à voir avec l'amour universel de la mer, la nécessité de l'aventure. N'est-ce pas Marguerite Duras qui a écrit: « *S'il n'y avait ni la mer ni l'amour personne n'écrirait de livres* »? ■

Gladys Marivat

AFP

Navigatrices du temps jadis

ELLES ONT MARQUÉ LA MER

Pour avoir défié le préjugé vouant exclusivement aux hommes les métiers de la mer, ces femmes qui furent capitaine, pirate ou passagère clandestine ont acquis un statut de légende.

ARTÉMISE

Reine d'Halicarnasse et vedette de la bataille de Salamine

« Si l'un de nous donne la moindre prise à ces femmes, rien n'échappera à leur inlassable industrie: elles iront jusqu'à construire des navires, et, nouvelles Artémises, jusqu'à entreprendre de parcourir la mer pour nous livrer bataille! » Extraite de la comédie *Lysistrata*, d'Aristophane, cette tirade montre la célébrité d'Artémise, reine de la cité grecque d'Halicarnasse et capitaine de vaisseaux. En 480 av. J.-C., elle s'illustra lors de la bataille de Salamine. Bien que grecque, Artémise était membre de l'état-major perse. Dans ses *Histoires*, Hérodote relate comment, à la tête de cinq navires, elle mate les trières grecques, en ayant l'idée de pulvériser un vaisseau allié. Ce qui lui vaudra une distinction de Xerxès: *« Les hommes se sont conduits en femmes, et les femmes en hommes »*, dira-t-il. ■

WIKIPÉDIA - WIKIPÉDIA - CREATIVE COMMONS

JEANNE BARRET

Première circumnavigatrice

La première expédition française autour du monde est menée en 1766 par l'officier de marine et explorateur Louis-Antoine de Bougainville. Partie de Nantes le 15 novembre, la frégate *La Boudeuse* est suivie d'un second bateau, *L'Étoile*. À bord de *L'Étoile*, plusieurs scientifiques, dont le naturaliste Philibert Commerson. Ce dernier est accompagné d'un domestique du nom de Jean Baré, engagé comme *« laquais nourri par le roi »*, mais qui fait fonction d'assistant du naturaliste. Il s'agit en réalité d'une femme, Jeanne Barret (1740-1807), au service de Commerson depuis 1762, et qui s'est déguisée en marin. Malgré la découverte du subterfuge, Jeanne Barret, dont les talents de botaniste sont reconnus par Bougainville, peut poursuivre son voyage sous le nom de Jeanneton. ■

JEANNE DE CLISSON

Pirate vengeresse

Née dans la grande noblesse du Poitou vers 1300, Jeanne de Belleville épouse en secondes noces Olivier de Clisson, un puissant seigneur féodal breton avec qui elle s'oppose au roi de France Philippe VI de Valois. Arrêté lors d'un tournoi, son mari est décapité pour haute trahison. Ivre de rage, Jeanne entame une série d'expéditions punitives contre ceux qui ont prêté allégeance aux Valois. Elle est partout recherchée. Alors, en femme pirate, elle prend la mer au commandement de quelques hommes. Dès qu'elle voit un navire français, Jeanne lance l'abordage, pille et massacre l'équipage. Les terribles hauts faits de « la Lionne sanglante » et sa fuite en Angleterre sont relatés dans le roman de Laure Buisson *Pour ce qu'il me plaist* (Grasset, 2017) et dans la bande dessinée de Roger Seiter et Frédéric Blier *La Tigresse bretonne* (Grand Angle, 2024). ■

ANNE BONNY ET MARY READ

Dans l'équipage de Rackham

Un jour qu'il fait escale dans les Bahamas, John Rackham rencontre dans une taverne Anne Bonny, une jeune femme mariée à un petit pirate. Anne fait de John son amant et embarque avec lui à bord d'un navire volé, le *Revenge*. Pour dissimuler son genre, elle se coupe les cheveux, s'habille en homme et se fait appeler Adam. Elle manie le sabre et le pistolet, fournit la poudre aux canonniers. Un jour, le *Revenge* attaque un navire à bord duquel se trouve Mary Read. Comme le veut l'usage, on propose aux prisonniers de se faire pirates, ce que choisit Mary Read, en prenant le prénom de Willy. Plusieurs récits affirment que les deux femmes pirates ont eu une liaison. Une chose est certaine: elles firent preuve de bravoure, notamment lors de l'assaut de forces du gouverneur des Bahamas, en octobre 1720. Condamnées à mort, en même temps que Rackham, Anne et Mary virent leur exécution reportée quand elles avouèrent être enceintes. John fut pendu, Mary mourut de la fièvre en 1721. Le destin d'Anne Bonny reste un mystère. ■ **G.M.**

Trois écrivains à bord

OH ! MON BATEAU !

Trophée de la gloire pour Dumas, rêve d'enfance pour Maupassant, lieu d'écriture pour Verne, le yacht fut une vraie passion pour ces auteurs du XIXe siècle.

Guy de Maupassant, avec Geneviève Straus et Colette Lippmann, à Triel-sur-Seine vers 1889.

C'était une beauté échouée dans le port de Villefranche, dans les Alpes-Maritimes, qui me faisait rêver, enfant. Le *Zaca*, la goélette aurique d'Errol Flynn, achevait sa vie, abandonné par son célèbre propriétaire à la suite d'une ultime croisière festive. Sa carcasse démâtée faisait de la peine, à l'image de ces châteaux abandonnés dont on imagine la vie enfuie de fastes et de fêtes. Aires de jeux favorites de certaines stars de l'âge d'or du cinéma hollywoodien, les voiliers furent auparavant l'apanage de peintres comme Paul Signac, initiateur des premières régates de Saint-Tropez, et bien sûr d'écrivains à succès qui conjuguaient ainsi fantasme d'enfance, emblème de réussite et désir d'évasion.

Devenu riche par ses romans et ses pièces de théâtre, Alexandre Dumas, qui aimait *« la mer comme une maîtresse »*, rêvait d'un palace flottant. Vœu exaucé avec la livraison à Marseille, à l'été 1859, du *Monte-Cristo*, un yacht commandé à un chantier grec, auquel succédera rapidement l'*Emma*, qu'il décrivait *« fine de corsage, élégante et aristocrate dans tout son ensemble, un véritable oiseau de mer »*. Tout en acajou et en érable, doublé de cuivre, le voilier de 25 mètres de long, baptisé ainsi en l'honneur de l'une de ses maîtresses, se mua en navire d'observation dans les combats que menait son ami Garibaldi en faveur de l'indépendance de l'Italie. Ainsi Dumas assista-t-il, à bord de l'*Emma*, à la conquête de la Sicile par le républicain transalpin qu'il avait promis d'aider. L'écrivain eut, plus tard, la mauvaise idée de prêter son voilier à un ami souhaitant entreprendre une expédition le long du fleuve Niger. À peine sortie du port de Marseille, le 12 décembre 1864, la goélette fut prise dans une tempête et s'échoua, à moitié brisée, sur la grève de Fos… Fin de l'aventure marine.

À BORD DE L'*EMMA*, DUMAS ASSISTA À LA CONQUÊTE DE LA SICILE PAR SON AMI GARIBALDI

Passage de relais aquatique avec le Normand Guy de Maupassant, bercé depuis l'enfance par la vue des navires de pêche et autres dans les ports d'Étretat et de Fécamp, et par le spectacle des voiles multicolores sur la Seine, à Croisset, chez Gustave Flaubert. Jeune employé à Paris au ministère de la Marine, Maupassant allait ramer sur des yoles les dimanches à Chatou. *« Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. »* Mais il ne fut pas qu'un marin d'eau douce. Attiré par le soleil du Sud, l'auteur de *Pierre et Jean* avait acquis à Marseille en 1880 un sublime yacht qu'il baptisa, reconnaissant, le *Bel-Ami*, auquel succéda le *Bel-Ami II*, un cotre de course de 15 mètres. Celui-ci apporta un peu de sérénité à l'écrivain que la syphilis rendait de plus en plus agité. Maupassant ne fit que de brèves balades à son bord et ne réalisa jamais son rêve de longues traversées en Méditerranée.

POSTE D'OBSERVATION IDÉAL

Installé une partie de l'année au Crotoy, Jules Verne, lui aussi, songeait à la mer depuis l'enfance. Ayant acquis une certaine fortune grâce à sa plume, il acheta un voilier baptisé *Saint-Michel*, sur lequel il se baladait dans la Manche jusqu'à Douvres, tirant même des bords jusqu'à Ostende. En mai 1870, il remonta la Seine jusqu'à Paris. Moins qu'une simple coupure avec les obligations professionnelles, ou refuge amoureux comme cela pouvait être le cas chez Dumas et Maupassant, Jules Verne envisageait la navigation comme un bureau d'écriture et un poste d'observation idéal pour voir mûrir ses projets, ainsi qu'en témoigne cette lettre à son éditeur Hetzel, datée du 19 août 1868, alors qu'il est au mouillage près de Londres : *« Je finis là le premier volume de* Vingt mille lieues sous les mers, *tout comme si j'étais dans mon cabinet de la rue de Sèvres ! Est-ce assez beau, et quel aliment pour l'imagination !… »* Au *Saint-Michel* succédera en 1876 le *Saint-Michel II*, qui, à son tour, servit de roof studieux au grand Jules. Puis, un an plus tard, le *Saint-Michel III*, vapeur de 31 mètres nécessitant un équipage de neuf personnes, une folie qui l'emmènera autour de l'Espagne, au Maghreb, en Angleterre… Verne le revendra fin 1885 pour préserver ses finances – et apaiser sa femme, qui n'aimait pas naviguer. ■ **Fabrice Gaignault**

BRIDGEMAN IMAGES

Des navires et des livres

UN ANCRAGE ROMANESQUE

De la saga antique de l'*Argo* au légendaire *Joshua* de Bernard Moitessier, passage en revue de six vaisseaux immortels.

FREEPIK - HERITAGE IMAGES/AKG-IMAGES/HERITAGE ART - WIKIPÉDIA

L'*ARGO* ↑

La galère magique de Jason

L'*Argo* était le nom de la galère à bord de laquelle Jason et les Argonautes naviguèrent depuis le royaume d'Iolcos, en Thessalie, pour retrouver la Toison d'or. Ce symbole solaire permettait à son possesseur d'obtenir le statut de héros et, pourquoi pas, la souveraineté d'Iolcos. Jason n'obtiendra en effet le royaume que s'il rapporte la Toison d'or à Pélias, son oncle et souverain. L'*Argo* disposait des dons de parole et de voyance, car il avait été réalisé en bois de chêne provenant de la forêt sacrée de l'oracle de Dodone. L'explorateur et écrivain-voyageur britannique Tim Severin (1940-2020) fit faire en 1984 une réplique de l'imaginaire *Argo* et navigua à son bord jusqu'en Géorgie.

LE *PEQUOD*

Le baleinier de *Moby Dick*

Si son nom est moins célèbre que sa gigantesque proie, le *Pequod* est pourtant l'un des protagonistes les plus importants du célèbre roman d'Herman Melville (1851). Comportant une dunette et un gaillard d'avant, et doté de trois mâts, ce baleinier de l'île de Nantucket est engagé avec son équipage dans une expédition vengeresse de trois ans à travers les mers. Le capitaine Achab poursuit en effet obsessionnellement Moby Dick, un cachalot blanc géant qui lui a arraché la jambe. En quête d'un cétacé semblable, Tim Severin, encore lui, reconstituera en 1999 le périple du *Pequod*.

L'*HISPANIOLA*

La goélette de *L'Île au trésor*

Goélette à huniers dotée de trois mâts, plus proche en réalité du brick par sa taille modeste, l'*Hispaniola* est le navire imaginaire de *L'Île au trésor*, de Robert Louis Stevenson (1883). Le capitaine Smollett et son équipage embarquent à son bord pour gagner une île indiquée sur une carte au trésor découverte dans le coffre d'un marin tué au cours d'une rixe. L'*Hispaniola* connaîtra bien des vicissitudes. Pris par surprise par des membres de l'équipage qui étaient en réalité des pirates, il est, un temps, échoué volontairement par les fidèles du capitaine Smollett, pour que les traîtres ne puissent pas quitter l'île. L'*Hispaniola* ne regagnera l'Angleterre qu'avec cinq hommes – *« la boisson et le diable avaient expédié les autres »*.

LE *FANTÔME*

Le phoquier du *Loup des mers*

Effrayant par l'ambiance à son bord, *Le Fantôme* porte bien nom. Cette goélette-chasseuse de phoques est commandée par l'ultraviolent Loup Larsen, qui n'hésite pas à balancer par-dessus bord quelques fautifs. Inspiré des propres expériences de matelot vécues par Jack London, *Le Loup des mers*, publié en France en 1926, conduit le lecteur jusqu'aux antichambres de la folie. Abandonné sur le voilier, devenu aveugle, Loup Larsen trouve la force de s'opposer à la remise à flot du navire échoué sur une île en sabotant les réparations d'Humphrey et de Maud, les héros pacifiques du roman. Une goélette maudite, devenue, pour le coup, vraiment fantôme.

LE *HOLLANDAIS VOLANT* ↓

Le légendaire vaisseau fantôme

Née au XVII[e] siècle de récits plus ou moins fantaisistes influencés par des disparitions inexpliquées de vaisseaux, la légende du *Hollandais volant* a nourri quantité de contes, nouvelles, romans, jusqu'à inspirer Edgar Poe dans un chapitre des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, et Frank Herbert dans *Dune*. Au cinéma, la plus belle adaptation du mythe est celle du *Pandora* d'Albert Lewin (1951), avec James Mason en ténébreux yachtman condamné à errer sur les mers jusqu'à ce qu'une messagère de l'amour le guérisse de son sortilège. Le *Hollandais volant* jouera aussi sa sinistre partition dans le film *Pirates des Caraïbes* (2003)…

LE *JOSHUA*

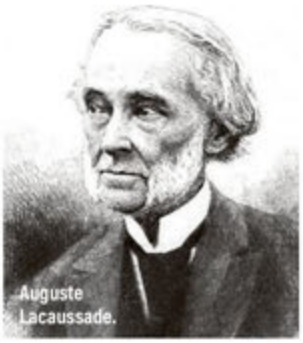
La gloire de Bernard Moitessier

Ketch en acier de 12 mètres, le *Joshua* fut construit grâce aux droits d'auteur de *Vagabond des mers du Sud*, le premier livre de son heureux propriétaire, Bernard Moitessier (1925-1994). Le voilier de cette légende des mers connut une popularité extraordinaire à la fin des années 1960, lors de la parution de *La Longue Route*, le récit du tour du monde en solitaire du navigateur renonçant à poursuivre la course pour gagner la Polynésie et y caboter avec sa femme. Racheté en Californie à l'état d'épave par le musée maritime de La Rochelle, le *Joshua* navigue toujours et a l'honneur d'avoir été classé au titre des Monuments historiques. ■ **F.G.**

Vagues à l'âme

QUAND LES POÈTES SE METTENT EN GRÈVE

Lorsqu'il passe le week-end à la mer, ce n'est pas pour lézarder sur le sable ni piquer une tête. Les yeux vers l'horizon, l'esprit bercé par les vagues, le poète regarde éclore les méduses de son imagination. Attention, ça va tanguer!


Auguste Lacaussade.

Nérée Beauchemin.

Le cœur battant du monde se dissimulerait-il sous la surface des océans? Si la palpitation des vagues évoque pour certains une poitrine qui se creuse et se soulève, **Paul-Jean Toulet** (1867-1920) ajoute à cette impression, dans « Nocturne », une sensualité familière à ceux qui connaissent la chaleur harassante des soirées tropicales.

Ô mer, toi que je sens frémir
À travers la nuit creuse,
Comme le sein d'une amoureuse
Qui ne peut pas dormir

Né en 1815 à La Réunion, **Auguste Lacaussade** lui fait écho dans « La mer calme », à cette différence qu'ici la belle a trouvé le sommeil.

Le vent des nuits, flottant sur ta nappe sereine,
Enfle ton onde, ô mer! de sa plus molle haleine.
Comme un sein virginal que berce un rêve pur,
Belle et calme, tu dors dans ta couche d'azur.

Le Québécois **Nérée Beauchemin** (1850-1931) se montre plus précis dans « La mer », mais aussi plus indiscret:

L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.

Chaste? C'est à voir. **Sully Prudhomme,** Prix Nobel de littérature en 1901, dévoile l'inévitable épilogue de ces badinages divins.

La mer pousse une vaste plainte,
Se tord et se roule avec bruit,
Ainsi qu'une géante enceinte
Qui des grandes douleurs atteinte,
Ne pourrait pas donner son fruit

Les poètes savent que mers et océans, à l'image de l'esprit humain, sont semés d'abîmes, de gouffres d'où peuvent surgir d'inquiétantes créatures, tels ces *« pâles poulpes des vagues crayeuses ô poulpes aux becs pâles »* qu'invoque Apollinaire. **Auguste Lacaussade,** encore lui, ne le démentirait pas.

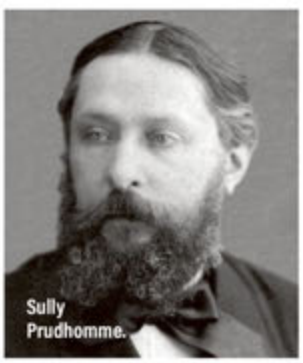
Ô mer! un monstre étrange habite sous ton onde:
Il s'y replie et dort tant que l'aquilon gronde;
Lorsque le ciel est pur et brille dans tes eaux,
Le polype y déroule au soleil ses anneaux.
Ô poète! en ton sein est une hydre glacée:
Elle y dort quand ton cœur lutte avec ta pensée;
Lorsque ton âme est calme et brille sous tes pleurs
L'hydre des souvenirs sort de ses profondeurs!

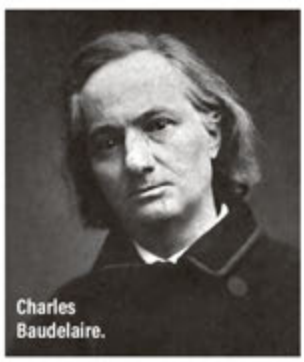
Ce que devine finalement le poète sous la masse énorme des eaux, c'est lui-même, ses illusions, son découragement. Tout le monde connaît, de **Baudelaire,** « L'homme et la mer »:

Homme libre, toujours tu chériras la mer!
La mer est ton miroir; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Arrêtons-nous sur ce dernier mot. « Amer », quelle rime providentielle! Avec « amour », c'est le mot que l'on trouve le plus souvent associé à « mer ». **Pierre de Marbeuf,** poète baroque du XVII[e] siècle, les fait sonner avec une maestria d'une admirable efficacité:

Et la mer et l'amour ont l'amer pour partage,
Et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.


Sully Prudhomme.


Charles Baudelaire.

WIKIPÉDIA - BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES - GALLICA/WIKIPÉDIA - WIKIPÉDIA

Maurice Bouchor.

Anna de Noailles.

S'il faut en croire l'opinion de Norge (1898-1990), *« il est difficile de peindre la mer, mais il est simple de peindre des vagues »*. Pour beaucoup, celles-ci prennent l'apparence de chevaux au galop. *« La cavalerie défile dans sa panoplie de vermeil »*, écrit Jean-Michel Maulpoix. *« Les lames glauques sous leur crinière d'écume* […] *Empanachent au loin les récifs ruisselants »*, ajoute Heredia. Dans « Tristesse en mer », **Théophile Gautier** fait carton plein : il cumule l'image de la poitrine qui se soulève, celle des chevaux, l'emploi du mot « amer », l'idée du miroir de l'âme et, pour finir, la menace diffuse qui gangrène l'esprit jusqu'à l'entraîner par le fond.

Les mouettes volent et jouent ;
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.
[…]
Mon désir avide se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit ;
Le vaisseau danse, l'eau tournoie,
Le vent de plus en plus fraîchit.
Oh ! je me sens l'âme navrée ;
L'Océan gonfle, en soupirant,
Sa poitrine désespérée,
Comme un ami qui me comprend.
[…]
Lest de l'âme, pesant bagage,
Trésors misérables et chers,
Sombrez, et dans votre naufrage
Je vais vous suivre au fond des mers !

Comme Dieu, comme Shakespeare, l'océan semble avoir été inventé pour **Victor Hugo.** Sans lui, il semblerait moins vaste. « Oceano Nox » est un poème connu, mais on ne s'en lasse pas.

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Passons à des rapprochements plus gais. Pour Apollinaire, le mouvement des vagues rappelle les cheveux de la femme aimée, *« crépus comme mer qui moutonne »*. Mais c'est le plus souvent dans les yeux que se reflète l'immensité mystérieuse des océans. Ainsi, il aurait fallu davantage que deux petites vagues pour noyer **Jacques Prévert,** à qui l'on doit ces « Sables mouvants » tirés de *Paroles* :

Au loin déjà la mer s'est retirée
Mais dans tes yeux entrouverts
Deux petites vagues sont restées
Démons et merveilles
Vents et marées
Deux petites vagues pour me noyer.

Dans ce passage de « Poème de l'amour », **Anna de Noailles** voit elle aussi un océan dans un regard :

Pareils à l'Océan qui dans sa force trouble
Contient un orage inconnu,
Tes yeux de sombre azur sont pleins de lueurs doubles

Louis-Xavier de Ricard, proche du jeune Verlaine et des parnassiens, se montre plus téméraire. Il n'hésite pas à plonger.

Quand tes regards sont doux, sur la mer de tes yeux
S'étend un jour égal qui palpite et flamboie,
Et dans le bercement des espoirs radieux,
Je nage en chantant comme un voilier qui louvoie

En amour comme en mer, la tempête menace l'audacieux voyageur. Mais ne nous gâchons pas le plaisir, et goûtons au contraire l'enthousiasme dont fait preuve **Maurice Bouchor** dans « Les féeries de la mer » :

La mer, la mer ! Oh ! regardez là-bas
La grande mer toute blanche de voiles !
Le soleil d'or prend la mer dans ses bras
En des baisers étincelants d'étoiles.

Le trop méconnu **Gabriel Vicaire,** lui, ne s'en laisse pas conter. Nul doute qu'il préfère la montagne.

Les baigneurs somnolents se traînent sur la grève,
Les membres harassés, l'esprit en désarroi.
Quelque chose leur pèse, ils ne savent trop quoi.
Ils ne sont pas chez eux dans ce pays du rêve.

Sully Prudhomme, encore lui, n'est pas en reste. Il rabat définitivement son caquet à l'arrogante masse liquide. *« Océan, que vaux-tu dans l'infini du monde ? »* se demande-t-il. C'est bien envoyé. Car, si l'océan semble immense, c'est parce que la barque est petite. Petite barque ou pas, il n'en demeure pas moins que des envies de voyage peuvent vous saisir comme ça, au débotté. On a beau s'appeler **Stéphane Mallarmé…**

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

Malcolm Lowry, qui avait navigué durant sa jeunesse, se montrait beaucoup moins enthousiaste : *« Dans la mer y'a pas d'pitié »*, répète-t-il à l'envi dans sa « Chanson du marin danois ». On préfère écouter Georges Séféris (1900-1971), qui avait la Méditerranée dans le sang, comme tous les Grecs, lorsqu'il écrit : *« Et à nouveau la mer… Aphrodite une nouvelle fois jaillira de la vague. »* Ah oui, aucun doute. Badigeonnés de crème solaire et confortablement installés sur notre serviette, nous l'attendons de pied ferme ! ■

Serge Sanchez

WIKIPÉDIA - MUSÉE CARNAVALET/CCO PARIS MUSÉES

Sélection

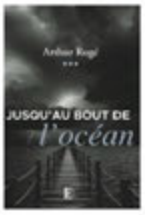
DERNIÈRES SORTIES EN MER

Romans, témoignages, récits… Huit livres publiés récemment, pour cingler sur les flots ou descendre au plus profond des océans.

Par Hubert Artus

TEMPÊTE HUMAINE

C'est d'abord Alexandre, un quadragénaire lyonnais, qui a provoqué un accident mortel après avoir pris le volant, ivre. Ensuite Samia, 22 ans, trop souvent confrontée à la violence masculine, et qui vient de commettre l'irréparable contre son frère adoptif… avec l'aide d'Alexandre. Recherchés, les deux fugitifs prennent le large: le Sud, l'océan… Quant à l'ex-capitaine de police Georges Verchère, il a largué les amarres sur son voilier au début de sa retraite, il y a un an, direction le Cap-Vert. Quand il reprendra la mer, ce sera pour tuer l'assassin de sa compagne. Ces trois destins, on s'en doute, vont se croiser. Mais ils auront entre-temps, et nous avec eux, passé quelques caps, géographiques comme littéraires. *Jusqu'au bout de l'océan*, le troisième roman d'Arthur Rogé, mêle thriller, drame sentimental, fiction d'aventure, récit maritime et environnemental.



JUSQU'AU BOUT DE L'OCÉAN
ARTHUR ROGÉ
448 P., ÉDITIONS DU GROS CAILLOU, 22 €

PÊCHEURS DU JUTLAND

Le Jutland, péninsule danoise battue par les vents, en mer du Nord. Le genre de lieu où peu de gens habitent à l'année, et où les touristes affluent l'été. Les Sander, baleiniers de génération en génération, y vivent depuis toujours. Le père est mort, et Hanne a fini d'élever seule ses trois enfants, désormais jeunes adultes, mais fragiles. L'aîné a perdu sa licence de marin à cause de son alcoolisme, la cadette adore la pêche mais déteste le tourisme bobo, et le benjamin déteste l'un et l'autre. C'est ce destin familial et social que dévoile le roman *Quelque part en mer*, avec pudeur sentimentale et acuité sociologique. Dans une langue subtile et réaliste, Dörte Hansen vient aussi gratter quelques secrets ancestraux, bousculés par l'actualité de l'île…

QUELQUE PART EN MER (ZUR SEE)
DÖRTE HANSEN
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR ELISABETH LANDES, 304 P., STOCK, 22,90 €

LA VOIX DES NAUFRAGÉS

Si vous l'avez écouté sur France Inter *(Le Temps d'un bivouac* et *La Planète des sciences)*, vous savez que Daniel Fiévet évolue entre deux dimensions: le voyage et l'exploration scientifique. Fidèle à cet esprit, *Naufragés. Histoires vraies*, inspiré de son podcast, présente des cartes, des documents d'époque, des dessins originaux, manière de relire sept naufrages entrés dans l'Histoire: d'Alexander Selkirk, abandonné en 1704 sur une île du Pacifique (Daniel Defoe en fera son Robinson Crusoé) à Alain Bombard, « naufragé volontaire » en 1952, en passant par les rescapés du radeau de la *Méduse* et le massacre des passagers du *Batavia* en 1629.

NAUFRAGÉS. HISTOIRES VRAIES
DANIEL FIÉVET
ILLUSTRÉ PAR ALEKSI CAVAILLEZ ET NICOLAS VIAL, 224 P., JULLIARD/FRANCE INTER, 34,90 €

EMBARQUÉ DE FORCE

Arun plaque Olivier, son compagnon, alors que le couple de Parisiens était en vacances dans un petit port de pêche de Thaïlande. Le premier va errer, boire, avant de se réveiller… dans la cale d'un bateau. Il a été vendu comme travailleur clandestin. Un temps, il parvient à écrire, et ce témoignage constitue l'un des fils du roman. Autre trame: de retour en France, craignant le pire, Olivier remue ciel et terre, notamment grâce à sa sœur, engagée de longue date contre les trafics dans les eaux internationales. Inspiré de faits réels, *Un cri dans l'océan* aborde la tragédie de la mondialisation par une double voie, intimiste et globale. Vibrant, lyrique, et engagé.

UN CRI DANS L'OCÉAN
BENOIT D'HALLUIN
448 P., XO, 21,90 €

ENJAMBER LES VAGUES

En 2008, elle avait publié *Éric Tabarly, mon père*, dix ans après la disparition du célèbre navigateur en mer d'Irlande. En 2018, elle se lançait dans son premier tour du monde, avec escales, à bord d'un bateau imaginé par son père, le *Pen Duick VI*… avec lequel elle remporterait en 2024 l'Ocean Globe Race, autre tour de la planète, mais cette fois sans GPS, satellite ni autre moyen de communication moderne. Le mot « cavalcade » du titre dit beaucoup sur la façon dont la navigatrice enjambe les défis, pour se mesurer aux éléments, et aussi pour se confronter à la pression liée à son nom de famille. Intimité, collectif d'équipage et relation aux océans sont les strates de son récit.

CAVALCADE OCÉANE
MARIE TABARLY
304 P., ARTHAUD, 21,50 €

FREEPIK

LES AMOUREUX MIRACULÉS

Comme bien des histoires vraies, celle-ci semble dépasser la fiction. C'est celle de Maurice et Maralyn Bailey, époux et modestes employés à Derby, en Angleterre. En mars 1972, ils cassent leur routine : achat d'un bateau et plans de voyage, direction la Nouvelle-Zélande. Leur amour grandit en mer. Le 4 mars 1973, ils sont à 600 kilomètres des îles Galápagos quand un choc renverse l'embarcation. Un cachalot en sang vient de percer la coque… Leur réflexe : prendre le radeau de survie, et gonfler l'annexe pour y déposer les vivres. Mais radeau et annexe seront percés eux aussi, au bout de quelques jours. Le 30 juin, un équipage sud-coréen repère, en plein Pacifique, deux points au large : les deux corps (sur)vivants des Bailey. Les écrits de Maralyn Bailey constituent la base de *Naufragés*, premier ouvrage, saisissant, de la journaliste britannique Sophie Elmhirst.

NAUFRAGÉS (MAURICE AND MARALYN)
SOPHIE ELMHIRST
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR KARINE FORESTIER,
272 P., PAULSEN, 22 €

SOUS LA SURFACE

Après les tréfonds du fleuve Saint-Laurent (*Le Dernier Chant*) et ceux du lac Léman (*Thanatea*), Sonja Delzongle nous fait voir la mer Rouge. Direction Dahab, en Égypte, et le Blue Hole, un graal pour les champions d'apnée, surnommé le « cimetière des plongeurs ». Lukas Berger s'élance pour un nouveau record du monde. Jamais il ne remontera. Seule sa montre sera retrouvée, accrochée à un filin – comme un acte volontaire, comme s'il avait préalablement repéré un passage vers d'autres abysses. C'est ce que pense Claire, la compagne du disparu, qui plonge à son tour, comme d'autres. *Apnée* est une enquête sur les « cold cases » sous-marins, avec brigades spécialisées. Prenez votre souffle : les coups de théâtre abondent. *Apnée* est, surtout, une quête traitant de nos défis, de nos forces, de nos âmes et de nos amours. Déroutant, incisif, entêtant.

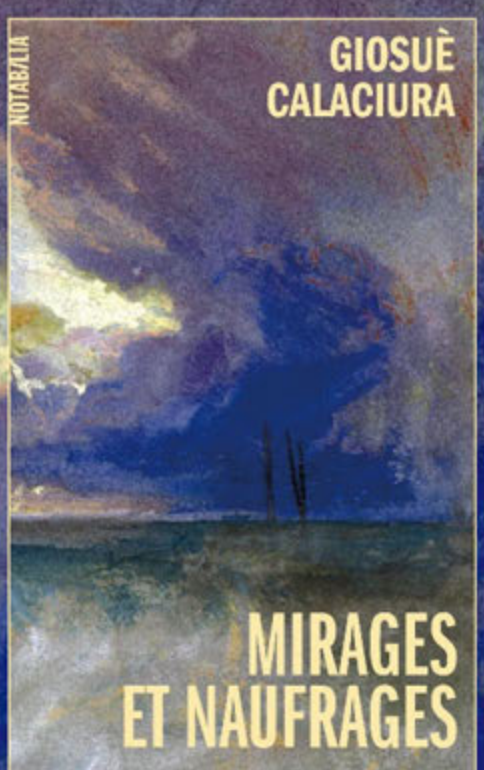
APNÉE
SONJA DELZONGLE
543 P., FLEUVE NOIR, 22,90 €

DES AMIS À NAGEOIRES

You, Zafar, Kalon et Gladis existent réellement. Le premier est un phoque, le deuxième un dauphin, les suivants sont des orques. Certains sont typiques de leur espèce, d'autres y sont des exceptions : ils recherchent le contact avec les humains. Anthropologue, spécialiste des milieux aquatiques, Fabien Clouette les étudie et les raconte, partant de l'observation que, contrairement aux espaces terrestres, les milieux marins sont peuplés de mammifères avec lesquels la rencontre est souvent instinctive, naturelle, voire douce. *Des vies océaniques* fait émerger des questions anciennes, mais à travers un regard original et moderne.

DES VIES OCÉANIQUES.
QUAND DES ANIMAUX ET DES HUMAINS SE RENCONTRENT
FABIEN CLOUETTE
240 P., SEUIL, 22 €

GIOSUÈ CALACIURA

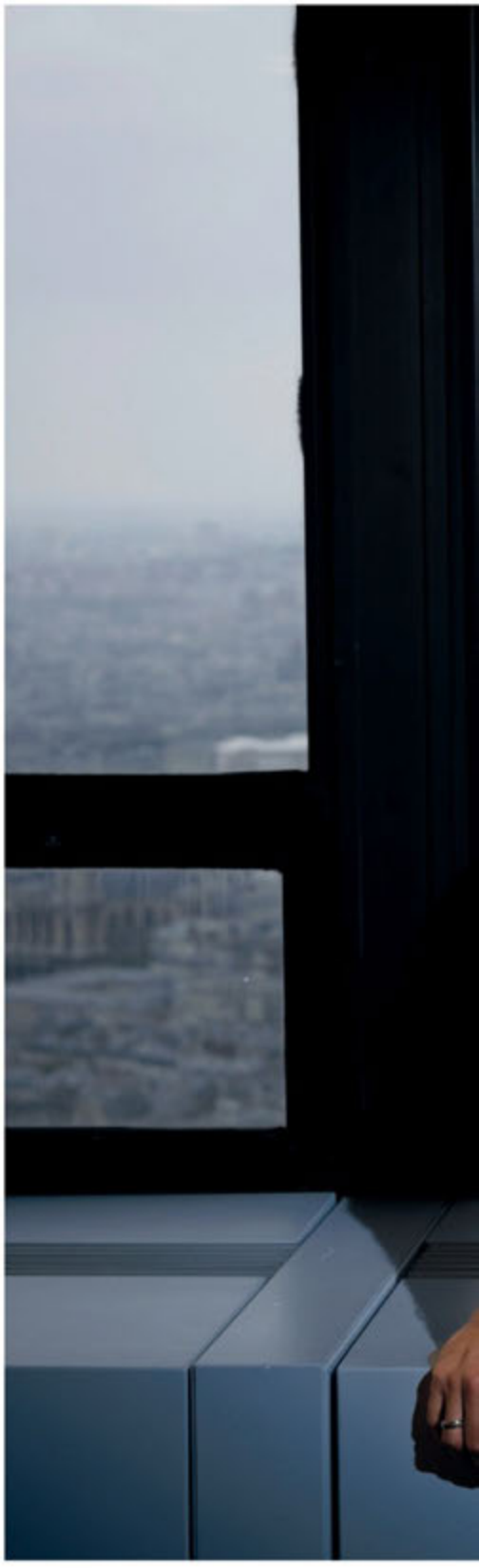


Avec son inimitable talent de conteur, Giosuè Calaciura nous offre, au rythme des vagues et du ressac, les promesses d'un ailleurs toujours inaccessible, le rêve de liberté.

Le péril de la traversée, que chacun sait, et que pourtant, encore et encore, on tente et on brave, parce qu'on est humain, et que c'est ce que font les hommes.

NOTABILIA

Passionné de cinéma fantastique et de jeux vidéo, cet ancien journaliste est devenu l'un des auteurs de thrillers français les plus populaires. Malgré quelques manques de chance. Rencontre avec l'auteur du récent *Malaven* et de *La Meute* – rien à voir avec un document à succès du moment…



Olivier Bal
CŒUR DE LOUP

Si on dit souvent que l'homme est un loup pour l'homme, il ne faut pas oublier qu'une meute peut en éclipser une autre. Ainsi, il y a une poignée de semaines, on pouvait voir dans les couloirs de métro de grandes affiches publicitaires vantant la parution du nouveau thriller d'Olivier Bal, *Malaven (lire critique page 56)*, ainsi que la sortie en format poche de son précédent roman, intitulé *La Meute*. Une disponibilité en petit format qui se retrouvait en concurrence, et source de malentendu, avec la publication une dizaine de jours plus tard de l'enquête événement homonyme de Charlotte Belaïch et Olivier Pérou (tiens, un autre Olivier…) sur la face cachée de La France insoumise. Imaginez les quiproquos en librairie, en raison de ces deux titres qui n'en font qu'un et qui se retrouvent au même moment en têtes de gondole (certes pas dans les mêmes emplacements). Allez savoir : peut-être s'agit-il d'un complot pour nuire à notre auteur de polars, une sorte de diversion pour faire de l'ombre à d'éventuelles révélations au cœur de sa fiction passée en poche. Il y a hypothèse plus crédible, mais on y songe au moment d'écrire ces lignes, quelques jours après avoir rencontré Olivier Bal au siège de son éditeur, XO, dans les hauteurs de la tour Montparnasse. Sujets au vertige, passez votre chemin et évitez le bureau de Bernard Fixot !

Après une pause-café, on entame donc la discussion avec l'auteur grisonnant et au regard d'acier, né à Paris à la toute fin des années 1970. « *Mais ma famille s'est vite réfugiée dans le Val-d'Oise.* » C'est ainsi qu'il a grandi, jusqu'à ses 17-18 ans du côté de L'Isle-Adam – un lieu au nom éminemment littéraire. Chez lui, il y a toujours eu des livres, en particulier ceux de son père, grand collectionneur, qui appréciait les volumes d'histoire, d'aventures, de grands explorateurs. « *Il s'agissait d'ouvrages dans de belles éditions, qui me semblaient inatteignables, et j'ai fait mon chemin un peu tout seul dans la lecture, notamment avec des magazines.* » À l'école, s'il se souvient avoir été touché entre autres par Racine ou Molière, ce sont ses lectures personnelles qui se sont révélées déterminantes, à l'adolescence – Verne, Conrad, Poe, Wells et Stephen King dévoré un été en Corse.

UN DOCUMENTAIRE SUR JOE L'INDIEN

Mais l'intérêt d'Olivier Bal pour les histoires et la création vient d'une conjonction de passions. En parallèle de la découverte du genre dans les livres, ce pur « enfant des vidéoclubs » se remémore cette culture un peu oubliée « *de chercher, être interpellé par des jaquettes qui étaient déjà des fenêtres ouvertes sur des univers. Car il y avait sans doute une part d'interdit* ». Le garnement d'alors prenait un malin plaisir à fouiller dans les rayons fantastique et horreur. Et de dégoter « *des dégueulasseries* » goût nanar, mais aussi des maîtres de ce domaine, tels Wes Craven ou John Carpenter. À peu près au même moment, ce passionné faisait ses premiers pas de cinéaste en tournant des petits films au caméscope, « *avec des pétards pour simuler les explosions* ». Lui revient en tête cet été en Corse où, avec un copain, ils imaginaient des aventures de James Bond. « *On jouait aux agents secrets et j'avais créé des feuilles entières de fausses missions, coupé des têtes de personnages, des niveaux de difficulté, un peu comme des jeux vidéo avec*

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

Un huis clos insulaire, des fantômes du passé et un écrivain manipulateur : Olivier Bal signe avec *Malaven* un thriller à la double temporalité, entre Agatha Christie et *Lost*.

On l'avait quitté l'an dernier avec *La Meute*, thriller en prise avec l'actualité liée aux meurtres de migrants. Mais Olivier Bal aime varier les lieux, les sujets, et les intrigues. Dans *Malaven*, on prend ainsi l'eau, le large et le vent dès les premières lignes du prologue : le 18 octobre 1987, une tempête du diable avait empêché le patrouilleur de la gendarmerie d'aller d'une extrémité à l'autre de Malaven. Cette petite île fictive, à quelques encablures des côtes du Finistère, est le lieu unique et, comme souvent dans la littérature de suspense, un personnage à part entière de ce livre qui lui emprunte son nom. La tempête avait fini par plonger les lieux dans la folie. Certains ont oublié, occulté, ce qui s'était réellement passé.
Le déni ayant pour caractéristique majeure de refaire surface, l'addition arrive en octobre 2007. Cette année-là, quatre personnes ont répondu à une invitation de l'écrivain Jonas Waverley, qui vit sur l'île. Chacun pour des raisons différentes – par exemple, le père d'Alice, un neurologue réputé, était venu ici trois mois auparavant, et n'a plus donné de nouvelles. Chacun avait ses raisons, mais tous sont tombés dans le même piège : l'écrivain les a réunis pour leur faire vivre… le roman qu'il est en train d'écrire. Une histoire de lieux maudits et de trauma. Autre chose relie ces quatre-là : tous venaient ici en vacances dans les années 1980. Tous, et même plus, puisque ceux qu'on surnommait alors « la bande des Confins » étaient cinq… Pour le lecteur, la trame est double, la narration alternant entre les deux époques, autour d'un lieu qui est le même sans être pour autant semblable. Nos « quatre » y pistent leur propre jeunesse, et se retrouvent face à ce qu'ils avaient voulu nier. Ajoutez une trame liée au traitement du stress post-traumatique, et vous comprendrez que *Malaven* doit autant aux huis clos d'Agatha Christie qu'à la série *Lost*. C'est souvent vers la mer que les traumas ressurgissent…

Hubert Artus

EXTRAIT

★★★☆☆
MALAVEN
OLIVIER BAL
464 P., XO, 21,90 €

des cartes, des résumés. » Le bac en poche, il suit des études de communication, puis une fac de cinéma, à Sorbonne-Nouvelle. « *J'ai eu des profs formidables, comme François Niney* [philosophe et père du célèbre comédien] *ou Charles Tesson* [ancien rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*], *qui a été mon directeur de mémoire. Mais tout cet enseignement me semblait trop théorique, j'aurais préféré directement mettre les mains dans le cambouis.* » Olivier Bal avait auparavant fait quelques tentatives, avec des débuts de scénario, des pièces de théâtre « *illisibles* » et un documentaire, tourné quand il avait 19-20 ans. Consacré à un ermite en tenue kaki, déambulant dans les rues de L'Isle-Adam, et ressemblant à Joe l'Indien qui effrayait Huckleberry Finn et Tom Sawyer !

D'*ENTREVUE* À *THE LAST OF US*

En parallèle, le journalisme pointe le bout de son nez avec, au lycée, une émission de radio – « *qui permettait à mes potes et moi de mettre la musique qu'on aimait* ». Par un hasard improbable, il se retrouve à animer une petite émission télé consacrée aux jeux vidéo (on y reviendra) « *sur fond bleu* », lors de l'explosion des chaînes du câble. « *Ils avaient tellement de temps qu'ils ont pris n'importe qui, et j'en faisais partie.* » Histoire d'être complètement polyvalent, notre Rastignac malgré lui signe ses premières piges pour le magazine du groupe Accor, *France Soir* et *Télé Obs*, où il fait un stage de trois mois sous la direction du charismatique François Forestier – « *une très bonne école* ». Le temps avance, il faut bien manger, et sa femme tombe sur une annonce pour entrer à *Entrevue* – où l'amoureux de fantastique hérite des pages… économie-société. Olivier Bal nous parle d'enquêtes (au Darfour, ou sur la réalité des delphinariums…) dont il est fier, et d'autres qui le sont moins (les « ménages » des stars, entre autres), sans oublier d'une cadence de travail infernale. Heureusement, sa carrière dans le journalisme va croiser l'un de ses dadas : le jeu vidéo. Celui qui, dès l'enfance, sentait intuitivement que *Zelda* ou *Metal Gear Solid* dépassaient le « pur gameplay » s'est donc vu la mission d'être un passeur de la discipline, à un moment « *où il y avait une liberté incroyable, avec un milieu en pleine ébullition* ». Cela vaudra à celui qui est devenu rédacteur en chef de *Jeux vidéo Magazine* de largement voyager, de rencontrer de grands créateurs, de tester avant tout le monde des titres iconiques comme *God of War III*, de suivre le déve-

PEXELS

loppement de titres majeurs à l'image de *The Last of Us*, et tant d'autres expériences. En outre, son activité lui a permis d'être à l'origine d'un événement qui a offert au jeu vidéo une forme de respectabilité, à savoir des masterclasses renommées à la Cité des sciences et de l'industrie. Surtout, Olivier Bal retient ses rencontres avec des grands créateurs qui, souvent, se sont nourris de leurs erreurs, n'ont pas eu peur de remonter sur le ring. Un déclic pour celui qui, au fond, rêvait d'accoucher d'un roman. Et qui ne devait donc pas rater ce rendez-vous.

UN PARRAIN NOMMÉ FRANCK THILLIEZ

Arrive enfin ce manuscrit sur lequel il avançait depuis 2012, influencé par Lovecraft, Stephen King et Michael Crichton – sans oublier *The Thing* de John Carpenter. Sa première version aboutie, il l'envoie à quelques maisons, parmi lesquelles Michel Lafon, avec une éditrice qui l'encourage tout en disant qu'un tel objet serait difficile à positionner. Impatient, il écoute finalement le conseil de sa femme, qui lui recommande de tenter l'autoédition – nous sommes en 2014-2015. Sur ses finances personnelles, l'apprenti romancier engrange tous les rouages du métier et sort son premier roman, *Les Limbes* qui, immédiatement, fait son petit trou sur Amazon, renforcé par un coup du destin et un parrain de choix: Olivier Bal envoie un message à Franck Thilliez – auteur qu'il adore – sur LinkedIn. Lequel, quelques jours plus tard, salue les débuts littéraires de son cadet sur les réseaux sociaux! Naîtra ainsi une correspondance entre eux, qui donnera de l'assurance au bizut (qui tient à citer un autre parrain littéraire, Patrick Bauwen) – dont le nom finira par être repéré par les éditions De Saxus, qui choisissent de publier dans le circuit traditionnel *Les Limbes* en 2018, et sa suite, *Le Maître des limbes*, un an plus tard. Si le virus du roman n'a certainement pas quitté Olivier Bal, celui-ci sent le besoin de changer légèrement de registre et de se concentrer sur des trames plus « réalistes », tout en restant sur le thriller. En s'appuyant sur quelque chose qu'il connaît bien: le journalisme. C'est ainsi que naît *L'Affaire Clara Miller*, qui marque les débuts de son héros, Paul Green, et son arrivée dans une grande enseigne, XO, où il devient « collègue » de Bernard Minier. C'était sans compter une date de parution problématique, en mars 2020, pile au moment du premier confinement… Cela ne l'empêchera pas de retrouver ce personnage plus tard dans *La Forêt des disparus* et *Méfiez-vous des anges*. Tout en proposant une intrigue (entre autres) sur l'île de Beauté avec *Roches de sang*, puis un thriller mêlant en parallèle des meurtres de notables et une série d'assassinats de migrants – ça, c'est *La Meute* (à ne pas confondre donc…). Qui devrait prochainement devenir une série télé, sous l'égide du producteur Fabrice Lambot.

> « J'essaie toujours de travailler mes lieux comme des personnages. Cela m'a pris un an et demi pour créer l'île dans *Malaven* »

BIENTÔT DANS *LES TRAÎTRES*

Y aurait-il une influence du jeu vidéo sur la manière de concevoir l'univers de tous ces ouvrages? L'auteur et gamer répond sans hésiter par l'affirmative – *« même si j'ai mis du temps à m'en rendre compte »*. Cela passe par le développement et les fonctionnalités des personnages, mais aussi et surtout sur la création du décor, de l'univers. *« J'essaie toujours de travailler mes lieux comme des personnages, c'était le cas dans* La Meute *avec le manoir de Noirval, qui racontait la déliquescence de cette famille, ce côté gothique enfermé sur lui-même. Il y a toujours ces motifs de labyrinthes et de spirales qui reviennent dans mes bouquins. À ce titre, je n'ai jamais été aussi loin qu'avec* Malaven *où là j'ai créé toute cette île. Cela m'a pris un an et demi au total pour concocter un côté atlas, créer la topographie de l'île, la géographie, la cohérence de la faune et de la flore avec des maladresses, des choses que je devais rééquilibrer. C'est ce qu'on appelle du* worldbuilding. » Il confie ainsi avoir mêlé ici différentes îles et régions bretonnes pour construire son plateau – à vous de reconnaître les modèles (pour certains facilement identifiables). Mais, dans sa structure, *Malaven* rappelle également les escape games et jeux de rôles – des activités chères à la plupart des membres de la Ligue de l'imaginaire (citons Bernard Werber et Maxime Chattam, présents dans ce collectif d'écrivains qu'Olivier Bal a rejoint récemment). D'ailleurs, pour rester dans les univers ludiques et clos, l'écrivain vient de terminer le tournage de la nouvelle saison des *Traîtres*, adaptation officieuse du jeu *Les Loups-garous de Thiercelieux*. Où notre homme a dû suspecter, entre autres participants, l'ex-sélectionneur des Bleus Raymond Domenech, l'animatrice télé Christine Bravo, le mentaliste Fabien Olicard, l'ex-miss France Camille Cerf ou l'ancienne ministre Marlène Schiappa. Les meutes se suivent et ne se ressemblent pas… ■

Baptiste Liger

Photos: Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*

NAUGHTY DOG

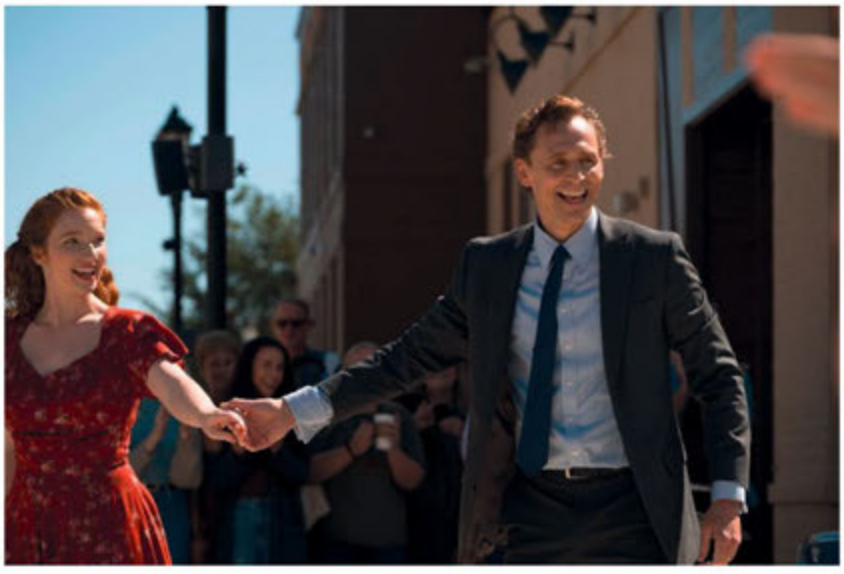
Jeu vidéo *The Last of Us*, dont Olivier Bal, alors rédacteur en chef de *Jeux vidéo Magazine*, a suivi le développement.

Si les films adaptés de romans sont légion, les nouvelles ne sont pas en reste. De Zweig à Lovecraft, de Maupassant à Marcel Aymé, les textes courts ont souvent inspiré les scénaristes de cinéma. À l'occasion de la sortie en salles de *Life of Chuck*, magnifique déclinaison d'une histoire brève de Stephen King, en voici la preuve par l'exemple, de l'ère du muet à nos jours.

Des nouvelles à l'écran

CES HISTOIRES COURTES DEVENUES LONGS-MÉTRAGES

Un film sur cinq qui sort au cinéma aujourd'hui est une adaptation de livre. La proportion semble énorme, mais elle est logique : la prise de risque est toujours moindre avec une histoire existante qu'avec un scénario original, et l'adaptation permet, dans le cas des classiques, de capitaliser sur une notoriété déjà acquise auprès du public. On pense aussitôt à des adaptations françaises récentes telles que *Le Comte de Monte-Cristo*, *Le Roman de Jim* ou *L'Événement*, trois films qui ont en commun d'être tirés de romans. Et les nouvelles, direz-vous ? Intuitivement, on s'imagine que le genre, par son format même, se prête moins bien à l'adaptation, ou alors sous la forme de courts-métrages, lesquels seraient au cinéma ce que la nouvelle est à la littérature. De fait, les armoires des cinémathèques sont pleines de courts et moyens-métrages issus de nouvelles. Jean Renoir en 1946 tourne *Une partie de campagne* d'après Maupassant, Rohmer en 1954 adapte *Bérénice* d'Edgar Allan Poe, lequel avait déjà inspiré à Jules Dassin son premier court, *Le Cœur révélateur*, en 1941. *Le Horla* a donné lieu à quatre courts-métrages en France entre 1966 et 2009 ; quant à la célèbre nouvelle d'Ambrose Bierce, *Ce qui se passa sur le pont de Owl Creek*, elle a permis à Robert Enrico de récolter à la fois la Palme d'or et l'Oscar du meilleur court-métrage au début des années 1960.



Karen Gillan et Tom Hiddleston dans *Life of Chuck*, de Mike Flanagan.

NEON

L'HEURE DE GLOIRE DES FILMS À SKETCHES

En prolongeant le parallèle, on pourrait considérer que le recueil de nouvelles trouve son équivalent dans le film à sketches, format considéré aujourd'hui comme ringard, mais qui a connu son heure de gloire. Quelques titres viennent à l'esprit : *Obsessions* de Julien Duvivier (1943), dont la deuxième histoire s'inspire du *Crime de Lord Arthur Savile* d'Oscar Wilde ; *Trois femmes* d'André Michel (1952), adaptation de trois nouvelles de Maupassant, comme l'avait fait Max Ophüls la même année dans son *Plaisir* (les deux réalisateurs n'ont pas adapté les mêmes !). Plus récemment, citons le glaçant *Necronomicon* (1993), trois sketches inspirés de nouvelles de Lovecraft. Dans le genre fantastique, il faut mentionner aussi les *Histoires extraordinaires* de Poe, transformées en films à sketches par Jean Forez en 1943, et, vingt-cinq ans plus tard, par le trio Roger Vadim, Louis Malle et Fellini. Les cinéphiles penseront aussi à *L'Empire de la terreur* de Roger Corman (1962) et à *Deux yeux maléfiques* de Dario Argento et George Romero (1990), eux aussi basés sur des nouvelles de Poe. Une variante du film

à sketches consiste à combiner plusieurs nouvelles dans un long-métrage, comme le firent Robert Wise et Christian-Jaque avec *Boule de Suif* et *Mademoiselle Fifi* de Maupassant, dans deux films de 1944 et 1945 ; ce fut aussi la solution retenue par Truffaut, qui, dans *La Chambre verte* en 1978, réunit trois nouvelles de Henry James, et par Marco Ferreri, à qui les *Contes de la folie ordinaire* de Bukowski inspirent en 1981 le film du même nom.

DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE AU CHEF-D'ŒUVRE DE CINÉMA

Le subterfuge des nouvelles mélangées mis à part, faut-il considérer que la nouvelle et le court-métrage ont partie liée, et qu'un texte court donne toujours lieu à un film d'une durée réduite ou moyenne ? Un coup d'œil sur les classiques du patrimoine suffit à démentir cette idée, tant les adaptations en long-métrage sont nombreuses. On peine même à trouver une nouvelle un peu connue qui n'ait pas fini sur l'écran ! *Carmen*, de Prosper Mérimée, a inspiré plusieurs muets des années 1910, signés Cecil B. DeMille, Raoul Walsh ou Ernst Lubitsch, entre autres. *La Dame de pique* de Pouchkine ? Le Français Léonard Keigel s'en est emparé en 1965, puis le Russe Pavel Lounguine en 2016. *Le Fantôme de Canterville* de Wilde est devenu un film de Jules Dassin (1944), puis un autre de William Claxton (1985). La liste est encore longue. Ermanno Olmi a décroché en 1988 le Lion d'or à Venise avec *La Légende du saint buveur* d'après Joseph Roth. *Le Silence de la mer* de Vercors a inspiré Jean-Pierre Melville en 1947, *Les Neiges du Kilimandjaro* de Hemingway sont devenues un film de Henry King (1952) et *Le Tour d'écrou* de Henry James a été adapté par Jack Clayton (1961) ou Rusty Lemorande (1994), sans parler de son influence sur *Les Autres* d'Amenábar (2001). Deux des plus grands films de John Huston sont également tirés d'une nouvelle : *L'Homme qui voulut être roi*, d'après Rudyard Kipling (1975), et le bouleversant *Gens de Dublin*, d'après James Joyce (1987). Si le *Bartleby* de Melville a lui aussi été porté plusieurs fois à l'écran (par Anthony Friedman en 1970, Maurice Ronet en 1976, Jonathan Parker en 2001), nul, en revanche, ne s'est aventuré à reprendre *Mort à Venise* de Thomas Mann, après le chef-d'œuvre de Visconti.

Bien des films sont devenus plus célèbres que la nouvelle qu'ils adaptent. Combien, parmi les spectateurs de •••

VALORIA FILMS (PARIS)

TENTATIVE DE DÉFINITION DU BREF

Un roman est long, une nouvelle est courte, soit. Mais quid de la « nouvelle longue », du « roman court » et de la *novella* ?

Quelle longueur un texte doit-il ne pas dépasser pour mériter le nom de « nouvelle » ? En réalité, il n'y a aucune règle ! Dans l'article ci-contre, nous avons mis dans le même sac les nouvelles proprement dites et les récits courts, genre peu usité en France mais habituel dans le monde anglo-saxon, où ils portent le nom de *novellas* (mot italien). De nombreux classiques peuvent être qualifiés aussi bien de longue nouvelle que de court roman, à l'image de *Mort à Venise* ou d'*Au cœur des ténèbres*. Le format intermédiaire de la *novella* est prisé par les « fantastiqueurs » et les auteurs d'épouvante, en raison de son équilibre : assez long pour permettre le déploiement des effets, assez court pour ne pas épuiser le motif fantastique, maigre par définition – un personnage, un phénomène, une confrontation.

Dans un autre registre, en exagérant, on pourrait interroger le genre auquel appartiennent certains romans de Georges Simenon, tendus comme des nouvelles et longs de moins de 200 pages… C'est d'ailleurs un défi pour les cinéastes : Pierre Granier-Deferre, spécialiste des adaptations de ses romans « durs » (*Le Chat*, *La Veuve Couderc*, *Le Train*…), avait pour habitude de dire qu'il y a dans un Simenon l'équivalent d'une heure de cinéma, d'où la nécessité pour le réalisateur, s'il veut respecter le moule du long-métrage, de jouer sur l'atmosphère et les décors. Outre les romans, plusieurs nouvelles du Liégeois ont été adaptées, comme *Le Témoignage de l'enfant de chœur* dans *Brelan d'as* par Henri Verneuil, avec Michel Simon en Maigret, ou *Le Baron de l'écluse* par Jean Delannoy, avec Jean Gabin et Micheline Presle.

B.Q.

En haut : Simone Signoret et Jean Gabin dans *Le Chat* de Pierre Granier-Deferre, adapté de Simenon.

***Mort à Venise* de Luchino Visconti (1971), d'après Thomas Mann.**

3 h 10 pour Yuma de James Mangold (2007), savaient-ils qu'il est inspiré d'une nouvelle d'Elmore Leonard ? Ou, parmi ceux du *Secret de Brokeback Mountain* d'Ang Lee (2005), d'une nouvelle d'Annie Proulx ? Les contrastes de notoriété entre la nouvelle et le film sont frappants, alors même qu'on a affaire à des écrivains connus : songeons à *Eyes Wide Shut* de Kubrick, d'après une *novella* d'Arthur Schnitzler parue en 1926, à *L'Étrange Histoire de Benjamin Button* de David Fincher, tiré d'une nouvelle de Francis Scott Fitzgerald, ou à *Sleepy Hollow* de Tim Burton, adapté d'une nouvelle fantastique de Washington Irving. Dans le registre fantastique ou SF, tout le monde connaît les films *Johnny Mnemonic* de Robert Longo (1995) et *The Box* de Richard Kelly (2009) ; mais qui a lu les nouvelles dont ils sont tirés, signées William Gibson et Richard Matheson ? On pourra en dire autant du *Tombeau des lucioles* d'Isao Takahata (1988), superbe film d'animation adapté d'une nouvelle d'Akiyuki Nosaka, survivant des bombardements de Kobe en 1945.

LE VIVIER DE LA SF ET DE L'ÉPOUVANTE

La preuve est faite que rien ne prédestine la nouvelle à déboucher sur des courts-métrages. Aussi les scénaristes font-ils leur marché chez les nouvellistes aussi bien que chez les romanciers. C'est particulièrement vrai pour le cinéma fantastique et d'horreur, en raison de la brièveté inhérente aux littératures « à effets ». Les nouvelles de Lovecraft, notamment, sont un vivier inépuisable. *L'Abomination de Dunwich* a été adaptée par Daniel Haller en 1970 puis par Lucio Fulci en 1980. *L'Affaire Charles Dexter Ward* a inspiré Roger Corman en 1963 – le générique du film mentionnant cependant Poe, plus vendeur à l'époque ! – puis Dan O'Bannon en 1991. *Le Cauchemar d'Innsmouth* a donné *Dagon* de Stuart Gordon en 2001 ; *La Couleur tombée du ciel* est devenue un film avec Boris Karloff (1965) puis un autre avec Nicolas Cage (2020), tout comme *Par-delà le mur du sommeil*, adapté deux fois dans les années 2000… Côté SF, c'est dans les nouvelles de Philip K. Dick que puisent volontiers les scénaristes, comme le montrent *Planète hurlante* (Christian Duguay, 1995), *L'Agence* (George Nolfi, 2011), *Total Recall* (Paul Verhoeven, 1990) et *Minority Report* (Steven Spielberg, 2002). Mais le recordman des adaptations de nouvelles et *novellas* reste Stephen King, prodigue dans ces formats. Les citer toutes occuperait plusieurs pages. Mentionnons *Chambre 1408* de Mikael Håfström, *Couple modèle* de Peter Askin, *The Mist* de Frank Darabont, *La Cadillac de Dolan* de Jeff Beasley, *Riding the Bullet* de Mick Garris, *Le Croque-mitaine* de Rob Savage… sans oublier *Maximum Overdrive* (1986), un plaisant ratage adapté par King lui-même de sa nouvelle *Poids lourds*, bide commercial et critique qui le dissuadera de repasser derrière la caméra.

Au-delà du cinéma de genre, bien des nouvellistes classiques ont inspiré le cinéma. Stefan Zweig a été adapté par Max Ophüls (*Lettre d'une inconnue* en 1948), Rossellini

***La Chambre verte* de François Truffaut (1978), d'après trois nouvelles de Henry James ; *Sleepy Hollow* de Tim Burton (1999), adapté de Washington Irving.**

WARNER BROS. FRANCE - LES FILMS DU CARROSSE (PARIS) - PARAMOUNT

L'Étrange Histoire de Benjamin Button, de David Fincher (2009).

Bien des films sont devenus plus célèbres que la nouvelle qu'ils adaptent. Songeons à *L'Étrange Histoire de Benjamin Button* de David Fincher, tiré du récit fantastique de F. Scott Fitzgerald

(*La Peur*, avec Ingrid Bergman, en 1954, après celle de Viktor Tourjanski), Dominique Delouche (*Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* avec Danielle Darrieux, en 1968), Andrew Birkin (*Brûlant secret*, 1988) et Patrice Leconte (*Le Voyage dans le passé*, 2013). Pour Stevenson, citons deux films au charme désuet, *Le Récupérateur de cadavres* de Robert Wise (1945) et *Le Château de la terreur* de Joseph Pevney (1951, d'après *La Porte du Sire de Malétroit*). Pour Joseph Conrad, ce sont l'*Apocalypse Now* de Coppola, transposition d'*Au cœur des ténèbres*, et *Les Duellistes*, premier film du jeune Ridley Scott inspiré du *Duel*. Nombre de nouvelles de Henry James sont passées à l'écran : *Daisy Miller* (Peter Bogdanovich, 1974), *La Bête dans la jungle* (Bertrand Bonello, 2023), *Les Amis des amis* (devenu *Les Envoûtés* de Pascal Bonitzer, 2019), sans parler des *Papiers d'Aspern* adaptés par Eduardo de Gregorio (1985), Jordi Cadena (1991) et Julien Landais (2018).

Côté français, si les nouvelles ou romans courts de Paul Morand n'ont guère inspiré le cinéma (à part *Hécate*, de Daniel Schmid), celles de Marcel Aymé ont séduit les réalisateurs, à l'image du *Passe-muraille* (Jean Boyer, 1951, puis Dante Desarthe pour la télévision en 2016) et de *Traversée de Paris*, devenu un classique de Claude Autant-Lara (1956). Plus récemment, c'est Jean-Charles Fitoussi qui a puisé dans le fantastique narquois d'Aymé avec *Les Jours où je n'existe pas* (2002), adapté de sa nouvelle *Le Temps mort*.

Les portes convoitées du passage à l'écran sont-elles toujours ouvertes aujourd'hui pour les nouvellistes ? La nouvelle continue de souffrir de sa moindre exposition et de sa popularité inférieure à celle du roman, en tout cas en France ; quant à la crise de la fréquentation des cinémas, elle incite les scénaristes et producteurs à se replier vers des valeurs sûres – romans connus, issus du patrimoine et des succès de librairie. Les nouvellistes tentés par le grand écran ne doivent toutefois pas désespérer : ils ont une longue tradition derrière eux. ■

Bernard Quiriny

LES SÉRIES DANS LE COURT

Souvent portées au grand écran, les nouvelles se prêtent moins facilement à l'adaptation en série. Encore que…

Si les nouvelles donnent aisément lieu à des adaptations au cinéma, il semble plus difficile d'en tirer des séries, lesquelles s'apparenteraient plutôt au roman-feuilleton cher au XIXe siècle. Nul ne s'étonnera, dès lors, de ne trouver au catalogue des plateformes que très peu de séries adaptées de nouvelles, si l'on excepte les séries policières construites autour d'un héros récurrent, tels Sherlock Holmes ou le père Brown de Chesterton, et les séries démarquées de films à succès qui ont déjà amplifié l'univers de la nouvelle, comme *Minority Report* (10 épisodes) ou *Sleepy Hollow* (62 épisodes). Il y a malgré tout quelques exemples : citons *Chapelwaite*, d'après un roman court de Stephen King, *Beacon 23*, tiré des nouvelles éponymes de Hugh Howey, et plus récemment *La Chute de la maison Usher*, d'après la nouvelle de Poe, en huit épisodes. Maigre récolte… La série ne pourrait-elle pas constituer pourtant une actualisation du principe des films à sketches, dans une veine à la *Black Mirror* ? C'est ce qu'a fait Wes Anderson pour Netflix en transformant en courts-métrages quatre contes de Roald Dahl, dont *La Merveilleuse Histoire de Henry Sugar*. Avis aux scénaristes… **B.Q.**

La Merveilleuse Histoire de Henry Sugar de Wes Anderson, d'après Roald Dahl.

WARNER BROS. FRANCE - ROGER DO MINH/NETFLIX

Entretien

« STEPHEN KING EST UN HUMANISTE »

Après *Jessie* et *Doctor Sleep*, le metteur en scène Mike Flanagan signe une nouvelle adaptation pour le grand écran d'un texte de l'écrivain américain : le très beau *Life of Chuck*. Il nous en dit plus sur son lien avec celui qui sonde nos peurs intimes depuis cinquante ans.

Pourquoi avoir voulu adapter la nouvelle *La Vie de Chuck*, qui figure dans le recueil *Si ça saigne* ?

Mike Flanagan Quand j'ai lu *La Vie de Chuck*, j'ai trouvé la nouvelle totalement en phase avec ce que nous avions tous pu ressentir durant le confinement de 2020, cette sensation que le monde était en train de s'effondrer sans qu'on puisse y faire grand-chose. Paradoxalement, même si j'étais en pleurs à la fin de la lecture, j'ai ressenti un mélange de joie et d'apaisement, car c'était la plus belle histoire que j'avais pu lire depuis longtemps. J'ai tout de suite voulu l'adapter, je sentais que c'était quelque chose que je devais faire pour mes enfants, comme un legs, que je puisse leur faire ressentir ce que j'ai moi-même ressenti à la lecture de cette histoire. L'adaptation a mis beaucoup de temps à se concrétiser, mais je n'ai jamais baissé les bras. Même pendant que je travaillais sur *Sermons de minuit*, *The Midnight Club* et *La Chute de la maison Usher*, Chuck était toujours là !

Il s'agit d'une nouvelle pour le moins conceptuelle. Comment avez-vous abordé le travail d'adaptation ?

M.F. Généralement, j'aborde le travail d'adaptation de deux manières : soit j'essaie de faire une adaptation littérale, soit j'extrais la substantifique moelle du matériau d'origine et j'essaie de construire quelque chose d'original autour. Avec *Life of Chuck*, j'ai voulu rester fidèle à l'expérience que j'avais pu avoir en tant que lecteur. Je ne voulais rien changer à l'histoire ni à sa structure, que je trouvais brillante. J'ai développé certaines thématiques présentes dans la nouvelle, comme le lien à la cosmologie, qui est un élément que je trouvais très fort.

C'est votre troisième adaptation de Stephen King. Qu'est-ce qui vous plaît tant chez lui ?

M.F. Stephen King est un humaniste doté d'un profond amour pour l'être humain, et c'est comme ça qu'il aborde ses personnages. L'aspect horrifique est secondaire, il n'existe que pour sonder les personnages et les confronter à leurs peurs. C'est quelque chose qui a toujours fait écho chez moi et m'a grandement influencé dans mon travail. Il a vraiment façonné le réalisateur que je suis aujourd'hui. J'ai passé une grande partie de ma carrière à tenter de l'imiter. Comme lui, je me sers du genre pour raconter les personnages, je n'en fais pas une fin en soi, mais un moyen que j'essaie de transcender. Je dirais aussi que mon rapport à Stephen King a toujours été intime, dans la mesure où j'ai commencé à le lire très jeune et que ses romans, au fur et à mesure de mon évolution en tant que personne, m'ont aidé à mieux affronter les épreuves de la vie. Il y avait quelque chose de l'ordre du rite initiatique.

Si je vous dis qu'à mes yeux votre série *Sermons de minuit* est une adaptation officieuse de son roman *Salem*, qu'en pensez-vous ?

M.F. C'est tout à fait vrai ! Il y a beaucoup de Stephen King dans cette série. Comme dans *Salem*, il y est question d'une petite ville qui va être bouleversée par l'arrivée d'un vampire. Il y a aussi beaucoup de points communs avec *La Tempête du siècle*, une minisérie réalisée en 1999, adaptée d'un scénario original de Stephen King. À bien des égards, *Sermons de minuit* a été influencée par Stephen King, de même que mon premier long-métrage,

WARNER BROS

The Mirror, contient des éléments tirés de *1408* et *L'Image de la faucheuse*, deux nouvelles de Stephen King.

Quelle autre œuvre de Stephen King auriez-vous aimé adapter ?

M.F. J'aurais adoré réaliser *La Tour sombre*. Je travaille d'ailleurs sur un projet d'adaptation de cette saga. C'est certainement mon projet le plus intimidant, il devrait exiger beaucoup de temps, mais c'est nécessaire si l'on veut faire les choses bien. J'aurais également beaucoup aimé adapter *Cœurs perdus en Atlantide*, un recueil de nouvelles qui m'avait beaucoup touché à l'époque. Il y a déjà eu un film en 2001, avec Anthony Hopkins et Anton Yelchin, mais il restait à la surface.

Vous avez réalisé beaucoup d'adaptations littéraires. Qu'est-ce qui vous plaît tant dans cet exercice ?

M.F. À mes yeux, les livres représentent la manière la plus intime de vivre une histoire, ils sont une porte ouverte vers l'esprit d'un auteur qui, le temps de la lecture, nous en autorise l'accès. Il y a un rapport intime et unique qui se crée entre l'auteur et le lecteur. J'appréhende la lecture d'un livre de la même manière que le visionnage d'un film. Quand j'ouvre un livre, ma « boîte à images » mentale s'active automatiquement. Le livre est un film qui prend place dans notre imaginaire. Le travail d'adaptation me permet de traduire concrètement ces images que je me suis faites durant la lecture. C'est toujours un défi incroyable, doublé d'une réelle opportunité de rendre hommage à tout ce qui m'a plu et ému dans le matériau d'origine.

Pouvez-vous nous parler de l'adaptation de *Carrie*, que vous préparez pour Prime Video ?

M.F. J'ai décidé d'avoir avec *Carrie* la même approche que pour *The Haunting of Hill House* et *La Chute de la maison Usher*. *Carrie* a déjà fait l'objet d'adaptations très scrupuleuses et je ne veux pas faire de redites. Pour ma version, j'ai eu envie d'étendre l'univers créé par Stephen King, de reprendre les grands thèmes du roman et de les adapter aux préoccupations actuelles. Sans trop en dévoiler, je peux vous dire que, même si vous connaissez très bien le roman et ses différentes adaptations, notre approche risque de vous surprendre ! Ce sera très différent de ce que vous avez pu voir jusqu'ici. ■ **Propos recueillis par Ilan Ferry**

UN « CHUCK » ÉMOTIONNEL

Adaptation très réussie d'une nouvelle faussement anecdotique et superbement vertigineuse, *Life of Chuck*, primé à Toronto, est un classique en devenir.

Publiée entre deux confinements, la nouvelle *La Vie de Chuck* dressait un brillant état des lieux du monde à l'ère du covid à travers le destin, au premier abord banal, d'un dénommé Chuck Krantz – on n'en dira pas plus, tant la force de l'histoire repose sur la surprise. Récit pour le moins conceptuel et hautement allégorique, *La Vie de Chuck*, non content d'être l'une des nouvelles les plus fortes de Stephen King, relève a priori du cauchemar pour quiconque voudrait s'aventurer à l'adapter pour le grand écran. C'était compter sans le savoir-faire de Mike Flanagan, grand nom en devenir du cinéma de genre, qui a explosé grâce à sa superbe série *The Haunting of Hill House*, réalisée pour Netflix en 2018, et qui depuis ne cesse de tracer une trajectoire ascendante. Plutôt que d'extrapoler, au risque de passer totalement à côté du matériau original, Flanagan fait le pari osé d'en respecter scrupuleusement la structure et la narration, en s'efforçant d'en extraire, dit-il, la *« substantifique moelle »*. Il en résulte un petit bijou d'émotion où se superposent, avec une délicatesse et un sens de l'équilibre incroyables, réflexions sur la résilience, la vie, la mort et tous ces précieux moments qui composent une existence.

Une œuvre funeste mais belle, empruntant aussi bien au fantastique qu'au drame, en passant par la comédie musicale et le récit initiatique. Aussi précieux que fragile, *Life of Chuck* (le *« the »* du titre original a disparu pour le public français) fait s'entrechoquer l'indicible et l'intime, soit les deux mamelles des œuvres de Stephen King et de Mike Flanagan, qui signe ici son plus beau film. **LF.**

→ **Life of Chuck** de Mike Flanagan, avec Tom Hiddleston, Mark Hamill, Chiwetel Ejiofor… En salles le 11 juin.

EXTRAIT

Ben Shattuck
La Forme et la couleur des sons

C'est peut-être la plus belle découverte de ce premier semestre *(lire la critique dans notre précédent numéro)* : le recueil de brèves fictions de Ben Shattuck, avec ses douze histoires qui se répondent à la manière du *hook-and-chain*, une forme poétique et musicale popularisée dans la Nouvelle-Angleterre du XVIIIe siècle. Il est d'ailleurs question de musique dans la magnifique nouvelle qui donne son titre à l'ouvrage – dont nous vous proposons un extrait –, et qui vient tout juste d'être portée à l'écran par Oliver Hermanus, avec Josh O'Connor et Paul Mescal. Un long-métrage intitulé *The History of Sound*, sélectionné en compétition lors du dernier Festival de Cannes… Clap !

LA FORME ET LA COULEUR DES SONS (THE HISTORY OF SOUND)
BEN SHATTUCK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 384 P., 23,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL/TERRES D'AMÉRIQUE

En haut :
Ben Shattuck.

Ci-contre :
Josh O'Connor et Paul Mescal sur le tournage de *The History of Sound*, d'Oliver Hermanus.

Quand j'ai rencontré David, en 1916, j'avais dix-sept ans. Aujourd'hui, calculer mon âge ne m'intéresse plus tellement. Nous sommes en avril 1984, à Cambridge, Massachusetts. Des petites fleurs blanches volettent depuis des jours devant la fenêtre de mon bureau et s'amassent sur le trottoir telle la première neige de l'année.

C'est mon médecin qui, il y a peu, m'a suggéré d'écrire cette histoire pour parer aux insomnies qui me tenaillent depuis le jour où un colis m'est arrivé chez moi : un carton contenant vingt-cinq cylindres phonographiques, expédié par une inconnue depuis Brunswick, dans le Maine. Une lettre scotchée dessus disait : *Je vous ai vu à la télévision. J'admire votre travail. Ceci vous appartient. Je les ai trouvés en nettoyant la maison que nous venons d'acheter.* Dans mes trois ouvrages sur la musique traditionnelle américaine qui ont été publiés – avec un certain succès, d'où les interviews télévisées – je n'ai jamais rien écrit sur cet été passé avec David. Donc nous y voilà.

La première fois que je l'ai vu, c'était à l'automne 1916, après mon premier trimestre au conservatoire de musique de Nouvelle-Angleterre. J'étais au pub avec des amis, il était à l'autre bout de la salle, au piano. Je me souviens d'avoir observé sa chemise, qui faisait des plis dans le dos.

« Qu'est-ce que tu en penses ? » m'a demandé mon ami Sam en me tapotant le bras.

Je n'avais pas entendu sa question.

« Tu regardes quoi ? a-t-il ajouté en se retournant.

— Je la connais, cette chanson. »

C'était « A Dead Winter's Night », une mélodie que mon père jouait souvent au violon chez moi, dans le Kentucky. Une chanson lente, sur le tempo « d'un homme assis qui respire », comme il disait. Il s'agissait d'une vieille ballade anglaise du Lake District – je l'ai appris par la suite – au sujet d'un garçon et d'une fille perdus dans les bois après s'être enfuis de chez leurs parents pour se marier. Quand j'y repense maintenant, je me revois étendu sur le plancher de la véranda, l'été, avec les phalènes qui tournoient autour de la lanterne, mon père qui tape du pied – j'entends le raclement de sa botte sur le bois. Les criquets dans les arbres, suturant la nuit. Mon frère assis à côté.

« Excuse-moi », ai-je dit à Sam.

Je me suis frayé un passage à travers la salle animée jusqu'au piano. J'ai regardé David jouer. Il avait les yeux fermés, donc il ne m'a pas tout de suite remarqué même si j'étais planté juste à côté de lui. Il avait une cigarette coincée entre les lèvres. Des cheveux bruns peignés en arrière. Il a brusquement redressé la tête en arrivant au refrain. J'observais ses mains.

« Tu l'as apprise où, cette chanson ? ai-je demandé quand il a terminé.

— Oh, a-t-il dit, levant les yeux. Dans un marais paumé du Kentucky. »

Il a fait tomber sa cendre par terre. Voix grave. Débit trop rapide. Il a plaqué un accord de *do* majeur d'une main, et de l'autre, il a ramassé son verre posé sur le parquet.

« Je viens du Kentucky », ai-je dit.

Sa main s'est immobilisée sur les touches. Il a de nouveau levé la tête. « Ah, bon. Désolé, alors. » Il a tendu la main. « David.

— Lionel.

ANDREAS BURGESS/ALBIN MICHEL - END CUE (EX-AUDAX FILMS)

— Quelle section ? »

Apparemment, ce soir-là, tous les clients du pub étaient des élèves du conservatoire.

« Chant, ai-je dit.

— Eh bien, tralala. Je suis en composition. Ça… » Il a joué la même mélodie. « C'est un passe-temps. L'été. Pour profiter du grand air. Je collecte des chansons traditionnelles. »

À l'autre bout de la salle, mes amis m'ont fait signe qu'ils s'en allaient. D'un geste, je leur ai répondu de ne pas m'attendre.

« Tu es déjà passé par Harrow ? ai-je demandé. C'est là-bas que j'ai grandi.

— Harrow. Il y a deux étés. Avec un kiosque bleu ciel en plein centre. »

Il n'avait pas l'air surpris par la coïncidence, donc je n'ai pas réagi non plus. À l'époque, les gens du Sud n'étaient pas nombreux au conservatoire, et absolument personne ne venait de Harrow, une petite ville de deux mille habitants entre les rivières Cold et Solemn. (J'étais venu étudier à Boston parce que la professeure de musique avait remarqué ma voix. Elle avait écrit à l'une de ses amies qui avait fréquenté le conservatoire de Lexington. Après une visite à Harrow, celle-ci m'avait aidé à décrocher une bourse.) Mais voilà que David y était passé lors de l'une de ses missions de collectage. Peut-être même qu'on s'était vus. Autrefois, j'avais le mal du pays, je m'en souviens.

« J'ai appris un quadrille là-bas, je me souviens, a-t-il poursuivi. "Maids of Killary", il me semble.

— Je la connais. Tu connais "Seed of the Plough" ?

— Je devrais ? »

Je lui ai expliqué que ma mère la chantait souvent.

« Vas-y, lance-toi.

— Non. » J'ai secoué la tête.

« C'est en quoi ? » a-t-il demandé, plaquant les accords l'un après l'autre. « La tonalité ? » a-t-il insisté. Il s'est arrêté sur le *la*.

Il avait haussé les sourcils. À ce moment-là, j'ai remarqué une balafre sur sa lèvre supérieure, une cicatrice rouge pâle qui, je l'ai appris plus tard, lui venait de son père.

« Je ne crois pas qu'on puisse l'accompagner au piano, ai-je protesté.

— Alors à toi l'honneur. »

Il s'est écarté du clavier, a sorti une autre cigarette de sa poche et l'a glissée dans sa bouche, puis il a pris une bougie posée sur le dessus du piano et approché de son visage la flamme protégée par sa main en coupe. Il attendait.

On m'a dit que j'avais l'oreille absolue le jour où j'ai reconnu la note que ma mère toussait chaque matin. J'étais même capable d'harmoniser avec un chien qui aboyait à l'autre bout du champ. Je servais d'accordeur à mon père, pour son violon – debout à côté de lui, je lui donnais le *la* pendant qu'il serrait les chevilles. Au début, je croyais que tout le monde pouvait voir les sons. Leur forme et leur couleur – un cercle flageolant, violet foncé, comme une mûre, pour le *ré*. Je ne faisais qu'ajuster la forme que je voyais et me couler dans les décibels adéquats. Quand j'ai eu treize ans, les notes ont commencé à s'accompagner de saveurs. Si mon père avait le malheur de jouer un *si* mineur un peu faux, une amertume cireuse me remplissait la bouche. En revanche, sur un *do* parfait, il me venait un goût de cerise sucrée. Sur un *ré*, un goût de lait.

J'ai chanté pour David.

J'ai toujours eu l'impression que les sons qui sortaient de ma gorge et de mes lèvres ne m'appartenaient pas, que je volais quelque chose plutôt que de le produire. Ce corps était à moi – c'étaient la constriction de mon diaphragme, la pression dans ma gorge, mes lèvres et l'amollissement de ma langue qui donnaient forme aux notes, mais ce qui s'échappait de moi, ce qui résonnait à travers le sommet de ma tête au point que j'avais l'impression que mon crâne était moins une masse corporelle qu'une sorte de cloche, ce qui inondait mes tympans et vibrait à travers mon nez, tout cela ne m'appartenait pas. C'était un peu comme le son du vent à l'intérieur d'une bouteille. Ou, mieux, un écho de ma propre voix sortant de ma bouche. Une répétition. Je ne peux plus chanter comme ça, et ça me manque. Désormais, je n'arrive plus à émettre qu'un gazouillis faiblard, un ronronnement monotone qui n'émeut plus personne.

Quand j'ai terminé la chanson, la couleur jaune s'est estompée, me laissant un goût de bois humide.

« Bon Dieu, où est-ce que t'as appris ça ? » a demandé David.

J'ai haussé les épaules.

« Je ne perdrais pas mon temps à glander à l'école, si j'avais une voix pareille », a-t-il ajouté.

Lorsqu'il s'est levé pour aller chercher une autre bière, j'ai remarqué qu'il faisait presque une tête de plus que les autres clients.

Nous sommes restés ensemble jusqu'à l'aube. Je chantais, et lui m'accompagnait au piano.

Certes, j'étais capable de fredonner un *ré* sur deux octaves, mais je n'avais jamais rencontré quelqu'un qui ait une mémoire comme la sienne. J'ai appris par la suite qu'il avait peut-être mille chansons en tête ; il lui suffisait d'entendre une mélodie une fois pour la rejouer note pour note. Ce soir-là, la tête renversée, se bouchant une oreille avec un doigt, chantonnant une ou deux notes pour se lancer, il n'a hésité sur un passage qu'une fois complètement saoul.

« Laisse-moi t'offrir une autre bière », ai-je dit sans faire le moindre mouvement, la lumière grise du matin emplissant les fenêtres poussiéreuses du pub.

« Oui, tu m'as tenu éveillé toute la nuit, tu me dois bien ça.

— Tout ce que tu voudras, ai-je dit, les yeux fixés sur lui.

— Non. Je suis fatigué. C'est le matin. Je vais me coucher. J'habite juste en face. Viens avec moi. »

Son appartement était dépouillé – un lit, un piano, une chaise. De la vaisselle sale était éparpillée sur le sol, ainsi que des pages et des pages de partitions. Pas de bureau. Je lui ai demandé un peu d'eau car j'avais le tournis. Il a apporté un verre de la cuisine, le seul qui soit propre, m'a-t-il dit. Puis il a pris une longue gorgée et craché de l'eau dans ma direction. J'ai ouvert la bouche pour capter le jet en arc de cercle. Il a continué ainsi jusqu'à ce que le verre soit vide et moi tout trempé, bien que j'aie réussi à attraper quelques gouttes. Il a posé le verre par terre et marché jusqu'à moi. Il m'a retiré mes lunettes, puis les a repliées et posées sur le rebord de la fenêtre. Il a fait passer mon maillot de corps par-dessus ma tête et m'a guidé jusqu'à son lit.

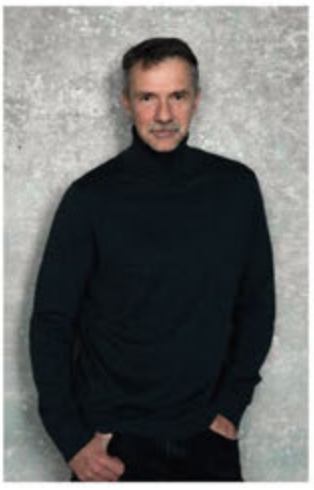
Quand je me suis réveillé, le soleil était déjà haut et David était parti. J'avais mal au crâne, en plus du tournis. J'avais déjà été saoul, mais jamais à ce point-là. Je me suis extirpé des draps et j'ai découvert un mot sur le sol : *À dans une semaine*. J'ai bu goulûment à même le robinet, puis j'ai rempli le verre et me suis rendu au salon. Je me suis assis sur l'unique chaise, j'ai lentement vidé le verre d'eau et suis retourné me glisser sous les couvertures. ■

« Écrire ce roman aura été l'expérience qui m'a le plus touché humainement »

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, notre célèbre intervieweur propose dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous vous retranscrivons une version courte dans nos pages. Ce mois-ci, notre journaliste nordiste a discuté librement avec la star du thriller de sa région, FRANCK THILLIEZ, qui propose avec *À retardement* une sombre intrigue dont il a le secret, sur fond de maladie psychiatrique…



On connaît votre attirance pour les thèmes scientifiques, voire médicaux. Ici, vous proposez une terrifiante plongée dans la maladie mentale. Pourquoi ce choix ?

Franck Thilliez. La psychiatrie m'intéresse depuis longtemps. Le passage à l'acte criminel est souvent le fruit d'un dysfonctionnement de l'être humain. Le hasard a fait que je me suis rapproché de l'univers psychiatrique en découvrant une UMD *[unité pour malades difficiles]* où sont soignés les patients les plus dangereux. Il en existe onze en France. Ce sont des structures hospitalières réservées aux cas jugés pénalement irresponsables, ne relevant donc pas de la justice, des lieux ultra-fermés et protégés en raison de la dangerosité de leurs pensionnaires.

Cette visite a profondément changé votre regard sur les maladies psychiques lourdes, en particulier la schizophrénie…

F.T. Oui, on pense qu'on va rencontrer des monstres, car les actes commis sous le coup de leur folie sont terrifiants, or j'ai découvert des êtres souffrants et profondément malheureux, des victimes du pire ennemi : leur cerveau malade. La schizophrénie, à ce titre, est la plus terrifiante des pathologies. Écrire ce roman aura été l'expérience qui m'a le plus touché humainement.

À titre personnel, redoutez-vous la folie, *« aussi vieille que l'élaboration même de la pensée »*, comme vous l'écrivez ?

F.T. Bien sûr ! Qui peut se juger à l'abri d'un dysfonctionnement du cerveau ? Et nous connaissons souvent dans notre entourage des gens malades. L'écriture n'est-elle pas d'ailleurs, à sa manière, une forme de schizophrénie ? Je me surprends à constater avec quelle facilité je me glisse dans la peau de mes personnages. En même temps, je me rassure en me disant que je m'extrais tout cela de la tête et qu'il y a dans le fait d'écrire un aspect cathartique.

Je le rappelais plus tôt, la science nourrit vos intrigues. D'où vous vient ce tropisme ?

F.T. Je suis un scientifique de formation et j'ai d'abord été ingénieur *[en informatique]*. Dès l'enfance, j'ai dévoré des livres, des revues, des journaux de vulgarisation, qu'il s'agisse d'astronomie ou du monde vivant. Cette passion ne m'a plus quitté, elle me permet aujourd'hui de donner une dimension de vérité à mes fictions. Mes romans sont en quelque sorte des morceaux de réel que je relie par l'histoire que j'imagine. Je crois que ça plaît aux lecteurs d'être ainsi captivés par une intrigue tout en apprenant des choses.

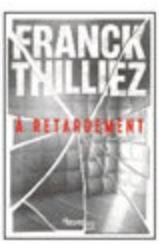
L'une de vos autres spécificités, stylistique cette fois, réside dans la brièveté de vos chapitres, entre trois et dix pages maximum pour *À retardement*. Le rythme est-il une donnée primordiale pour vous ?

F.T. Oui, c'est le paramètre le plus important. On est en combat permanent, nous les auteurs de thriller, contre le temps. Il faut le comprimer, le contracter, pour qu'il se passe toujours quelque chose, que nos personnages restent constamment en action et que le lecteur soit tenu en haleine.

***À retardement* est votre vingt-cinquième roman en vingt ans. La peur de la panne d'inspiration vous saisit-elle parfois ?**

F.T. Tout le temps ! Le jour qui suit la fin d'un nouveau livre est le plus éprouvant. Je n'ai jamais d'idées pour le suivant. Je fonctionne au coup par coup, je mets tout ce que j'ai dans chaque histoire. Il me faut deux à trois mois, ensuite, pour que l'inspiration revienne et que je me lance dans le titre suivant. Cette période de l'entre-deux-livres est vraiment la plus frustrante pour moi. ■

Propos recueillis par B. Le.



EXTRAIT

★★★☆☆
À RETARDEMENT
FRANCK THILLIEZ
456 P., FLEUVE NOIR, 22,90 €

→ Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 29 mai).

AUDREY SOVIGNET - AUDREY DUFER/PARIS/MARS 2025/LE FLEUVE

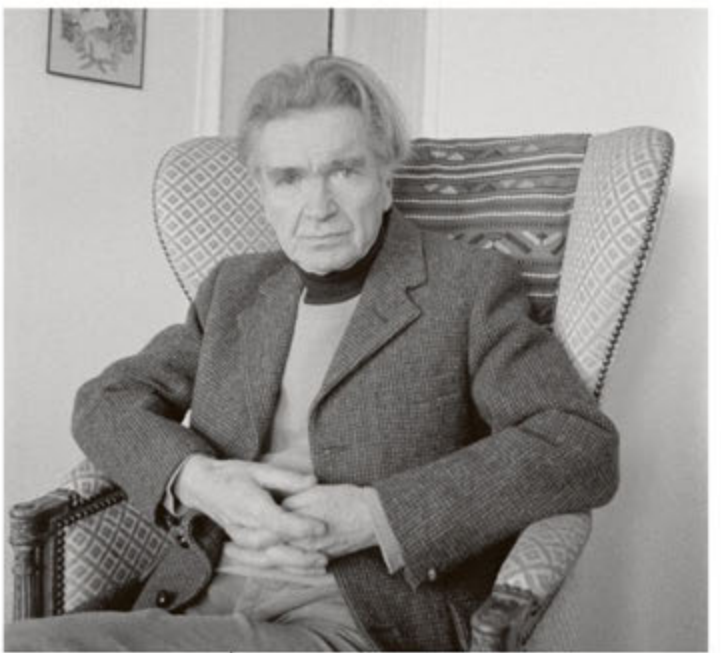
LE CAHIER CRITIQUE

68

GAËLLE BÉLEM, NOUVELLES RÉUNIONNAISES

82 **CAMILLA LÄCKBERG, HENRIK FEXEUS** DUO POUR DES FRISSONS

88 LA PLÉIADE POUR **SHERLOCK HOLMES !**



90 LA VIE DÉSESPÉRÉE D'**EMIL CIORAN**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - ÉLISABETH TOLL/ACTES SUD/ACTES NOIRS - FRÉDÉRIC DORR STEELE - MARION KALTER/AKG IMAGES

GAËLLE BÉLEM

La Réunion de toutes les peurs

Après deux romans remarqués, l'écrivaine réunionnaise publie *Sud sauvage*, un recueil de nouvelles qui marient le folklore de sa terre natale et l'esprit des contes fantastiques de Maupassant ou de Poe. Une échappée frissonnante sous le signe du nombre 13, qui vient réveiller avec délice nos angoisses les plus indicibles.

Après *Un monstre est là, derrière la porte* (2020) et *Le Fruit le plus rare* (2023), c'est encore sur l'île de La Réunion, d'où elle est originaire, que Gaëlle Bélem plante le décor de son troisième livre. Cette fois, c'est à l'exercice de la nouvelle que l'autrice se plie, avec l'adresse et la facétie qui distinguaient déjà sa prose. Lectrice de Maupassant, de Lovecraft, de Poe et de Jean Ray, elle ouvre une échappée frissonnante entre l'inquiétant, le poétique et l'étrange. Un caractère décidément en vogue, qui vient de valoir à une autre nouvelliste, Gaël Octavia, le Goncourt de la nouvelle pour *L'Étrangeté de Mathilde T.*, également publié dans la collection « Continents noirs » de Gallimard.

C'est parfaitement à dessein que *Sud sauvage* compte treize nouvelles. Car, dans cet ensemble où plane la paranoïa, il est question de croyances, de représentations et de superstitions : mais, lorsqu'il s'agit d'interpréter les signes, le nombre 13 peut annoncer autant le mauvais sort que la bonne fortune. De même, le recueil propose ce jeu habile du choix que doit faire l'esprit entre l'optimisme et l'angoisse lorsque l'incertitude le saisit ; car quel terreau plus propice à la peur que la survenue d'un être dont on ignore les intentions, d'un bruit dont on ne connaît pas l'origine, quoi de plus paralysant que l'intuition, aussi vague que saisissante, qu'un malheur est sur le point d'arriver ?

INCURSION DE L'ÉTRANGE

Pour appréhender la peur et le sentiment de malaise qu'elle souhaitait transcrire, Gaëlle Bélem a décidé de se rendre seule à Johannesburg, en Afrique du Sud, où le taux des violences faites aux femmes est l'un des plus élevés du globe. Une nuit, dans son hôtel, alors qu'elle regarde la télévision, elle s'aperçoit que de l'immeuble d'en face, désert depuis le début de son séjour, un homme l'observe. La buée de son souffle opacifie la vitre au rythme de sa lente respiration puis, se sachant découvert, il se retire lentement dans l'ombre… Cette vision glaçante marque – en plus d'un saut immédiat dans le premier avion retour – l'inspiration de *Sud sauvage*, cet homme dont on ne connaîtra jamais les intentions prenant la forme du chien-loup de la première nouvelle du recueil, calme, impassible, imprévisible. Il est le point de départ de la peur, le point de départ du livre. C'est en jouant de cette angoisse indicible que l'autrice réveille les frissons et l'inconfort que l'on a pu ressentir à la lecture des *Histoires extraordinaires* ou du *Horla*. Mais au XIXe siècle se substitue le

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

nôtre, aux demeures gothiques les maisons coloniales hantées, et aux corbeaux la faune réunionnaise. Et, malgré le changement de cadre, on ne peut s'empêcher de penser à *La Peur* de Maupassant, dont les tambours menaçants semblent résonner dans la nouvelle *Où sont-ils ?*, et à tous ces récits où l'incursion de l'étrange dans le réel pose cette question lancinante, paralysante, et rarement résolue : y a-t-il quelque chose là où nos yeux ne voient rien ?

UNE CONTEUSE DE TALENT

Ainsi, c'est avec l'inconnu que joue Gaëlle Bélem dans ces textes, qu'elle rassemble sous ce titre énigmatique. Le Sud sauvage est la région la plus mystérieuse de l'île de La Réunion, mais le mot « sauvage » est aussi fort de sens pour l'autrice, qui le revendique comme un pied de nez historique. Car, si son travail – qui lui a valu une place sur la longue liste de l'International Booker Prize – lui permet de faire rayonner la culture réunionnaise, il lui donne dans le même temps l'occasion d'afficher cet adjectif autrefois employé à l'endroit des populations noires. Le « sauvage » est le qualificatif de ce que l'on ne connaît pas, c'est le mystérieux, l'inconnu que l'on ne comprend pas et dont on ignore les intentions. Gaëlle Bélem ne laisse rien au hasard. Ce titre, nous le trouvions déjà dans *Le Fruit le plus rare*, son deuxième roman. Souvenons-nous : Edmond Albius, jeune esclave devenu botaniste, découvrait la fleur de vanille grâce à lui exportée jusqu'aux grandes parfumeries parisiennes, notamment dans un flacon estampillé Sud sauvage, *« un parfum magique, sensible comme un frisson »*… Souvenons-nous également de son premier roman, dans lequel des parents maltraitants répétaient des histoires horrifiques à leurs enfants en bas âge. Les voilà, ces histoires ; des histoires de chien-loup, de têtes dans un panier, de paranoïa, de maisons abandonnées ! Alors tout s'imbrique, tout communique, pour constituer le premier cycle de l'autrice, consacré à La Réunion, qui attend encore un quatrième titre. Pour la suite, Gaëlle Bélem changera de décor ; elle se refuse à devenir une écrivaine régionaliste. Voyons-la plutôt comme une insatiable curieuse, cette conteuse de talent qui se dit citoyenne du monde, avide d'écrire d'autres cultures. Nous en frissonnons d'avance. ■ **Margaux Morasso**

★★★★☆
SUD SAUVAGE
GAËLLE BÉLEM
166 P., GALLIMARD, 19 €

Portrait d'un jeune homme en feu

SIMON CHEVRIER raconte une existence qui trouve son sens par la grâce d'une photo. Un premier roman fascinant.

Il ne va plus en cours, vend son corps pour survivre, empile les billets dans une boîte à biscuits, et tue l'ennui entre les rendez-vous Grindr, la maladie de son père et les nuits sans fin. Tout semble glisser sur lui, jusqu'au jour où une photographie l'aimante : dans la chambre d'un ami, un jeune homme nu, replié sur lui-même, suce son orteil. Le cliché, signé Peter Hujar, date des années 1980. Il le hante. Qui est ce Daniel au regard trouble ? Pourquoi n'a-t-il laissé aucune trace ? L'enquête vire à l'obsession, et devient un miroir intime. Dans une langue sensible et épurée, Simon Chevrier capte les flottements d'une jeunesse désorientée, en quête de liens qu'elle ne sait plus tisser. Distingué par le prix Goncourt du premier roman, *Photo sur demande* fascine autant par ce qu'il révèle que par ce qu'il laisse dans l'ombre. ■ **Simon Bentolila**

★★★☆☆
PHOTO SUR DEMANDE
SIMON CHEVRIER
192 P., STOCK, 19 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Fauteuil d'orchestre

En somme, il n'y a pas une si grande différence entre les bavards et les taiseux. On se souvient d'ailleurs que ces derniers avaient donné son titre au précédent livre de Jean-Louis Ezine. Son nom est connu des habitués des pages livres de *L'Obs* et des auditeurs du *Masque et la Plume*, où ce critique s'était forgé une image de brillant orateur, faisant croire qu'il avait à peine lu les ouvrages au programme. On aurait pu lui rendre hommage en faisant de même pour évoquer *La Chaise* – noyé, hélas, dans la programmation de la « Blanche » de Gallimard, mais salué par le prix Livres & Musiques de Deauville. Or, dès les premières lignes, la magie opère : ce diable d'Ezine est un styliste hors pair. On suit les méandres généalogiques de ce *« bâtard né à côté de la famille »*, n'ayant pas connu son père et dont la mère s'est un jour jetée *« dans un étang près de Saint-Lô »*. L'omerta familiale a fait de lui un *« prisonnier depuis l'enfance dans une forteresse imprenable de non-dits, sous les remparts inviolés du silence, là où les mots, le langage et toute la philosophie du monde ne pénètrent jamais »*. C'était compter sans une révélation tardive : l'apprentissage du violoncelle ! Et le *« philosophe empêché »*, hanté par un obscur écrivain surnommé Sarlabot, de devenir élève au conservatoire. Au-delà du parcours humain, cette *Chaise* mélancolique vaut par ses fulgurances qui tapent juste : *« Ce n'est pas l'événement qui dicte le souvenir qu'on en garde, ce sont les mots qui le suivent et en quoi il se transforme. Le verbe, c'est la survie du périssable, l'éternité du fugace, l'avenir du mortel. »*

★★★★☆
LA CHAISE
JEAN-LOUIS EZINE
208 P., GALLIMARD, 20 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
CHIENNES MANIÈRES,
MIA E. TRABALON
176 P., P.O.L., 21 €

Entrer dans le monde de Mia E. Trabalon, c'est parcourir des vers irréguliers, rédigés dans une écriture inclusive criblée d'anglicismes à la police créative, le Baskervvol. En acceptant cette prémisse de *Chiennes manières*, le lecteur découvre d'entrée *KOTOR-la-polychick*, relecture féministe d'un jeu vidéo inspiré de *Star Wars*. Cette errance galactique rend hommage au lyrisme, à la technique narrative et à l'esthétique particulières des œuvres vidéoludiques. Suivent sept textes plus courts, entre usages de l'ère numérique et culture queer. On tient ici un objet littéraire qui aspire moins à saisir par sa beauté que par son hermétisme assumé : il nous plonge sans contexte dans des univers ultra-codifiés que le béotien trouvera pourtant captivants.
Antoine Faure

★★★☆☆
QU'IMPORTE LA NUIT
CLAIRE JÉHANNO
368 P., HARPERCOLLINS, 19,90 €

Remarquée avec son premier roman, *La Jurée*, en 2023, Claire Jéhanno continue son exploration dans les territoires de l'identité et de la mémoire. Dans la chaleur caniculaire de l'été, Victoire et Jérôme préparent leur mariage dans la grande bâtisse des Ormes. Alors que le futur époux prend le volant de son véhicule pour raccompagner la baby-sitter, il percute quelqu'un… qu'il tue peut-être. De retour au domaine au petit matin, il n'est plus le même. Les prémices d'une investigation prennent forme. Roman d'atmosphère, *Qu'importe la nuit* glisse intelligemment entre aube et crépuscule jusqu'à l'absolue vérité. **M.J.**

SHAÏNE CASSIM

London Calling

Fuyant la secte où elle a grandi, une jeune fille répond à l'appel de la liberté et s'étourdit de livres, de rock et d'hommes. Un magnifique roman d'émancipation.

Comment, à la lecture du titre, ne pas fredonner le tube entêtant qui ouvre « l'album à la banane » du Velvet Underground, magnifié par les chœurs de la chanteuse allemande Nico, symbole d'une féminité libre et tapageuse ? La chanson aurait d'ailleurs pu servir d'hymne à l'héroïne de *Sunday Morning*, deuxième roman bourré de références rock de Shaïne Cassim, plus de vingt ans après *Qui a tué Héloïse Van Hool*. Mais, sur son chemin vers l'émancipation, Rosie Lane préfère se tourner vers les incantations de Nick Cave ou la cold wave mélancolique des icônes de Manchester, Joy Division. C'est d'ailleurs dans le nord de l'Angleterre que débute son histoire.

Depuis sa naissance, Rosie fait partie de la *« Gracieuse Congrégation des Pauvres Pécheurs »*, une secte religieuse empreinte de catholicisme radical qui a une fâcheuse tendance à tout désigner par des noms diablement ronflants, *« l'Ici-Bas »*, *« le Grand Au-Delà »*, *« l'Alcôve des Affligés »*. À sa tête, Ambriel, gourou qui remplit à merveille son rôle en écrasant la communauté d'incantations prophétiques, poussant à son paroxysme l'art de la flagellation des âmes égarées. Victime privilégiée de ses sévices, constamment empêchée, obligée de taire les sentiments qui l'animent pour Gabe, Rosie bouillonne. Jusqu'au coup de grâce et à l'explosion, lorsque Gabe, obéissant agneau de ce nouveau dieu, consent à épouser une autre femme. Rosie décide alors de fuir, direction *« le Grand Extérieur »*, le Londres d'aujourd'hui. Dans un nouveau monde aux antipodes de tout ce qu'elle a connu, elle s'adonne à tous les vices, l'alcool et la drogue, les hommes, la musique et la littérature aussi. Une fuite en avant à tous crins vers la liberté, mais la tête tournée vers le passé.

LIGNÉES LITTÉRAIRES

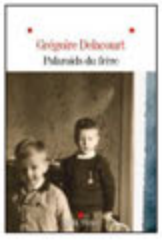
Certes, le chemin de l'émancipation féminine, loin de la secte déchaînée, est balisé par d'autres œuvres emblématiques, au premier rang desquelles *La Servante écarlate* de Margaret Atwood, mais très vite le roman de Shaïne Cassim parvient à surprendre et déjoue les attentes. D'abord grâce à un personnage féminin flamboyant et imprévisible, magnifiquement illustré par la photographie de Saul Leiter en couverture. Ensuite parce qu'il tire les fils d'autres lignées littéraires, le roman d'apprentissage, ou plutôt de réapprentissage, le conte féministe façon Jane Austen et sœurs Brontë, et l'épopée punk à la Will Self ou Irvine Welsh. Avec en prime un récit qui soigne sa sortie. Surprenant, généreux, réussi. ■
Léonard Desbrières

★★★★☆
SUNDAY MORNING
SHAÏNE CASSIM
240 P., L'OLIVIER, 21 €

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

Décomposition du deuil

Comme autant de photographies usées qui ravivent une multitude de souvenirs, Grégoire Delacourt capture par l'écriture les *Polaroïds du frère*, son frère, dont il reconstitue les morceaux du décès tragique dans un récit intime. Il est à New York lorsque la nouvelle lui est annoncée, et celle-ci réveille toute la complexité de leurs deux êtres, ce qui les assemble et les désunit depuis toujours. Pour assimiler l'inenvisageable, les chapitres se succèdent en auscultant les possibles derniers instants de ce frère, décédé seul dans sa salle de bains et retrouvé plusieurs jours après, « *décomposé, nauséabond, huileux* ». « *Foutaises !* » écrit-il à l'évocation du poème de Péguy supposant que la mort n'est rien. En scannant l'histoire familiale, la figure du « *Corbeau* », patriarche terrifiant, celle de leur mère et celle de leur sœur, l'écrivain se saisit d'une douleur qu'il a partagée sans qu'elle lui appartienne uniquement. Il retrace le fil d'une existence bordée d'ombres et de solitude, quand l'écriture fut remède à certaines plaies. Il faut « *gaver de mots et d'images l'épouvante de l'effacement* » pour entamer un deuil impossible. Cette réalité prosaïque, l'auteur de *La Liste de mes envies* la dresse dans ce portrait d'une grandeur douce. ■ **Marie Jouvin**



★★★☆☆
POLAROÏDS DU FRÈRE
GRÉGOIRE DELACOURT
176 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €

Comme au cinéma

Six contrats de traduction et une acquisition des droits cinéma avant publication : pas de doute, le premier roman de Cécile Mury, *Paris-Hollywood*, bénéficiait d'une promo bien orchestrée. Pas forcément de quoi déclencher notre curiosité, mais, lorsqu'on a appris que l'autrice était journaliste cinéma à *Télérama* et qu'elle avait accouché d'une romance, genre guère en odeur de sainteté dans l'hebdomadaire culturel, on s'est dit que l'affaire valait bien un coup d'œil. Bien nous en a pris, tant cette fiction est savoureuse. Cécile Mury se joue à merveille, et avec humour, des tics et poncifs du genre, sans jamais tomber dans la mièvrerie. Elle s'amuse, c'est tout, et nous avec elle. Et puis, une fois n'est pas coutume, voilà une histoire qui se termine… Mais ne divulgâchons pas et posons les grandes lignes : Marianne Corvo, journaliste ciné, part interviewer Ben Whyte, star internationale réputée pour sa mauvaise humeur et son sex-appeal, et multiplie les gaffes. Loin de s'en offusquer, Ben sourit à ses maladresses… et à sa grande beauté. S'ensuit une *love affair* des plus épiques, du type *Coup de foudre à Notting Hill*, épicée par le monde surréaliste (gardes du corps, conseillers, etc.) dans lequel baigne la vedette. ■ **Marianne Payot**

★★★☆☆
PARIS-HOLLYWOOD
CÉCILE MURY
448 P., FLAMMARION, 21,50 €

SAMUEL KIRSZENBAUM/GRASSET - PASCAL ITO/FLAMMARION

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

LE NOUVEAU JEAN-NOËL RIEFFEL

Pour la première phrase
« L'oiseau le plus romantique du monde est l'albatros hurleur. » Quelques mots, et déjà l'envie de découvrir la suite de ce récit de Jean-Noël Rieffel, vétérinaire, ornithologue, directeur de l'Office français de la biodiversité de Centre-Val de Loire. Un homme blessé par une rupture amoureuse qu'il va tenter de dépasser en observant les oiseaux, notamment l'albatros, son amoureux idéal, fidèle toute sa vie, capable de parcourir plus de 6 000 kilomètres pour retrouver sa chère et tendre.

Pour la Loire
La Loire, dernier fleuve sauvage d'Europe, sert de décor à ses pérégrinations et est le point de passage des oiseaux migrateurs qu'il avait déjà racontés dans *Éloge des oiseaux de passage* (2023). La Loire, mais aussi l'île de Sein, le cap Fréhel… Jean-Noël Rieffel n'est pas le premier à noyer son chagrin dans des horizons iodés, mais il le fait avec son regard d'ornithologue, qui trouve dans les pratiques amoureuses des fulmars boréaux et des fous de Bassan des raisons d'espérer.

Pour Maurice Genevoix
L'auteur de *Raboliot*, à la conscience écologique d'une étonnante modernité, est au cœur d'*Aimer comme un albatros*. Il a vécu non loin de là où Jean-Noël Rieffel s'est installé, a observé les mêmes ciels, crues et floraisons. Une forme de compagnonnage littéraire pour dire la permanence du fleuve. La Loire, retour au point de départ, comme après une grande migration. Rien n'a changé, sauf que, peut-être, tout a changé.
Antoine Leiris

★★★☆☆
AIMER COMME UN ALBATROS
JEAN-NOËL RIEFFEL
192 P., ÉQUATEURS, 19 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LE DERNIER INVENTEUR
HÉLOÏSE GUAY DE BELLISSEN
272 P., RIVAGES, 10 €

Découvrir la grotte de Lascaux est sans doute l'événement le plus romanesque qu'un humain puisse vivre. C'est ce qui est arrivé à Simon Coencas et à ses amis, en 1940. Pour une écrivaine, rencontrer cet homme, alors âgé de 91 ans, est également hors du commun. Dans *Le Dernier Inventeur*, Héloïse Guay de Bellissen raconte Simon, qui lui raconte sa vie. Elle se situe précisément à la frontière entre fiction et réalité, fait parler la grotte, décline l'histoire de l'art. Un patchwork saisissant. Éric Libiot

★★★☆☆
MALENTENDUS
BERTRAND LECLAIR
272 P., BABEL, 8,90 €

C'est l'histoire d'un enfant sourd, Julien, et de son père, Yves, dont le monde s'écroule devant ce qu'il considère comme une injustice. Ce sont les années 1960, et l'époque ne fait rien pour aider ces enfants. Tandis qu'Yves s'échine, par amour, pour que son fils ressemble aux autres, Julien découvre la langue des signes. C'est le drame. Le narrateur, lui, enquête, raconte, prend le parti d'élever la voix pour brasser l'histoire d'Yves et Julien, et la place que la société fait à ses enfants. Aussi documenté qu'émouvant. E.L.

★★★☆☆
DU MÊME BOIS
MARION FAYOLLE
128 P., FOLIO, 7 €

Illustratrice, autrice de bandes dessinées, Marion Fayolle quitte le crayon pour le clavier afin de raconter la vie d'une ferme. Des chapitres courts qui embrassent des femmes, des hommes, des lieux, des saisons… Le style s'approche du conte ; une langue quasi orale. C'est à la fois banal, universel et poétique. En bonne dessinatrice, Marion Fayolle a le goût du détail, du trait qui fait la différence. De la même façon, elle sait choisir ses mots. L'image, l'odeur, la sensation, sont là, immédiatement. E.L.

JEAN LE GALL

Tristesse contemporaine

Quitter la politique pour embrasser le genre humain ? Une comédie existentielle délicieusement désabusée.

Rome, 1969. Au détour d'une rue, un marchand de journaux attire le chaland : « *Scandale chez les communistes ! Nicola Palumbo démissionne le jour de son élection !* » Tout juste élu à la tête de son parti, Nicola Palumbo, 45 ans, silhouette à la Maurice Ronet période *Le Feu follet*, tourne le dos à sa carrière politique pour s'engager comme vendeur de canapés. Idéaliste, Palumbo avait voulu croire en une révolution « *qui fût débarrassée de l'envie, de la jalousie, de la revanche et donc de la violence* ». Autrement dit, en un « *communisme new age* », hélas torpillé dans l'œuf. Car l'époque n'est pas aux méthodes douces. Au boom économique défigurant la Ville éternelle les bombes des anarchistes font écho, et Palumbo se demande « *si le genre humain mérit[e] tant d'efforts* ». « *Je veux pour ma vie qu'elle soit désormais une expérience existentielle* », déclare-t-il à son ami Luigi. En devenant vendeur, Palumbo espère observer l'homme moyen par qui, selon lui, la modernité (et donc la catastrophe) arrive. Piégé dans une époque qu'il ne comprend pas, obnubilé par sa personne, le tragi-comique héros de ces *Dernières nouvelles de Rome et de l'existence* dénonce l'absurdité d'un consumérisme dans lequel nos sociétés néolibérales se sont consumées. Jean Le Gall signe une comédie à l'italienne tendre, piquante et délicieusement désabusée, une fantaisie qui ne se fait aucune illusion sur les hommes, et surtout sur ceux qui les dirigent. ■ **Laëtitia Favro**

★★★★☆
DERNIÈRES NOUVELLES DE ROME ET DE L'EXISTENCE
JEAN LE GALL
192 P., GALLIMARD, 20 €

Terre et mère

Jeanne avait déjà changé de vie, en divorçant de ce producteur d'émissions de « télé poubelle ». Mais, quand Quentin, leur fils de 13 ans, se fait arrêter dans le métro pour une vidéo trash, ses certitudes s'effondrent. Puis on lui diagnostique un cancer avancé, à 37 ans, et cette annonce la force à agir. En grand. Elle embarque Quentin, direction la gigantesque forêt millénaire où elle-même, fille de garde forestier, avait grandi. Aidés par un ami d'enfance resté dans le coin, mère et fils vont se cacher, s'apprivoiser, entre faune et flore, ruisseaux et minéraux. Ne cédant à aucune mièvrerie, l'écriture d'Émilie Guillaumin transcende le temps, les dangers, la maladie, haussant en permanence le niveau dramaturgique. La fin de vie, c'est toujours le début d'un tas d'histoires. Ce *Soleil invaincu* est de ces romans qui en font littérature. ■ **Hubert Artus**

★★★☆☆
SOLEIL INVAINCU
ÉMILIE GUILLAUMIN
352 P., GRASSET, 22,50 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

Étoiles filantes

Parfois, le travail de critique transcende la simple recension d'un ouvrage et devient mission. Ces deux livres nous chuchotent une vérité quasi impossible à appréhender, celle du génie poétique d'un enfant assassiné dans les camps nazis, et celle d'un « fou » dont la souffrance engendra une expérimentation unique du langage.

En 1938, Hanus Hachenburg a 9 ans quand sa mère l'abandonne à l'orphelinat juif de Prague. La broyeuse de l'Histoire se met en marche, la machine poétique aussi. Lorsque la Tchécoslovaquie est annexée, la situation des Juifs se dégrade. Hanus a 12 ans. Régulièrement, ses camarades s'en vont à bord de mystérieux trains. Seul au monde, assis sur son lit, il consigne ses pensées. En octobre 1942, Hanus et d'autres sont « relocalisés » au ghetto de Terezín. « *Nous sommes simplement de l'eau verte, tissée de boue et d'esprit* », écrit-il. Repéré par un éducateur visionnaire, le garçon trouve sa place dans la chambrée n° 1, bâtiment L417, parmi des garçons talentueux. Ils y proclament la République de Skid, celle de jeunes qui ne veulent pas subir leur destin de mort. C'est là que la revue *Vedem* va naître, l'occasion d'un exceptionnel tourbillon de créativité. Dessins, anecdotes, témoignages, réflexions, satires, souvenirs de Prague, les enfants tentent, alors que l'horreur croît autour d'eux, de donner des contours à l'impensable. Leurs âmes déchirées s'unissent. Les débats et lectures à voix haute du vendredi ont remplacé le shabbat. Hanus, de tous les numéros, devient à 13 ans l'aède d'une république d'enfants en sursis. Il écrit, outre ses poèmes, des essais, des tribunes, tandis que les convois en partance pour Auschwitz-Birkenau rythment leur quotidien. « *Le monde nous contraint à une marche de la foi* », note-t-il. Le garçon est déporté à Birkenau en décembre 1943. Il abandonne ses textes derrière lui. Je laisse le lecteur découvrir avec effroi le sort qui l'attend dans cette métropole de la mort, pendant encore sept mois. Il sera finalement gazé en juillet 1944, le jour de ses 15 ans. Dans *L'Enfant comète*, Baptiste Cogitore nous conte la quête inspirée et fébrile de Hanus, et comment les 800 pages de *Vedem* ont été trouvées et sauvées. Qui fut ce Rimbaud dont il ne reste pas une photo ? Avec un ton juste, une délicatesse et une poésie qui l'honorent, l'auteur s'approche d'aussi près que possible du mystère de cette brève et intense vie, il « *descend dans l'ombre* » pour lui édifier un « *linceul de lettres* ». Il nous restitue ses poèmes. Bouleversant.

QUI FUT HANUS HACHENBURG, CE RIMBAUD DONT IL NE RESTE PAS UNE PHOTO ?

Lorsque s'ouvre *Un certain Louis Wolfson* d'Étienne Fabre, Wolfson a disparu des radars depuis neuf ans. On le retrouve à Porto Rico, dans un modeste appartement. Il ne sort que la nuit, ses voisins l'appellent Vampirito. Nul ne sait qu'il est né à New York en 1931 et qu'il est à l'origine d'une œuvre littéraire unique. Schizophrène, il a publié en 1970 *Le Schizo et les langues*, écrit dans un savant sabir international, destiné à tuer en lui sa langue maternelle, l'anglais, liée à sa mère haïe qui l'a fait interner. Le texte, envoyé chez Gallimard, a subjugué Pontalis, Sartre, Beauvoir, Deleuze, Foucault. D'adoration en malentendus, l'ovni littéraire a fasciné, puis a été oublié. Fabre, à la faveur d'une souffrance personnelle, a rencontré l'œuvre. Il nous offre cette fenêtre fascinante sur le mystère de l'écriture et celui du cœur humain. Paul Auster, avec qui Fabre a échangé au sujet de Wolfson, est le seul auteur américain à l'avoir compris. Son *New York Babel*, en fin d'ouvrage, est lumineux. ■

★★★★☆
L'ENFANT COMÈTE
BAPTISTE COGITORE
264 P., PLON, 20 €

★★★☆☆
UN CERTAIN LOUIS WOLFSON
ÉTIENNE FABRE
208 P., SÉGUIER, 21 €

AUDREY SOVIGNET

MARTIN SUTER

Le dandy et les bandits

Allmen, célèbre enquêteur de l'auteur suisse, est de retour dans une affaire qui implique un Picasso volé. Le menu est chic, comme toujours: décors élégants et dialogues à l'avenant.

Holmes, Maigret, Burma, Rouletabille, le père Brown, Poirot, Montalbano, Wallander… Imaginons que tous les enquêteurs de la littérature se retrouvent parfois, à l'occasion de grands banquets, pour festoyer, se raconter leurs dernières aventures et comparer leurs chiffres de vente. Des nouveaux viennent alors régulièrement augmenter le nombre des convives, notamment des Scandinaves et des enquêteurs amateurs, issus de la vogue contemporaine du *cosy mystery*. Parmi les membres récents de l'association figure un dandy zurichois nommé Johann Friedrich von Allmen, créature du romancier suisse allemand Martin Suter. Il a pour particularité d'avoir commencé sa carrière dans l'autre camp, celui des voleurs, ce qui a compliqué son adhésion au club et l'a fait regarder au début avec suspicion par ses collègues. Mais c'est un compagnon si distingué, aux manières si courtoises, et d'une si vaste érudition en matière artistique, qu'ils l'ont vite accepté en leur sein, d'autant qu'ils auront tôt fait, à eux tous, de remonter sa piste s'il s'avisait de chiper les couverts en argent.

Rappelons le CV du personnage, au cas où vous ne le connaîtriez pas. Rejeton d'une riche famille suisse, Allmen a joyeusement flambé les millions hérités de son père, au point de se retrouver sans toit ni fortune. Cela ne l'empêche pas d'avoir toujours des goûts de luxe, et l'amour des belles choses. Comment peut-on vivre sans tableaux de maître sur ses murs, sans fauteuil à l'année à l'opéra, sans Cadillac avec chauffeur, sans piano demi-queue à domicile, sans majordome? Pour financer son dispendieux train de vie, Allmen s'est lancé dans le vol, le recel et la revente d'œuvres et d'objets d'art, telles ces coupes Art déco aux motifs de libellules d'Émile Gallé, qui lui ont valu bien des ennuis dans *Allmen et les libellules*, premier épisode de la série, en 2011. Une histoire inspirée à Suter par le vol de cinq coupes analogues au château suisse de Gingins, sept ans plus tôt – affaire toujours irrésolue, malgré la condamnation, en 2020, d'un Monténégrin qui continue de clamer son innocence…

Le trafic d'œuvres d'art n'étant pas de tout repos, Allmen est finalement passé de l'autre côté de la barrière. Avec Carlos, son majordome guatémaltèque devenu son associé (Suter connaît bien le Guatemala, où il a vécu), il a monté Allmen International Investigations, une discrète entreprise

MARCO GROB/PHÉBUS

spécialisée dans la localisation d'œuvres d'art ou d'objets précieux disparus.

DIVERTISSEMENT DE LUXE

Ainsi le duo Allmen-Carlos s'est-il lancé sur la piste d'un bijou volatilisé lors d'une soirée mondaine (*Allmen et le diamant rose*), d'un tableau de Fantin-Latour dérobé à une milliardaire dans son hôtel (*Allmen et les dahlias*), de l'épouse kidnappée de Carlos (*Allmen et la disparition de Maria*), de porcelaines érotiques, et même… d'une carpe japonaise (*Allmen und die Erotik* et *Allmen und der Koi*, non traduits). Des enquêtes menées avec une nonchalance distinguée et bouclées en 200 pages, sans effets ni spectacle, façon divertissement de luxe. Suter ne s'en cache pas, ses Allmen sont une récréation entre deux romans « sérieux », et doivent être pris avec la distance qui convient, comme un jeu. Simenon n'en disait-il pas autant des Maigret ?

Ce sixième volet, *Allmen et le dernier des Weynfeldt*, remet en selle un personnage d'un précédent roman « dur », Adrian Weynfeldt (*Le Dernier des Weynfeldt*). Le pauvre – si l'on ose dire, vu son immense fortune – s'est fait dérober un petit tableau attribué à Picasso, alors qu'il venait d'organiser une fête avec quelques amis. Artistes, libraires, webdesigners, lesdits amis deviennent *ipso facto* des suspects aux yeux d'Allmen, même si Weynfeldt les croit incapables de le voler. Notre dandy détective n'oublie cependant pas de soupçonner aussi le personnel de maison… Comme dans les précédents épisodes, l'intrigue est maigre, mais qu'importe. Le charme du récit tient dans les décors cossus, dans l'ironie laconique des dialogues et dans l'attitude dandy chic d'Allmen, qui trouve en Weynfeldt un parfait alter ego : les deux sont des gentlemen raffinés, attentifs au détail, amateurs d'art et de bonne chère, toujours tirés à quatre épingles. Séjournant à Rome pour les besoins de l'enquête, Allmen fait un saut chez son tailleur romain, Weynfeldt chez le sien. *« Il s'avéra que c'était le même »*… Autant dire que l'homme resplendit toujours au banquet des détectives, avec ses impeccables trois-pièces italiens. Les « Allmen » font l'objet depuis 2016 d'une série télévisée, sur la chaîne publique allemande ARD. Le costumier doit être aux anges. ■

Bernard Quiriny

EXTRAIT

★★★☆☆

ALLMEN ET LE DERNIER DES WEYNFELDT (ALLMEN UND HERR WEYNFELDT)

MARTIN SUTER

TRADUIT DE L'ALLEMAND (SUISSE) PAR OLIVIER MANNONI, PHÉBUS, 208 P., 16,50 €

Un vilain ordinaire

En 1958, l'Italien GUIDO CAVANI faisait rugir la colère brute et fière d'un paysan solitaire mais lucide. Un chef-d'œuvre à redécouvrir.

MUSEO CIVICO DI MODENA - AUDREY SOVIGNET

Paysan pauvre des Apennins au vin mauvais, Zebio Còtal est tout autant honni par son épouse et leurs six enfants que méprisé par sa communauté. Quand son frère limoge son fils aîné, seul l'exil peut sauver le jeune homme de sa colère. Un autre enfant de Zebio décédera de maladie. Dénoncé à la police pour brutalités domestiques, il devra aussi céder sa récolte pour rembourser ses dettes. Mais, malgré son orgueil, l'homme se sait *« bête comme un âne, brut comme un rocher »*, une clairvoyance qui lui suffit à mesurer ses échecs. Premier roman de Guido Cavani, écrit en 1958, *Zebio Còtal* saisit par la psychologie douloureusement réaliste de ses personnages ainsi que par la richesse de ses descriptions. Dans des conditions rudes à l'extrême, aurions-nous été meilleurs que Zebio Còtal ? ■

Antoine Faure

★★★★☆

ZEBIO CÒTAL (ID.)

GUIDO CAVANI

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MURIEL MORELLI, 240 P., LE SONNEUR, 18,50 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

L'infini en un roman

Marronnier de la presse scientifique, la théorie des multivers postule qu'il y aurait une infinité d'univers séparés, qui eux-mêmes se ramifieraient à chaque instant en d'autres univers subtilement divergents. Quelle aubaine pour les auteurs de science-fiction ou de prose expérimentale ! *Entre autres univers*, le premier roman d'Emet North, relève de ces deux catégories. Il commence par un premier chapitre réaliste, pour présenter Raffi, jeune physicienne stagiaire à la NASA, liée amoureusement à Caleb, cohabitant avec Graham et fascinée par Alice, artiste qui travaille à la sculpture d'un cheval. Puis il nous emmène vers le fantastique – quand Raffi, rendue à ses 14 ans, tombe amoureuse de Britt, jeune propriétaire d'une jument qu'elles parviennent à commander par la pensée. Puis dans une anticipation débridée – un monde apocalyptique où des extraterrestres *« liquides »* ont investi les animaux pour qu'ils se vengent des hommes. Et ainsi chaque chapitre crée un nouvel univers qui recombine les éléments des précédents, où Alice construit des châteaux de sable grandeur nature, où une pieuvre investit le corps d'une amante, où une mère se fracture en une horde d'abeilles… Quelle belle et poétique inventivité ! D'autant que, pour faciliter notre circulation entre les mondes, le livre les relie par un fil auquel on peut s'accrocher : la voix de Raffi, qui nous présente à chaque fois ces nouveautés à hauteur de personnage, comme si elles existaient depuis des lustres. Et qui parvient à rendre accessible ce roman métamorphe, où chaque chapitre est une nouvelle raison d'émerveillement.

★★★★☆

ENTRE AUTRES UNIVERS (IN UNIVERSES)

EMET NORTH

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR GILLES GOULLET, 304 P., DENOËL, 21 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU SOPHIE KINSELLA

En 2024, lorsque la célèbre écrivaine londonienne, âgée de 54 ans, annonce aux lecteurs se battre contre un cancer du cerveau depuis deux ans, les médias exploitent immédiatement l'annonce sous toutes ses coutures. Une expérience que la papesse de la comédie romantique britannique transposera bientôt en un roman, sans aucun doute son texte le plus autobiographique : *Comment tu te sens ?* Eve, autrice à succès et mère de cinq enfants, récolte le fruit de son talent et des opportunités saisies. Mais une césure brutale s'impose : alors que le dernier souvenir de la romancière se déroule sur un tapis rouge pour l'adaptation de son livre au cinéma, elle se réveille sur un lit d'hôpital, le crâne bandé. Complètement désorientée, elle apprend qu'elle a été opérée d'une tumeur maligne et, si ses membres ne lui font pas tout de suite défaut, sa mémoire, quant à elle, est au point mort. Eve doit alors faire face à un puzzle grandeur nature pour retrouver les souvenirs qui lui sont chers, à l'aide de ses proches et des bribes qui lui reviennent, non sans humour au cœur du drame : *« — Nous sommes en 2022 et le Premier ministre est… […] — Hugh Grant ! s'écrie-t-elle d'un ton triomphant avant de se corriger. Non, c'était il y a des années. C'est une femme maintenant. » Comment tu te sens ?* ménage une balance parfaite entre résilience et légèreté pour un roman cathartique saisissant. **Marie Jouvin**

EXTRAIT

★★★★☆

COMMENT TU TE SENS ? (WHAT DOES IT FEEL LIKE ?)
SOPHIE KINSELLA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DAPHNÉ BERNARD, 144 P., BELFOND, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

Cœurs de Catalanes

« *La solitude, pour un homme, peut être le premier pas vers le pouvoir et l'art. Pour une femme, elle est le vide, la folie ou le suicide. […] Façonnées à travers les hommes, réparties parmi les génies, que reste-t-il de nous ?* » De ce qui reste, Montserrat Roig fait un roman d'amour et de mort, d'oubli et de liberté. En 1979, Natàlia, Norma et Agnès, chacune à sa manière, attendent un homme. « *Attendre, ce destin passif des femmes.* » L'autrice catalane s'y oppose, et permet aux personnages de son *Heure violette* d'exprimer la complexité de leurs sentiments. Agnès est la femme de Jordi, dont Natàlia est l'amante. Norma est leur amie commune, amoureuse de Ferran, membre du Parti communiste et déjà marié. Il y a aussi Judit, la mère de Natàlia, et Kati, dont l'amitié s'ajoute aux « *fragments découpés* » de ce grand « *récit intime* », intelligent, audacieux, moderne. C'est le deuxième volet, après *Le Temps des cerises* (2024), du portrait de trois générations de femmes en Catalogne imaginé par Montserrat Roig. Journaliste et militante féministe, disparue en 1991, elle y questionne son temps, l'amour, l'engagement politique, et ce qu'il ne faut plus avoir peur de perdre. ■

Juliette Savard

★★★★☆

L'HEURE VIOLETTE (L'HORA VIOLETA)
MONTSERRAT ROIG
TRADUIT DU CATALAN (ESPAGNE) PAR MARC AUDI, 288 P., LA CROISÉE, 22 €

Ébats présidentiels

Grand admirateur de Nabokov et de Henry James, lui-même célébré en son temps par Madonna et Larry David, entre autres, Robert Plunket a frôlé la gloire dans les années 1980 avant de sombrer dans un oubli tranquille dont la réédition outre-Atlantique de cet ébouriffant roman vient soudain de l'extirper. Elliot Weiner, universitaire médiocre et délicieusement antipathique (par ailleurs homosexuel refoulé), est obsédé par les frasques de Warren Harding (1865-1923), qui, jusqu'à il y a peu, pouvait prétendre au titre de pire président de l'histoire américaine. Une brassée de missives croquignolettes serait, dit-on, en possession de l'ex-maîtresse sans âge dudit cador. Prêt à tous les sacrifices pour mettre la main dessus, Elliot loue l'abri de piscine de la marâtre et va jusqu'à se lancer dans une liaison avec Jonica, sa petite-fille en surpoids. La catastrophe paraît inévitable. Les amis du politiquement correct peuvent sortir leur pince-nez : *Je recherche Warren Harding* est un festival de férocité et de mauvais esprit dans lequel tout le monde, à commencer par le narrateur, en prend pour son grade. Hourra pour lui ! ■

Fabrice Colin

★★★★☆

JE RECHERCHE WARREN HARDING (MY SEARCH FOR WARREN HARDING)
ROBERT PLUNKET
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ROMARIC VINET-KAMMERER, 416 P., PHILIPPE REY, 24 €

PILAR AYMERICH/LA CROISÉE - NINA SUBIN/PHILIPPE REY

MIRANDA JULY

Du sexe sans complexes

Fable féministe et conte érotique, *À quatre pattes* trouve la bonne position.

La première fois qu'on a entendu parler de Miranda July, c'était en 2005. L'Américaine repartait de Cannes avec la Caméra d'Or pour son premier film *Moi, toi et tous les autres*, comédie romantique foutraque, désenchantée, manifeste d'une œuvre dédiée aux inadaptés, incapables de respecter les codes érigés par la société. Avec un talent tout particulier pour croquer les personnages féminins en crise existentielle. Vingt ans, deux films et trois livres plus tard, *À quatre pattes* parachève son hymne aux beaux bizarres avec une jubilatoire confession autofictionnelle: Miranda July est la cheffe de file de cette famille dysfonctionnelle. La narratrice lui ressemble à s'y méprendre. Artiste de Los Angeles, queer mais mariée à un homme, mère d'un enfant non binaire, elle reçoit un jour un paiement inattendu et décide de tout dépenser dans un voyage solitaire, direction New York. Pour échapper aux entraves de son foyer mais surtout pour satisfaire le désir pressant de vibrer avant la barre fatidique des 50 ans et de cette fichue ménopause qu'on lui balance à toutes les sauces. Mais son voyage tourne court. À une station essence de la ville voisine de Monrovia, elle croise le regard de Davey et trouve l'étincelle qu'elle cherchait. Plutôt que de traverser le pays, elle s'installe dans un motel miteux pour en faire le royaume de ses fantasmes, explorant les mille et une facettes du rapport charnel et définissant les conditions du retour à la vie de famille. Fable excentrique, conte érotique, *À quatre pattes* est aussi un signe de ralliement et une invitation féministe à défier le temps en s'offrant une chambre à soi. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
À QUATRE PATTES (ALL FOURS)
MIRANDA JULY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE BRU, 416 P., FLAMMARION, 22,90 €

Le tombeur de ces drames

Play-boy de 29 ans, Ichiro Honda travaille à Tokyo pendant que sa femme l'attend à Osaka. Entre eux, ce n'est pas la folle entente. Aussi, les soirs de semaine, Honda arpente la ville en quête de femmes esseulées, qu'il nomme poétiquement dans son journal des *« cibles à abattre »*… Problème: à chaque nouvelle conquête, l'une des précédentes est assassinée. Mais par qui? Ex-chanteuse de cabaret, Masako Togawa (1931-2016) s'est imposée en vedette du roman policier en 1961 avec *Le Passe-partout*, premier roman couronné par le prix Edogawa-Ranpo, la grande distinction nippone du polar. Elle récidive trois ans plus tard avec ce *Journal de chasse*, un polar urbain très prenant, sur les thèmes de la prédation sexuelle et de l'égoïsme masculin. Le cinéaste Kô Nakahira en tirera deux films, en 1964 et en 1969, Togawa jouant dans le premier l'un des rôles principaux. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
LE JOURNAL DE CHASSE
MASAKO TOGAWA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR MATHILDE TAMAE-BOUHON, 272 P., DENOËL, 22 €

L'Iran des rails

Comme beaucoup d'enfants, Ehsan Norouzi a passé des heures, petit, à jouer avec des locomotives miniatures dans sa chambre. Cela aurait pu s'arrêter là, mais, à 40 ans, sa passion pour les trains ne l'a pas lâché. Pire, il plaque tout (en réalité pas grand-chose, car il traverse alors une crise de milieu de vie) pour embarquer dans un projet fou: traverser son pays, l'Iran, sur les rails, avec en prime la joie d'accéder aux coulisses des chemins de fer. Grand voyageur, traducteur de Jack Kerouac en persan, Ehsan Norouzi entremêle l'histoire du rail à l'histoire politique, sociale et économique de l'Iran, dans cet étonnant récit de voyage qui lorgne vers le reportage gonzo. Avec humour et érudition, l'écrivain relate le choc du peuple iranien et la méfiance du shah à la vue de la première machine à vapeur, dans les années 1870. Qu'il soit assis dans la locomotive à côté du conducteur, qu'il passe une nuit dans le dortoir d'une gare ou qu'il décrive les paysages de montagne et la mer Caspienne, il ne perd jamais notre attention. En vrai ferrovipathe (*rayl-ke-shaydâii* en langue ourdou), Ehsan Norouzi connaît le nom des locomotives disparues, et peut pousser le vice jusqu'à enregistrer le son de l'entrée en gare des trains. Une folie délicieusement contagieuse. ■

Gladys Marivat

★★★☆☆
TRAINSPOTTER. L'AVENTURE DE LA TRANS-IRANIENNE
EHSAN NOROUZI
TRADUIT DU PERSAN (IRAN) PAR SÉBASTIEN JALLAUD, 304 P., ZULMA, 22 €

ELIZABETH WEINBERG/FLAMMARION - FRANCESCO GATTONI/ZULMA

L'amour suffit rarement

« *Chaque relation a besoin d'une harmonie et d'une mélodie.* » La mélodie représente « *les meilleurs moments* », l'harmonie, « *la partie chiante* », « *faire la vaisselle, se souvenir des anniversaires, la gestion du quotidien* »… Depuis trois ans qu'ils sont ensemble, Celine et Luke sont toujours « *tous les deux nuls en harmonie* », mais ils s'aiment. Elle a 26 ans, lui, 28. Elle est pianiste, lui, « *stratège en communication dans une multinationale de la tech* ». Ils assument tous deux leur bisexualité et sont ouverts d'esprit. Mais sont-ils heureux ? Alors qu'ils décident, presque par défi, de se marier, un amas de sentiments refoulés vient tout perturber. Le mariage aura-t-il lieu ? Peut-être ne vaudrait-il mieux pas. Avec *The Happy Couple*, l'autrice irlandaise Naoise Dolan continue sa radioscopie des relations amoureuses des milléniaux et détourne ici subtilement les codes de la romance. S'appuyant sur une bonne recette (des dialogues toujours bien sentis ; une narration augmentée de textos, de listes et autres discours en train de s'écrire ; ce ton piquant qui fait sa singularité – et qui la distingue de Sally Rooney), elle réunit une petite dizaine de personnages se débattant avec l'idée du couple. C'est que l'hétéronormativité a la peau dure… ■

Juliette Savard

Duel au sommet

À Vallorgàna, village reculé des Préalpes italiennes, un jeune aristocrate hérite de l'immense patrimoine de ses ancêtres. Le Duc, comme on l'appelle non sans ironie, veille sur son domaine, réparti de part et d'autre d'une crête rocheuse semblable à l'épine dorsale « *d'un dragon qui se serait éteint ici à une époque lointaine* », vers laquelle le récit remonte pour retracer le destin des Cimamonte. Le sombre présage en ouverture (une corneille prisonnière des serres d'une buse) se vérifie quand le Duc apprend qu'il s'est « *fait avoir* » par Mario Fastréda, fils d'un paysan pauvre admiré pour son ascension sociale. Le litige portant sur une coupe illégale de bois se transforme bientôt en un duel digne des plus grands westerns. Spécialiste du Moyen Âge, Matteo Melchiorre entrelace dans *Le Duc* le passé du clan Cimamonte à la lutte de leur descendant, décidé à ne pas laisser son nom s'éteindre dans le déshonneur. Une lutte qui oppose deux visions du monde autour du pouvoir et de l'exploitation de la nature, comme l'augure le bûcheron Nelso : « *Toi aussi tu verras […] que Vallorgàna, c'est un enterrement après l'autre. Nous partons. Les corneilles arrivent. C'est ça le problème.* » ■

Laëtitia Favro

Nos vents contraires

Le nouveau roman historique de Katharina Fuchs, *Nos vies précieuses*, s'écrit en lettres de suie. Au début des années 1970, la petite ville fictive de Mainheim change drastiquement de paysage sous les yeux de ses habitants. De ses grandes prairies verdoyantes à son cours d'eau, il ne reste désormais plus rien. La faute à ce projet qui divise les citoyens défenseurs de la nature et ceux qui n'entrevoient que la quête du profit après la rude période de l'après-guerre. Les arbres ont été abattus, la rivière a été détournée, son lit a été bétonné. Lorsque le vent vient de l'ouest, la ville sent le cacao chauffé et écrasé provenant de la chocolaterie Cassada, une odeur sucrée dont personne ne se plaint jamais. Lorsque le vent vient de l'est, cependant, c'est « *la fumée âcre blanche ou jaune des hautes cheminées de Ruberus AG* » qui se déploie, irritant les muqueuses de tous les riverains. Lorsqu'un drame se produit, Caro et Minka, amies depuis toujours, décident de poser les questions qui fâchent. En revenant aux sources de l'ère industrielle contemporaine et des premières rébellions qu'elle a suscitées, l'écrivaine allemande livre un roman social intelligent et intemporel. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆
THE HAPPY COUPLE (ID.)
NAOISE DOLAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR NATHALIE PERONNY, 336 P., L'OLIVIER, 23 €

★★★★☆
LE DUC (IL DUCA)
MATTEO MELCHIORRE
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR ANNE ECHENOZ ET SERGE QUADRUPPANI, 488 P., MÉTAILIÉ, 23,50 €

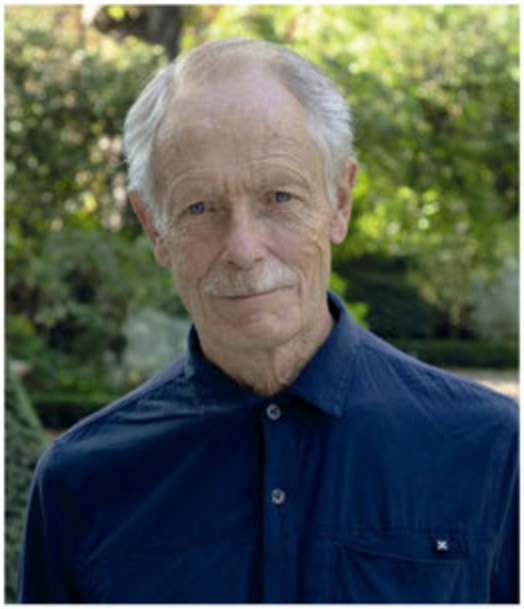
★★★☆☆
NOS VIES PRÉCIEUSES (UNSER KOSTBARES LEBEN)
KATHARINA FUCHS
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR CÉLINE MAURICE, 576 P., JC LATTÈS, 22,90 €

DR/L'OLIVIER - ALBERTO BOGI/MÉTAILIÉ - JURGEN BAUER/JC LATTÈS

ERRI DE LUCA

Le vers et le couvert

Même mise en scène de manière plus ou moins opportune, la voix engagée de l'écrivain et poète italien demeure l'une des plus reconnaissables de son temps.



FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Les deux nouveaux livres d'Erri De Luca publiés en version française ont en commun, outre leur date de sortie, une structure atypique : dans les deux cas, la traduction du propos de l'auteur est proposée en alternance avec un texte différent. Dans *Récits de saveurs familières*, les vignettes consacrées à la nourriture, où l'on retrouve les thèmes de prédilection d'Erri De Luca – les luttes sociales des années 1970, l'alpinisme, les Écritures saintes, les guerres dans l'ex-Yougoslavie ou son enfance à Naples –, sont complétées par les notes de son ami nutritionniste Valerio Galasso. Si De Luca trouve dans les expériences culinaires un terrain idéal pour décliner des considérations symboliques et métaphysiques avec la puissance dépouillée qu'on lui connaît – dont de très belles pages sur la faim et la soif –, la récurrence des invitations à privilégier les oméga-3 ou à surveiller l'équilibre de son microbiote dans la foulée hache quelque peu l'expérience de lecture. Appétissantes en diable, les recettes de sa grand-mère Emma et de sa tante Liliana, dont le *ragù* qui lui tint lieu d'expérience quasi mystique, ont le mérite d'être regroupées en fin de volume.

Dans le recueil de poèmes *Récolte à la lumière du jour*, les vers irréguliers d'Erri De Luca, qu'il décrit avec une humble joliesse comme *« des phrases qui vont trop souvent à la ligne »*, sont présentés en vis-à-vis de leur version originale. Là encore, on retrouve les sujets chers à l'Italien, entrecoupés d'allusions à l'Histoire récente – telles les amours clandestines au temps du covid – ou de rares références aux origines américaines de l'une de ses grands-mères. Un épisode marquant est commun aux deux livres : lorsque l'auteur commémora un naufrage meurtrier au large de Lampedusa en remplaçant les fleurs habituellement jetées dans la mer par des poignées de sel, figurant une plaie qui jamais ne se refermera. ■ **Antoine Faure**

EXTRAIT

★★★☆☆

RÉCOLTE À LA LUMIÈRE DU JOUR, PRÉCÉDÉ D'ŒUVRE SUR L'EAU (RACCONTO DIURNO ET OPERE SULL'ACQUA E ALTRE POESIE)

ERRI DE LUCA

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN, 160 P., GALLIMARD, 20,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

★★★☆☆

RÉCITS DE SAVEURS FAMILIÈRES (SPIZZICHI E BOCCONI)

ERRI DE LUCA

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR DANIÈLE VALIN, 256 P., GALLIMARD, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆

EUROTRASH

CHRISTIAN KRACHT

224 P., FOLIO, 9 €

Christian revient en Suisse pour rendre visite à sa mère, 80 ans, accro à la vodka, aux barbituriques et aux sarcasmes. Il l'emmène sur les routes du pays, dans un voyage aussi absurde qu'émouvant. Tandis qu'elle sombre dans des comportements délirants, il tente de recoller les morceaux d'une histoire familiale ravagée par le silence. Un récit à la fois acide et mélancolique. **Simon Bentolila**

★★★☆☆

LA BRANCHE TORDUE

JEANINE CUMMINS

362 P., 10/18, 9,90 €. EN LIBRAIRIES LE 5 JUIN.

Jeanine Cummins tisse un lien subtil entre deux femmes séparées par les siècles mais unies par une même question : être mère suffit-il à se sentir à la hauteur ? Dans l'Irlande du XIXe siècle, Ginny lutte pour survivre. À New York, Majella tente de ne pas se perdre dans le tumulte du post-partum. Un vieux carnet retrouvé dans un grenier fait surgir une mémoire enfouie, pleine de doutes, de douleurs et de résilience. **S.B.**

★★★☆☆

RATTRAPE-LE !

JAKE HINKSON

368 P., TOTEM, 11,50 €

Fille de pasteur dans une bourgade de l'Arkansas, Lily découvre qu'elle est enceinte. Son mariage est organisé, mais son futur mari disparaît mystérieusement. Tandis que l'entourage invoque la lâcheté, Lily s'entête : quelque chose cloche. Sa quête risquée la mène loin de l'univers balisé des sermons et d'une communauté qui prêche la vertu mais dissimule le pire. Un roman tendu, où les mécanismes de l'emprise religieuse se révèlent dans leur complexité. **S.B.**

Matchs amoureux

Après l'immense succès de sa série *My Missing Piece*, Acacia Black s'est imposée comme l'une des principales voix de la romance française, aux Antilles (où elle vit) comme en métropole. Si *Midnight Kiss* marque un virage thématique assez impressionnant, l'écrivaine poursuit une exploration assidue de toutes les failles dont regorge l'amitié – et qui peuvent, parfois, mener plus loin. La jeune Nova Céleste Sinclair est capitaine de l'équipe de basket des Comets et son année universitaire doit absolument se résumer à un seul but : avoir les meilleures notes possibles pour espérer décrocher une sélection en WNBA, la ligue féminine de basket. Un objectif troublé par la présence continuelle de Cassius King, adoubé par toutes les filles, qui ne voient en lui qu'un nom de famille célèbre et une future star de la NBA. Une personnalité parfois sarcastique dont l'*« odeur singulière »* de *« celui qui a joué pendant des heures »* reste *« la meilleure des fragrances »* pour Nova. Si Cassius est loin d'être indifférent au charme de son amie, une ombre se profile toutefois au tableau : l'université est en proie à une montée fulgurante du conservatisme sous l'impulsion du nouveau doyen, interdisant les relations amoureuses et intimes entre les étudiants athlètes. La nuit de leur anniversaire, les deux basketteurs ont pourtant chaque année un étrange rituel qui les mènera cette fois à un dilemme : se fiancer ou mettre définitivement fin à leur carrière sportive. Une romance campus pleine de rebonds. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
MIDNIGHT KISS
ACACIA BLACK
696 P., HUGO ROMAN, 18 €

Les jeux horrifiques

Pour sulfater le racisme systémique des États-Unis, il y a les fresques historiques de Colson Whitehead, les chroniques féroces de Chimamanda Ngozi Adichie, les polars de S.A. Cosby, et l'imaginaire débridé de Nana Kwame Adjei-Brenyah. Avec *Le Dernier Combat de Loretta Thurwar*, l'écrivain d'origine ghanéenne continue de bâtir un univers unique où anticipation rime avec malédiction, et dystopie avec jeu de massacre. Dans une Amérique futuriste, les prisonniers, pour la grande majorité des Afro-Américains, doivent, en plus de purger leur peine, participer à un programme de télé-réalité. Le *« Divertissement pénal d'action criminelle »* n'est pas sans rappeler les combats de gladiateurs dans l'Empire romain. Promettant une liberté retrouvée à celui qui survit trois ans dans l'arène, il sert en réalité d'épurateur social et racial. Mais, à quelques jours de sa libération, Loretta Thurwar, combattante d'exception, a l'occasion d'enrayer cette machine bien huilée. Pourra-t-elle déjouer les pièges d'un système où tous les dés sont pipés ? Nana Kwame Adjei-Brenyah marie avec brio l'ambition narrative d'un livre grand public ultra-divertissant et la charge impitoyable du brûlot social, à l'heure de l'utopie trumpienne. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
LE DERNIER COMBAT DE LORETTA THURWAR (CHAIN-GANG ALL STARS)
NANA KWAME ADJEI-BRENYAH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 464 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

Dans la tête d'un fou

Malgré la détestation tenace qui perdure entre l'Angleterre et l'Argentine depuis la guerre des Malouines et la « main de Dieu » de Maradona, les deux pays ont une passion littéraire commune : le roman gothique. On a ainsi vu fleurir en Argentine, ces dernières années, des œuvres noires, teintées de surnaturel, au premier rang desquelles l'ensorcelant *Prins* de César Aira et le chef-d'œuvre *Notre part de nuit* de Mariana Enriquez. Avec *L'Œil de Goliath*, un premier roman écrit à 56 ans, l'Argentin Diego Muzzio se joint aujourd'hui à ce tango de l'étrange. Dans son sanatorium au large de l'Écosse, le docteur Pierce se propose de soigner les traumatisés de la Grande Guerre et les aliénés en privilégiant l'hypnose aux opérations barbares de l'époque, électrochocs ou trépanation. Un matin, un dénommé David Alan Stevenson, lointain parent de l'auteur de *L'Île au trésor*, dépose aux portes de l'établissement son pupille, ancien soldat devenu ingénieur qui a perdu la tête lors d'une mission en Patagonie. Au rythme d'un traitement expérimental qui fait revivre au patient l'expédition vers le phare du bout du monde où le mal s'est réveillé, on pénètre la psyché de cet être tourmenté qui remet en question les frontières de la folie. Diablement réussi. ■

L.D.

★★★★☆
L'ŒIL DE GOLIATH (EL OJO DE GOLIAT)
DIEGO MUZZIO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ÉRIC REYES, 208 P., PHÉBUS, 21,50 €

ALEX M. PHILIP/ALBIN MICHEL - ADÈLE JAMONNEAU/PHÉBUS

CHRISTOPHE GAVAT

Marseille en mode mineurs

Inaugurant une collection dédiée aux anciens lauréats du prix du Quai des Orfèvres, l'ex-commissaire, auteur de *Cap Canaille*, impose sa voix dans le genre.

Le polar, c'est bien plus que du simple roman (de) policier. Gavat le sait, qui pour la troisième fois va au-delà des stéréotypes au sujet d'une ville qui en regorge : Marseille. Dans *Cap Canaille* (2020, prix du Quai des Orfèvres), un commandant du « 36 » était muté dans la cité phocéenne, et découvrait la vogue des « barbecues » chez les trafiquants (on tue, puis on fait brûler le cadavre dans une voiture). C'était Henri Saint-Donat, héros de papier revu ensuite dans *Endorphine* (2022), puis de retour dans *Héritage*.

Tout commence ici par une opération XXL : deux cents policiers vont investir la barre entière d'une cité. C'est le clou d'un an et demi de procédures et d'enquêtes, et c'est une réussite en matière d'arrestations, de saisies d'armes et de came. Il n'y a qu'un problème : le chef du réseau est introuvable. Certes, il est désormais isolé, mais il est encore plus énervé, notamment contre Ali, 16 ans, qui lorgne sa place, et surtout contre Diego, un orphelin de 15 ans, qu'il avait tabassé mais relâché, et qui est désormais à l'Évêché, le « 36 » phocéen. Là, deux corps de police le cuisinent, puis le couvrent : la Crim' du commissaire Simenon, dont Saint-Donat est le sherpa (en préretraite, et aussi auteur…), et la BRB de Louis Clert. Mais *Héritage* a un autre commencement, qui peut se présenter sans que soit divulguée la suite : au premier chapitre, son vieux père est tué chez lui, par deux jeunes. Un père qui avait aussi été le mentor de Saint-Donat. Être digne de cet homme sera son combat. Un troisième fil d'intrigue, et aussi une quête et une histoire d'héritage.

Comme dans *Cap Canaille*, l'auteur respecte ici les codes du genre, de la véracité des procédures aux réflexions autour des policiers, les intègres comme les ripoux. Narration en scènes parallèles, rythme fort, densité émotionnelle : les amateurs de polar seront comblés. Mais Gavat va bien au-delà. Tout frais retraité, ancien commissaire (en métropole, en Guyane et à la Guadeloupe), un temps chef de la BRB de Marseille, il traite de la justice des mineurs, du corps policier comme du corps social en entier, sans céder à l'idéalisme, se situant plus du côté d'Hugues Pagan que d'Olivier Marchal. Du polar majeur. ■

Hubert Artus

EXTRAIT

★★★★☆
HÉRITAGE
CHRISTOPHE GAVAT
304 P., FAYARD/LES LAURÉATS DU PRIX DU QUAI DES ORFÈVRES, 15 €

En cage

C'est un beau titre – *On ne mange pas les cannibales* – dont la teneur se dévoile à la toute fin du roman. Il y est question de la noirceur de certains hommes, de vengeance, d'une enfance humiliée et d'un zoo. Ce polar signé Stéphanie Artarit a une drôle de belle allure ; c'est un *page-turner* qui prend son temps. Le récit s'étale sur plusieurs années, entre 1970 et 1980, et raconte le destin de Bambi, maltraitée par son frère, tombée amoureuse d'un patron de zoo qui lui apprend à s'occuper des animaux. Il y a beaucoup de points communs entre les bêtes et les êtres humains, et les liens entre les uns et les autres vont se tisser bientôt, alors que les péripéties jouent sur des rebondissements toujours inattendus. Prédateur un jour, proie le lendemain… Stéphanie Artarit ménage un style qui tourne le dos aux effets de manche que l'intrigue pourrait faire naître, vu les chemins qu'elle prend. Au lieu de provoquer, la romancière construit un univers, développe les personnages, alimente l'empathie à leur endroit. Et la psychologie laisse place à des comportements si singuliers que Bambi, Rivière, Féline et les autres dessinent un monde qui leur appartient. Et qu'il faut savoir découvrir. ■

Éric Libiot

★★★☆☆
ON NE MANGE PAS LES CANNIBALES
STÉPHANIE ARTARIT
400 P., BELFOND, 20 €

DR/FAYARD - CHANTAL FORMIZZI

Camilla Läckberg • Henrik Fexeus
Mirage

Dans une semaine, c'est Noël. Mais, ce 17 décembre, Niklas Stockenberg reçoit, en plein dîner, un message qui n'est pas un cadeau, mais une menace lui rappelant qu'il ne lui reste que quatorze jours à vivre. Lui, le ministre de la Justice. Lui qui ne pourra jamais rien en dire. Ni à sa fille, Nathalie, 16 ans, ni à la mère de celle-ci, l'ex-épouse de notre homme : Mina Dabiri en personne, l'enquêtrice de la police de Stockholm, que l'on retrouve ici pour la troisième fois. L'affaire qui mobilise son équipe n'est pas un cadeau non plus : un squelette a été retrouvé, en pièces, dans un tunnel du métro. Celui d'un grand patron qui venait d'être mis en examen. Bientôt, d'autres restes de squelettes sont découverts. Crimes frauduleux, règlements de comptes entre cols blancs ? La police est sous pression. Mina le sera à double titre : Stockenberg est porté disparu, avant le terme du compte à rebours. Perdue, elle fait appel à son coéquipier régulier : Vincent Walder, maître mentaliste, star de la télévision, le seul qui va plus vite que les énigmes. Or, cette fois, lui aussi reçoit des messages étranges, menaçant toute sa famille… Pour le plaisir des lecteurs des deux précédents volumes, cette troisième aventure de la policière et du mentaliste s'amuse de leur relation toujours plus ambiguë. Mais les auteurs de *Mirage* n'oublient pas les autres protagonistes, et l'on apprécie la profondeur des scènes intimes comme celle des scènes de procédure. Intrigue politique imbriquée dans des trames horrifiques, suspense au cordeau : un polar bien ficelé. ■

Hubert Artus

MIRAGE
CAMILLA LÄCKBERG, HENRIK FEXEUS
TRADUIT DU SUÉDOIS PAR SUSANNE JUUL ET ANDREAS SAINT BONNET, 640 P., 23,50 €. COPYRIGHT ACTES SUD/ACTES NOIRS. EN LIBRAIRIES LE 4 JUIN.

ELISABETH TOLL/ACTES SUD/ACTES NOIRS

BIO EXPRESS

CAMILLA LÄCKBERG

En 2003, à 29 ans, la Suédoise Camilla Läckberg publie son premier roman, *La Princesse des glaces,* qui sera traduit en France cinq ans plus tard. C'est le premier de sa série avec Erica Falck et Patrik Hedström, dont les enquêtes (onze à ce jour) se déroulent à Fjällbacka, la ville natale de l'autrice. Rapidement propulsée en tête des ventes, elle est restée, depuis, une star internationale du genre.

HENRIK FEXEUS

Mentaliste, présentateur télé, conférencier, Henrik Fexeus est reconnu comme un spécialiste de la communication non verbale. En 2007, il publie son premier ouvrage, *L'Art de lire dans les pensées* (Robert Laffont, 2023). Traduits en quarante langues, ses livres totalisent deux millions cinq cent mille exemplaires vendus. C'est en 2021 qu'il commence sa collaboration avec Camilla Läckberg : *La Boîte à magie,* qui met en scène un duo composé par Mina Dabiri, policière, et Vincent Walder, mentaliste, sera suivi par *Le Culte* et par le présent *Mirage*.

QUATORZE JOURS RESTANTS

Niklas mastiquait lentement tout en observant sa famille de l'autre côté de la table. On était le 17 décembre, et sa fille et lui avaient décidé de commencer à décorer la maison pour Noël, même si c'était encore prématuré à son goût. Des lutins de Noël en porcelaine blanche ornaient la table, et la pièce baignait dans la lumière douce d'une guirlande électrique. Étant tous deux tombés d'accord pour dire que le sapin avait peu de chances de survivre jusqu'à Noël s'ils le rentraient dès maintenant dans la maison, ils avaient suspendu la guirlande à la lampe éteinte au-dessus de la table.

Sa fille portait un tricot avec des diodes clignotantes rouges et vertes et lui-même avait mis une cravate rouge en l'honneur de ce dîner. Son costume était bien sûr gris cendré, comme d'habitude. Il ne faut pas exagérer.

Il porta une nouvelle fois la fourchette à sa bouche. Un bout d'ananas confit au gingembre, piment et miel. Personnellement, il ne trouvait pas que les fruits aient leur place dans un plat de résistance, mais sa fille adorait l'ananas. Elle le préférerait sans doute au bifteck. Tant mieux, il y aurait d'autant plus de viande pour lui.

Ses deux convives étaient absorbés par le contenu de leur assiette et n'avaient pas l'air de remarquer ses regards scrutateurs. Heureusement. Il faisait sans doute une drôle de tête, mais il n'y pouvait rien. Il ne trouvait pas de mot plus adéquat que « satisfaction » pour décrire ce qu'il ressentait. C'était un sentiment tout neuf, même si en fin de compte il n'avait pas fallu tant d'efforts pour le faire naître.

Cela n'était pas dû à sa carrière, pourtant brillante.

Ni à l'appartement sur Linnégatan dans le quartier d'Östermalm, même s'il aimait beaucoup le logement dont sa fille et lui bénéficiaient.

Non, tout ce qu'il avait fallu, c'étaient eux trois, rassemblés autour de la même table.

La tentative d'assassinat dont il avait été victime six mois auparavant et qui avait fait grand bruit dans la presse n'était plus qu'un mauvais souvenir. Bien sûr, il faisait toujours l'objet d'une protection rapprochée, et il faudrait sûrement encore au moins six mois avant que ses employeurs ne relâchent un peu la pression. Mais il avait l'habitude de ses gardes du corps depuis si longtemps qu'il avait fini par les considérer comme des membres de la famille.

Sa famille.

Le centre de ses préoccupations, justement. Sa fille avait seize ans, elle devenait une femme, et il était assez satisfait de tout ce qu'il lui avait appris sur la vie. Bien sûr, elle lui balançait régulièrement qu'elle le détestait, mais quoi de plus normal de la part d'une adolescente. Et en face de lui, son ex-femme. Si quelqu'un, ne serait-ce que six mois plus tôt, lui avait dit qu'ils se retrouveraient comme ce soir autour d'un dîner, il n'y aurait pas cru un instant. En aucun cas. Mais le cliché s'était avéré. Le temps guérit toutes les blessures. Les voilà, famille moderne, à déguster des plats de Noël en avance. Sans se haïr. Ils s'étaient même offert des cadeaux.

Il en eut la gorge serrée et tourna le regard vers la fenêtre pour que les autres ne voient pas ses yeux embués. Dehors, la neige tombait doucement dans l'obscurité. Le monde était comme une carte postale. Sa vie aussi, en ce moment précis. Pour la première fois depuis des années, aucune tension dans ses épaules. Pas le moindre mal de tête à l'horizon.

Un bourdonnement dans l'entrée indiqua que quelqu'un sonnait à la porte. Sa fille leva la tête, surprise.

— Qui ça peut être ? dit-elle. On est samedi. Tu m'avais promis de ne pas travailler le soir de notre dîner de Noël.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il en toute sincérité. Vous n'attendez personne non plus, j'imagine ?

Sa fille et son ex-femme firent non de la tête.

Niklas se dirigea vers l'entrée.

— Si t'as loué les services d'un père Noël, t'es mal barré, cria sa fille dans son dos.

Quoi qu'il en soit, les gardes à l'entrée de l'immeuble avaient laissé passer la personne après un contrôle de sécurité minutieux. Le fait qu'ils ne l'aient pas prévenu était la preuve qu'il n'avait pas besoin de se préparer à cette visite. Un écran haute résolution lui montra qui était de l'autre côté : un homme portant un casque de vélo et une étoile rouge sur la poitrine. De la neige sur les épaules. Le coursier « Bien plus que du courrier ». Aucun doute.

— Oui ? fit Niklas en ouvrant la porte.

— Niklas Stockenberg ? demanda l'homme légèrement essoufflé en lui tendant une petite enveloppe noire. Voilà pour vous.

NIKLAS REFERMA LA PORTE ET OUVRIT L'ENVELOPPE. DEDANS SE TROUVAIT UN BOUT DE PAPIER BLANC. UNE CARTE DE VISITE PLUTÔT SOPHISTIQUÉE, CONSTATA-T-IL EN LA RETIRANT

L'enveloppe ne portait aucune inscription. Niklas la prit en fronçant les sourcils. Il la retourna dans ses mains. Rien au dos non plus.

— Qui est l'expéditeur ? demanda-t-il en levant les yeux.

Mais l'homme n'était déjà plus là. À peine avait-il lâché la lettre qu'il avait commencé à dévaler les six étages pour retrouver son vélo dans la rue. Sans doute déjà en retard pour la livraison suivante.

Niklas referma la porte et ouvrit l'enveloppe. Dedans se trouvait un bout de papier blanc. Une carte de visite plutôt sophistiquée, constata-t-il en la retirant. Elle ne portait aucun nom, seulement un symbole ressemblant à un chiffre. Un huit dont la moitié inférieure était remplie. En dessous, un numéro de téléphone. Et c'était tout.

Niklas plissa le front. Il ne reconnaissait pas le symbole, et le numéro de téléphone ne lui disait rien. Pourtant, au fond de sa tête, il avait l'impression qu'il s'agissait d'un message qu'il attendait depuis des années tout en espérant ne jamais le recevoir. Il l'avait refoulé, l'avait éliminé de sa vie. Et n'était en aucun cas prêt à le réceptionner maintenant.

Ça pouvait aussi bien être juste un prospectus, une pub, se dit-il. •••

Il n'y avait qu'une façon d'en avoir le cœur net. Il sortit son téléphone de la poche intérieure de sa veste et composa le numéro. Ses mains tremblaient.

Une voix féminine préenregistrée répondit au bout de trois sonneries.

— Bonjour Niklas Stockenberg. Nous espérons que vous êtes satisfait de nos services pendant cette période qui arrive bientôt à sa fin. Il vous reste… quatorze jours… une heure… et… douze minutes… à vivre.

Il comprima le téléphone avec force, comme pour écraser le message. Sa gorge se serrait. Il n'arrivait plus à respirer. La pièce se mit à tournoyer et il dut s'appuyer au mur pour ne pas s'écrouler.

Il entendit des rires provenant de la cuisine. Sa fille et la mère de celle-ci riaient ensemble.

Niklas s'effondra à genoux sur le tapis. Heureusement qu'il avait acheté un tapis de qualité, cher et épais, sinon il aurait pu se blesser, se dit-il. Il ferma les yeux, essaya de se concentrer. Il savait que ce jour viendrait. Il le savait depuis longtemps. Mais il avait refusé d'y prêter attention. Il avait espéré qu'on l'épargnerait.

C'était il y a tellement longtemps.

— Papa, qu'est-ce que tu fabriques ? cria sa fille. Je te préviens, si tu reviens déguisé en père Noël, j'envoie les photos à la presse.

Il s'appuya à nouveau contre le mur et se releva lentement, s'éclaircit la gorge plusieurs fois et essaya de remplir ses poumons afin de ne pas trop trembler. Puis il retourna à la cuisine.

Quand les deux femmes à la table le virent revenir, leur rire s'estompa immédiatement.

— C'était qui ? demanda sa fille, effrayée. T'es tout blanc.

Son ex-femme se leva brusquement.

— Assieds-toi avant de tomber, dit-elle en l'installant sur une chaise.

Elle posa une main sur son front.

— Personne, dit-il. C'était une erreur.

— Tu es trempé. C'est un malaise ? Tu prends des médicaments ? On appelle une ambulance ? Dis quelque chose, Niklas.

Il tourna la tête, essaya de sourire à sa fille.

— Ne t'inquiète pas, Nathalie, dit-il. J'ai juste un peu la tête qui tourne.

Nathalie regarda sa mère. Niklas retira la main de son ex-femme de son épaule, la garda dans la sienne un court instant.

— Merci, Mina, mais je n'ai pas besoin d'ambulance, dit-il. C'est bientôt fini.

La neige qui tombait dehors n'avait plus rien de doux, ni de réconfortant. Elle était froide, impitoyable, elle l'isolait dans une prison d'hiver. Il n'arrivait plus à bouger, ne pouvait pas fuir.

Aucune échappatoire.

Dans deux semaines, il serait mort. Alors qu'il y avait tellement de choses qu'il n'avait pas encore eu le temps de faire. Il regarda Mina, ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis se ravisa. Avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour elles ? Avait-il été un bon père pour Nathalie ? Que dirait-on dans son entourage professionnel ?

Le tricot de Nathalie clignotait, rouge et vert, comme pour l'encourager.

Il ne voulait pas mourir.

La carte de visite s'échappa de sa main et tomba par terre. Il n'essaya pas de la ramasser.

Niklas poussa un profond soupir et passa la main sur son visage.

Ces vingt dernières années avaient été bien. Très bien, même. Mais comme il venait de dire à Mina : C'est bientôt fini.

Dans quatorze jours, une heure et douze minutes. D'ailleurs, il n'en restait sûrement plus que dix.

***

Vincent était allongé par terre dans sa loge au Scalateatern à Karlstad. Il avait éteint le plafonnier et n'avait gardé que la lumière de sa coiffeuse. Le miroir entouré d'ampoules à incandescence faisait partie des rares choses qui étaient réellement comme les gens imaginent les coulisses d'un théâtre. Ça venait probablement d'un conditionnement hollywoodien de toute une vie, mais pour lui, ces lampes autour d'un miroir évoquaient à la fois beauté et romantisme.

Le spectacle était terminé depuis une heure. Son équipe était occupée à dégager la scène qui se trouvait en bas de l'escalier menant au foyer des artistes et aux loges. Toute la scénographie, tous les accessoires, et une partie non négligeable de l'éclairage devaient être démontés et chargés dans deux énormes camions. Ils engageaient toujours des gros bras locaux pour ce boulot, et malgré l'efficacité du légendaire régisseur du monde du divertissement suédois, Ola Fuchs, il fallait presque trois heures pour tout faire. Ce que les gens ne savent pas, c'est que pour deux heures de spectacle, il faut au moins sept heures de corvée nettement moins glamour pour une ribambelle de techniciens. Et ce tous les soirs.

Il ajusta prudemment sa position sur le sol. Le lino était incroyablement dur. Il lorgna le canapé, se disant qu'il aurait dû opter pour le confort. Mais c'était trop tard. Il ne fallait plus bouger. ■

L'INFO EN PLUS

Camilla Läckberg et Henrik Fexeus ont laissé entendre que *Mirage* serait le dernier volet mettant en scène leur duo de héros. Selon nos sources, les deux auteurs sont néanmoins *« très attachés aux personnages de Mina et Vincent »*, ce qui n'exclut donc rien… Il est vrai que, hors sa série avec Erica Falck, l'écrivaine suédoise n'a pas l'habitude des longs cycles : deux romans avec le personnage de Martin Molin, idem avec celui de Faye. Ce dernier est au centre de *Rêves de bronze*, sorti en Suède en 2024, et qui sera le prochain Läckberg traduit en France.

JIMMY BLIN

Tout le bleu du ciel

Le successeur d'Erik L'Homme poursuit son *Livre des Étoiles* avec un cinquième tome plus sombre.

L'histoire même de la fabrication de ce livre mériterait d'être racontée. Professeur d'espagnol trentenaire et lecteur passionné depuis son enfance par *Le Livre des Étoiles*, Jimmy Blin décide, il y a quelques années, d'écrire la suite de la trilogie d'Erik L'Homme, publiée entre 2001 et 2003 et écoulée à plus de 750 000 exemplaires. Entre Moyen Âge et époque contemporaine, cette saga suit Guillemot de Troïl, un jeune garçon du pays d'Ys, qui découvre ses dons pour la sorcellerie auprès de son maître Qadehar, et lutte contre les forces obscures du seigneur Sha, prêt à tout pour s'emparer du mythique *Livre des Étoiles*.

Quand Erik L'Homme reçoit le manuscrit de Jimmy Blin, il est aussitôt séduit et le fait publier chez Gallimard. Ainsi paraît en 2022 un quatrième tome, célébrant les 20 ans de la série. Le succès est au rendez-vous, si bien que ce cinquième volume arrive aujourd'hui. Guillemot, de retour après deux ans de captivité chez les Korrigans, apprend à vivre sans ses anciens pouvoirs. Lors du procès du roi des Korrigans, il découvre qu'il détient encore une part de magie… Et, quand maître Qadehar l'appelle au secours, l'aventure reprend ! On retrouve dans ce volume tout ce qui a fait le charme des précédents : un univers envoûtant, des scènes d'action intenses, un souffle de magie. Cette suite est aussi plus introspective : les doutes de Guillemot, marqué par le traumatisme, le rendent plus vivant que jamais. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
LE LIVRE DES ÉTOILES (T. 5). LA MAGIE DES KORRIGANS
JIMMY BLIN
240 P., GALLIMARD JEUNESSE, 13 € (À PARTIR DE 7 ANS)

L'ami imaginaire

Qui est cet ami imaginaire qui veille sur nous, que l'on soit enfant ou adulte ? Ne se cache-t-il pas dans la mer, un paysage, un arbre, un chien, ou dans un peu de tout cela à la fois ? Avec *J'ai un ami*, Manon Fargetton nous entraîne dans une réflexion douce et poétique, à hauteur d'enfant. Un enfant qui chemine de tableau en tableau avec son mystérieux compagnon, joue avec lui, partage, invente des mondes, et entrouvre des portes vers un ailleurs enchanteur. Les mots de l'autrice dialoguent à merveille avec les illustrations lumineuses et pleines de tendresse de Lili Wood, qui ajoutent à la poésie du récit. Un album doux, ode à l'amitié et à la liberté, un livre à lire en famille, pour rêver et s'évader ensemble. ■ **M.C.**

★★★★☆
J'AI UN AMI
MANON FARGETTON, LILI WOOD
48 P., MILAN, 13,90 € (À PARTIR DE 3 ANS)

BARRYSPHOTOGRAPHY/GALLIMARD JEUNESSE

ET AUSSI…

★★★☆☆
VIPÈRE AU POING
FRÉDÉRIC RÉBÉNA (D'APRÈS HERVÉ BAZIN)
120 P., RUE DE SÈVRES, 20 € (À PARTIR DE 12 ANS)

Vipère au poing a beau être un classique de la littérature française du XXe siècle, souvent étudié au collège et au lycée, et adapté à la télévision comme au cinéma, ce roman n'avait encore jamais été transposé en bande dessinée. C'est désormais chose faite. Hervé Bazin y raconte, à travers son double littéraire Jean Rezeau, dit Brasse-Bouillon, une enfance marquée par la tyrannie d'une mère peu aimante et violente. Frédéric Rébéna, qui s'était déjà illustré avec les adaptations de *Bonjour tristesse* et de *Marilyn la dingue*, parvient, grâce à son dessin dépouillé, à restituer l'atmosphère sombre et oppressante de ce récit autobiographique. Son trait incisif, qui donne chair à cette cruauté maternelle, saisit le lecteur aux tripes et offre un éclairage nouveau sur cette œuvre majeure. **M.C.**

★★★☆☆
COMME DANS LES LIVRES
ALEX LIGHT
272 P., LE LIVRE DE POCHE JEUNESSE, 6,90 € (À PARTIR DE 14 ANS)

Tous les ingrédients de la romance adolescente sont là. D'un côté, une jeune fille, Becca, 17 ans à peine mais qui ne croit déjà plus à l'amour. De l'autre, un jeune homme, Brett, promis à une belle carrière de sportif, et dont la popularité dissimule une profonde solitude. Un jour, il surprend Becca en train de mentir sur l'existence d'un petit ami. Amusé et intrigué, il lui propose de devenir ce fameux *« fake date »*, ce faux petit ami. Et si, à force de jouer le couple, les sentiments s'invitaient réellement dans l'histoire, *« comme dans les livres »* ? Derrière cette histoire feel-good un peu cousue de fil blanc mais efficace, le roman interroge les blessures familiales et la peur d'aimer. **M.C.**

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
UN PÈRE
JEANLOUIS TRIPP
360 P., CASTERMAN, 28 €

En 2022, JeanLouis Tripp publiait *Le Petit Frère*, album autobiographique émouvant sur un deuil familial. Il semble qu'il veuille continuer aujourd'hui dans le récit intime avec *Un père*, grand voyage dans la relation qui s'est peu à peu épuisée entre l'auteur et son géniteur. Tripp a le sens du détail et de l'anecdote, qu'il sait mettre en scène à côté de réflexions personnelles. E.L.

★★★★☆
VOIE DE GARAGE
SOPHIE ADRIANSEN, ARNAUD NEBBACHE
120 P., DARGAUD, 23,50 €

Cette histoire vraie est incroyable : dans les années 1980 à Lausanne, Martial Richoz, jeune homme « différent », comme on dit, arpentait les rues de la ville en poussant un trolley construit par ses soins, avec deux roues et une caisse en bois. Il fut interné après dénonciation, puis libéré après protestations. *Voie de garage* s'inspire de Martial Richoz, ici baptisé Paulin. Scénario dense, vissé, avec un brin de suspense, dessin magnifique qui réinterprète le réel pour mieux en évoquer l'imaginaire. E.L.

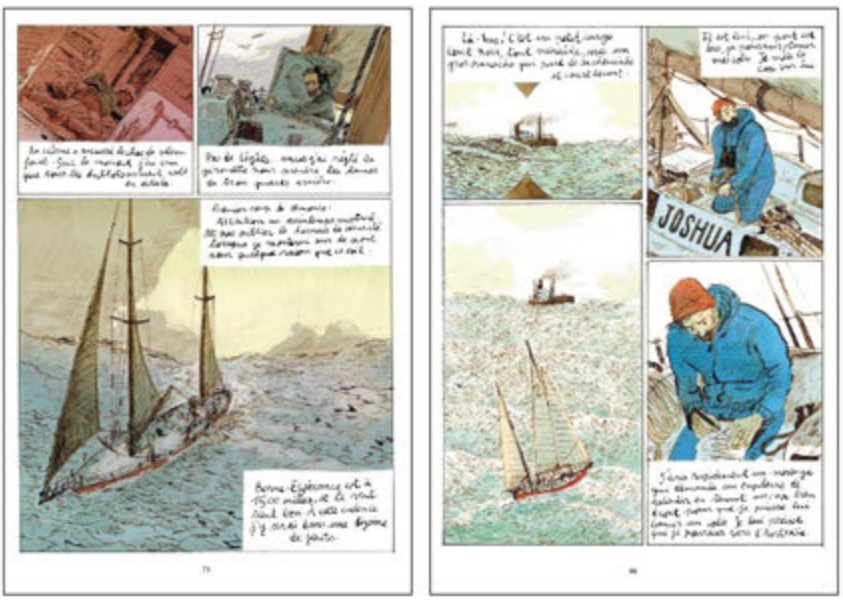
★★★☆☆
ABÎMES
LUCILE CORBEILLE
176 P., DELCOURT, 23,75 €

C'est un très beau travail graphique : des planches à la couleur directe à l'aquarelle, collant parfaitement au propos qui fouille la mémoire, les sensations, les non-dits. *Abîmes* est l'histoire d'une photographe (l'image, encore) qui, après le décès de son père, décide de comprendre les traumatismes de sa famille. Beaucoup de délicatesse dans cet album dont les personnages n'ont parfois pas de visage, comme si Lucile Corbeille cherchait à retrouver le regard des uns et des autres. Très émouvant. E.L.

STÉPHANE MELCHIOR, YOUNN LOCARD

Une odyssée dessinée

***La Longue Route* est l'adaptation du récit mythique du navigateur Bernard Moitessier, parti autour du monde pour ne (presque) jamais revenir.**



La bande dessinée de voyage est aujourd'hui un genre à part entière. L'explosion des formats permet aux auteurs de s'aventurer sur de longues distances, d'étendre les cases jusqu'à la pleine page, d'alterner reportage documentaire et récit intime. Cette *Longue Route*, signée Stéphane Melchior (scénario), Younn Locard (dessin) et Joal Grange (couleurs), a ceci de particulier qu'elle est adaptée du livre éponyme de Bernard Moitessier, navigateur mythique qui, en 1968, entreprit une course solitaire autour du monde mais qui, avant d'arriver à bon port, décida de faire demi-tour et continua de naviguer pour arriver à Tahiti *(lire aussi page 49)*. La mer et la liberté avant tout.

AVENTURE LÉGENDAIRE

Tous les marins connaissent cette aventure devenue légendaire. Les auteurs de cette *Longue Route* prennent le temps de raconter ce périple (344 pages !), et le racontent bien. Moitessier était un poète, un philosophe, un bricoleur, un esthète, un baroudeur, un râleur, un obsessionnel… Et c'est lui qui parle : travail quotidien, état de la mer, description des paysages (les caps), rencontres avec les dauphins… Tout y est, à la virgule, passionnant et surprenant. Stéphane Melchior réussit à alterner toutes ces composantes pour rendre ce récit vivant. Mais cette *Longue Route* est aussi le voyage intérieur d'un homme seul au monde face aux éléments. Et c'est là qu'intervient avec brio Younn Locard, qui semble être monté à bord du *Joshua*, tant son dessin, brut, expressif, incarné, est au plus près des sensations de Moitessier. Quand l'imaginaire prend le pas sur le réalisme. La grande aventure dans votre salon. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
LA LONGUE ROUTE
STÉPHANE MELCHIOR, YOUNN LOCARD
344 P., GALLIMARD, 29 €

YOUNN LOCARD/GALLIMARD 2025

YUKINOBU TATSU

Hanté et déjanté

La saga *Dandadan*, avec son cocktail de fantômes, d'extraterrestres, d'aventures lycéennes et de folklore, a franchi la barre des 10 millions d'exemplaires vendus.

Dès ses premiers chapitres, *Dandadan* a captivé les fans de manga avec un pitch aussi original qu'intrigant : une lycéenne, Momo Ayase, passionnée par les fantômes, et son camarade Ken Takakura, obsédé par les extraterrestres, veulent chacun prouver à l'autre que leur croyance est la bonne. Pour trancher, ils se lancent un défi : Momo explore un hôpital censé abriter des aliens, Ken, un tunnel réputé hanté. Résultat ? Ils avaient tous les deux raison, et découvrent bien pire encore… Ken se retrouve même possédé par des esprits, contraint de s'en remettre à la grand-mère de Momo, médium haute en couleur.

C'est le début d'une épopée aussi déjantée que spectaculaire, sous le pinceau de Yukinobu Tatsu, ancien assistant de Tatsuki Fujimoto sur *Fire Punch* et de Yûji Kaku pour *Hell's Paradise*. Ici, les légendes urbaines prennent vie, les *yôkai* du folklore japonais croisent des entités venues d'ailleurs, et le quotidien lycéen devient le théâtre de combats surnaturels. Dans ce chaos, Momo et Ken commencent à flirter, entourés de personnages secondaires marquants, dont Aira, médium punk survoltée. Adapté en anime sur Netflix, *Dandadan* a aussi connu un succès fulgurant dès la sortie de sa première saison, à l'automne dernier. La suite est déjà prévue pour juillet. ■

Mathieu Charrier

★★★☆☆
DANDADAN (T. 17)
YUKINOBU TATSU
TRADUIT DU JAPONAIS PAR SYLVAIN CHOLLET, 192 P., CRUNCHYROLL, 7,29 €

Honneur aux ramoneurs !

Depuis l'explosion de l'usine de Beaufort, une nuée de cendres tombe continuellement sur les villes alentour, causant des problèmes climatiques et sanitaires. Pour améliorer le quotidien de la population, les ramoneurs de Jacquesaint luttent contre ce fléau. Alors qu'il démarre sa première mission, Ben, jeune recrue, est attaqué par un monstre de cendres. Avec ses amis, il va se lancer sur la trace de cette mystérieuse créature et découvrir bien des secrets… On ne le dit pas suffisamment, mais la France compte elle aussi des mangakas talentueux. La preuve avec *Ashes*, le premier manga de Stéphanie Le Chevalier. Outre son ancrage très franco-français sur le plan géographique et culturel, *Ashes* témoigne d'une énergie galvanisante et d'un réel respect du genre, auquel il emprunte un peu, comme si se rencontraient *Germinal* et *Drifting Dragons*. Une belle surprise. ■

Ilan Ferry

★★★★☆
ASHES (T. 1)
STÉPHANIE LE CHEVALIER
248 P., ANKAMA, 7,95 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

La Cuisine du Tengu

Un mélange de folklore japonais et de gastronomie

Om est un ado de 14 ans qui a grandi à New York et découvre un jour qu'il est le descendant d'une famille de *tengu*, ces créatures mythologiques du folklore japonais. Conformément à la tradition, il doit passer une année de retraite au Japon, chez son grand frère, Motoï Izuna. Mais, contrairement à ce qu'il espérait, ce dernier ne possède aucun pouvoir surnaturel (à part une paire d'ailes dans le dos…) et passe son temps à cultiver son jardin et à cuisiner. Chaque chapitre mêle ainsi découvertes culinaires et traditions ancestrales.

Une belle fratrie

Au départ, peu de choses rapprochent les deux frères : l'aîné est calme, contemplatif et un peu distant, tandis que le cadet est fougueux et espiègle. Mais, au fil des chapitres, une vraie complicité se tisse entre eux, chacun apprenant de l'autre et grandissant à travers cette relation unique.

Un manga qui met l'eau à la bouche

Dans chaque chapitre, les étapes de préparation du plat mijoté par Om et son frère sont précisées et détaillées comme dans un livre de cuisine. Le lecteur peut même les reproduire chez lui : gyozas bouillis aux aubergines, boulettes de riz fourrées au poulet frit, boulettes grillées à la sauce miso et au gingembre, confiture ou sirop de yuzu… Grâce au trait réaliste et délicat d'Ai Tanaka, les odeurs et les vapeurs semblent s'échapper des pages pour venir titiller nos papilles.

M.C.

★★★★☆
LA CUISINE DU TENGU (T. 1 ET T. 2)
AI TANAKA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR LAURENT LEMERCIER, 166 P. ET 158 P., LE LÉZARD NOIR, 8,50 € CHACUN

DANDADAN © 2021 BY YUKINOBU TATSU/SHUEISHA INC.

ARTHUR CONAN DOYLE

Enquête de sens

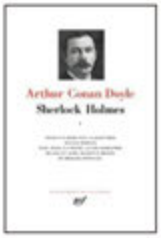
Après *Dracula* et *Frankenstein*, La Pléiade accueille un autre monument britannique de la littérature de genre: l'intégralité des aventures de Sherlock Holmes.

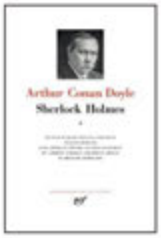
Quatre romans, cinquante-six récits rassemblés en cinq recueils et quatre plaisants récits étrangers au canon ont été réunis dans les deux volumes constituant le coffret *Sherlock Holmes*. La traduction est revue, plus proche, explique une note liminaire, des réalités de l'époque et de la pratique linguistique d'alors, *« l'objectif étant qu'un contemporain francophone de Sir Arthur* [1859-1930] *ne ressente aucun effet de dépaysement »*.

Cent ans après ses dernières enquêtes, la popularité du locataire du 221B Baker Street est intacte: qu'on en juge par le nombre phénoménal d'adaptations cinématographiques dont il fait l'objet et celui, tout aussi impressionnant, des études, sociétés et hommages qui lui sont consacrés. Dans sa préface, le spécialiste Alain Morvan revient sur la genèse de l'œuvre et la richesse du personnage principal, inspiré, entre autres, par le docteur Joseph Bell, maître de l'auteur à Édimbourg. L'engagement politique de Conan Doyle, ses intérêts littéraires (Poe, Wilde, Stevenson, etc.), son ancrage profond dans l'époque…, tout converge vers la figure extraordinaire de ce grand chasseur excentrique, obsessionnel et probablement asexué, flanqué de son indéfectible Watson, à qui le lient des sentiments d'une infinie complexité – *« d'aucuns,* avance le préfacier, *pourront même suggérer que Holmes est un masque derrière lequel* [le bon docteur] *cacherait son propre talent »*.

Ailleurs, c'est l'addiction du détective pour le tabac et la cocaïne (*« transgression toxique »*) qui est évoquée, son goût pour le violon, la douceur *« à la fois virile et quasi fœtale »* de son foyer, autant d'éléments constitutifs d'une authentique mythologie – celle d'un homme en guerre intellectuelle contre un monde qu'il méprise et dont, évidemment, il a tout compris. Arthur Conan Doyle regrettait que son limier efflanqué ait pris une telle importance au sein de son œuvre. *« On pardonne à un grand auteur,* conclut Alain Morvan, *de ne pas voir où est son vrai génie. »* ■

Fabrice Colin





★★★★☆
SHERLOCK HOLMES I, II
ARTHUR CONAN DOYLE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CLAUDE AYME, LAURENT CURELLY, ALAIN MORVAN ET MICKAËL POPELARD, 1248 P. ET 1184 P., LA PLÉIADE, 62 € CHACUN

Greene fait peau neuve

Vont-ils aller jusqu'au bout? C'est ce que l'on ne peut que se demander, avec un peu d'inquiétude, face à l'ampleur de ce superbe projet: rééditer en dix ans tous les romans de l'immense Graham Greene, soit vingt-sept volumes. Dédaigné par La Pléiade, honoré par deux volumes chez Bouquins et par quelques rééditions, dont une indispensable intégrale de ses nouvelles chez « Pavillons Poche », le grand romancier britannique est quelque peu oublié. Cette première livraison mêle le classique *Ministère de la Peur*, adapté au cinéma par Fritz Lang, au méconnu *Deux hommes en un*, premier roman de l'auteur, paru en 1929 sous le titre *L'Homme et lui-même*, dans lequel on trouve déjà, prêts à éclore, les questionnements à venir de Greene. Les traductions ont été refaites par Christophe Claro, spécialiste de l'exercice. Qu'en dire? Que la prose de Greene reste à la fois d'une efficacité et d'une beauté réelles, que son chemin tracé avec audace entre les interrogations métaphysiques et la peinture satirique du monde de l'espionnage continue de fasciner. On en fait à la fois un équivalent anglais de Mauriac et le père littéraire de John Le Carré. L'audace de cette entreprise ira-t-elle jusqu'à nous offrir *The Name of Action* et *Rumour at Nightfall*, les deuxième et troisième livres du maître, qu'il avait reniés mais qu'on aimerait bien découvrir? ■

Hubert Prolongeau

★★★☆☆
DEUX HOMMES EN UN (THE MAN WITHIN)
GRAHAM GREENE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CLARO, 352 P., FLAMMARION, 20 €

★★★★☆
LE MINISTÈRE DE LA PEUR (THE MINISTRY OF FEAR)
GRAHAM GREENE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR CLARO, 384 P., FLAMMARION, 20 €

WIKIPÉDIA

Nazis dans le rétro

Au printemps 1932, *Le Matin* envoie Joseph Kessel couvrir la présidentielle allemande, qui oppose Hindenburg à Hitler. Jour après jour, l'écrivain reporter communique ses papiers par téléphone; *Reportages en Allemagne* nous fait revivre l'Histoire en direct. Kessel décrit le pays déchiré, les combats de rue, l'atmosphère de *« guerre civile entrée dans les murs »*. Il assiste à une réunion nazie dans une brasserie, où les participants s'allument chaque fois que l'orateur prononce le mot « juif ». Il se rend au meeting d'Hitler à Dortmund, fief de l'industriel Thyssen. Les places sont payantes, mais la foule est immense. Les militants nazis, surtout les jeunes, font peine à voir: des rebuts, des malades, des déclassés. Quant à Hitler, il est ivre – ivre de lui-même. L'écrivain profite du séjour pour se faire conduire dans le monde de la pègre, l'*Unterwelt*, à Berlin et à Hambourg, d'où il rapporte des articles pittoresques. Puis il revient à la politique à l'occasion des législatives, en juillet 1932. Mais la violence qui saisit alors l'Allemagne relève-t-elle encore de la politique? *« La politique joue moins ici que des forces profondes, élémentaires et comme charnelles. »* On sait où elles déboucheront. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
REPORTAGES EN ALLEMAGNE, 1932-1945
JOSEPH KESSEL
256 P., ARTHAUD, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 JUIN.

Le testament de Jaccottet

Philippe Jaccottet aurait eu 100 ans cette année, un anniversaire qui offre l'occasion de mesurer sa place dans la littérature contemporaine. Poète né en Suisse romande, il s'installe dans la Drôme provençale, à Grignan, en 1953. Dans cette retraite, il compose une œuvre, mais aussi une vie, fondées sur la proximité avec les manifestations de la nature, fussent-elles les plus modestes, et la recherche de la juste parole. On le connaît également comme traducteur d'œuvres majeures, notamment de l'*Odyssée*, ou d'auteurs comme Rilke, Hölderlin, Musil, Ungaretti. Disparu en 2021, il laissait deux textes posthumes *La Clarté Notre-Dame* et *Le Dernier Livre de Madrigaux*, repris aujourd'hui en Poésie/Gallimard[1]. Le premier est considéré comme un testament poétique, ce qui indique assez son importance. On y retrouve le raffinement et la sereine exigence qui imprègnent son œuvre. *« Il est une beauté que les yeux et les mains touchent et qui fait faire au cœur un premier degré dans le chant »*, écrivit Philippe Jaccottet. Une phrase à méditer. ■

Serge Sanchez

1. À paraître aussi, le 5 juin, chez Folio, *Les Cormorans* suivi de *Beauregard*, 70 p., 3 €.

★★★★★
LA CLARTÉ NOTRE-DAME PRÉCÉDÉ DE LE DERNIER LIVRE DE MADRIGAUX
PHILIPPE JACCOTTET
96 P., POÉSIE/GALLIMARD, 5,90 €

Trouvailles de trouvère

Traductrice de Sylvia Plath ou de William Carlos Williams, Valérie Rouzeau est avant tout une poétesse généreuse et novatrice. Son recueil intitulé *Vrouz*, rappel de son surnom, a obtenu le prix Guillaume-Apollinaire en 2012. Il revêt des habits neufs en ce printemps avec une publication en « Petite Vermillon ». Parallèlement, on retrouve dans *La Petite Dame* ce ton et ce rythme d'une fraîcheur roborative qui font tant de bien. Mais qui est-elle, cette petite dame? Presque personne, un peu tout le monde, y compris cette Valérie qui l'observe avec une acuité bienveillante et frottée de malice. Menus faits et réflexions se succèdent comme des

haïkus qui jettent une lueur mordante sur la vie intérieure de nos héroïnes: *« La petite dame s'évertue/À ne rien prendre de travers/Valérie elle elle s'autorise/À prendre des choses de trouvère. »* Valérie Rouzeau écrit avec la liberté d'un moine taoïste qui aurait lu Desnos. Mais ce n'est pas tout. On apprendra aussi ce qui est inscrit sur la liste de corvées de la petite dame et combien de cochons il y a dans une seule tranche de jambon. Mises bout à bout, ces informations composent un puzzle qui, sous son apparente simplicité, est agencé avec un savoir-faire admirable. C'est intelligent, drôle et tragique. Aucun doute, c'est Vrouz! ■

S.S.

★★★★☆
LA PETITE DAME
VALÉRIE ROUZEAU
102 P., LA TABLE RONDE/VERMILLON, 15 €

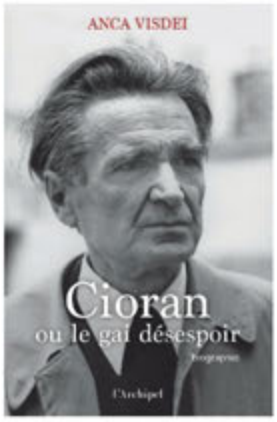
ARTHAUD COLLECTION PARTICULIÈRE - JACQUES SASSIER/GALLIMARD - HÉLÈNE BAMBERGER/LA TABLE RONDE/VERMILLON

Anca Visdei

Cioran ou le gai désespoir

Alors que dans ses écrits Emil Cioran ne nous cèle rien de ses tourments intérieurs, il restait très secret sur sa vie quotidienne. Même ses proches ignoraient parfois qu'il vivait maritalement avec sa compagne, Simone Boué : il se présentait à eux comme un *« ermite célibataire »* ! C'est après sa mort, en 1995, la révélation de ses errements politiques de jeunesse et la publication de ses *Cahiers* en 1997 qu'on en a su davantage sur lui. Mais sa biographie restait à écrire. Dans *Cioran ou le gai désespoir*, la dramaturge d'origine roumaine Anca Visdei s'y emploie à sa façon. Elle n'apprécie guère son style, qu'elle juge *« redondant »* et *« lourd »*, sauf dans ses aphorismes ! Et elle le traite sans nuance de misogyne et d'antisémite. Mais elle apporte des précisions utiles. Elle confirme ainsi qu'il fut, dans sa vingtaine, l'*« enfant terrible »*, réputé et contesté, de la *« jeune génération »* des années 1930 de son pays et que, malgré l'adoption de notre langue, il resta attaché à la sienne. Elle évoque son hypocondrie, sa prédilection pour les tisanes et les légumes à la vapeur, son amitié avec Ionesco, Beckett et le poète Armel Guerne. Elle narre aussi sa dernière histoire d'amour, pathétique, et que, atteint par la maladie d'Alzheimer, le grand lucide des *Syllogismes de l'amertume* ne se souvenait plus que par intermittence que les livres qu'on lui mettait entre les mains étaient les siens. L'ultime contradiction d'un être qui avait fait du paradoxe la matière de son œuvre et son régime d'existence. ■

Patrice Bollon



CIORAN OU LE GAI DÉSESPOIR
ANCA VISDEI
464 P., 22 €. COPYRIGHT L'ARCHIPEL.

JOHN FROST/L'ARCHIPEL

BIO EXPRESS

1973

Née en 1954 à Bucarest, Anca Visdei s'exile à 19 ans avec son père, réfugié politique, en Suisse. Après une licence et un doctorat en droit, elle est assistante en criminologie à l'université de Lausanne. Elle rédige parallèlement des critiques de théâtre et de cinéma pour le *Journal de Genève, Les Nouvelles littéraires, Le Figaro*…

1995-2025

Elle écrit plusieurs romans et des essais, mais aussi, pour le cinéma et la télévision française, des documentaires, des sketchs et des séries, ainsi qu'une quarantaine de pièces de théâtre, qu'elle met parfois en scène elle-même.

2025

Après ses biographies de Jean Anouilh (Fallois, 2012), d'Orson Welles (Fallois, 2015) et d'Alberto Giacometti (Odile Jacob, 2019), Anca Visdei publie à L'Archipel *Cioran ou le gai désespoir*, qui reçoit le prix Goncourt de la biographie Edmonde-Charles-Roux.

LE PARADIS PERDU DES CARPATES (1911-1921)

Răşinari ! C'est le nom du jardin d'Éden de Cioran. « Ce maudit, ce splendide Răşinari », soupire l'enfant du pays dans une lettre qu'il envoie de Paris à son ami d'enfance, Bucur Ţincu, en 1973, trente-deux ans après avoir définitivement quitté le pays natal.

Răşinari est situé en Transylvanie, région couramment appelée Ardeal par les Roumains qui en ont latinisé la dénomination hongroise. Il devient Resinár en hongrois et Städterdorf en allemand, ce qui donne une idée des trois populations linguistiques de la région.

À la naissance de l'écrivain, la région fait partie de l'Autriche-Hongrie. La nationalité de Cioran est donc hongroise et sa langue maternelle est le roumain.

Situé à une dizaine de kilomètres au sud de Sibiu, le village est adossé aux contreforts des Carpates, couverts de conifères, de vergers et de pâturages. Ce sont les collecteurs de résine, les *răşinari*, nombreux dans la région, qui sont à l'origine de son nom. Les fêtes rituelles sont encore de nos jours celles des produits locaux : l'alcool de prune et le fromage.

Emil Cioran est né sujet de l'Empire le 8 avril 1911 dans la maison paternelle sise Râul caselor (« Rivière des maisons »), une rue qui chemine le long d'un cours d'eau parfois couvert, parfois traversé par des ponts bas. Au bout du village, ce filet d'eau chante son *panta rhei* héraclitéen. Tout passe…

Trente ans avant Cioran, le 1er avril 1881, naissait également à Răşinari l'écrivain Octavian Goga. Poète très populaire et académicien, journaliste, ministre de la Culture dans les années 1920, il sera président du Conseil des ministres de la Roumanie sous la dictature carliste (Carol II) pour une brève période : du 28 décembre 1937 au 11 février 1938. Critiqué pour ses lois antisémites, dont le numerus clausus pour les juifs à l'entrée des universités, il démissionnera et s'éteindra quelques mois plus tard. Son œuvre poétique, très appréciée à l'époque, est empreinte d'une nostalgie bucolique et de religiosité orthodoxe, de tradition rurale et de nationalisme. L'un de ses poèmes les plus connus s'intitule *Muntii noştri* (« Nos montagnes ») :

Muntii noştri aur poartă,
Noi cerşim din poartă-n poartă.
De-am închide-a Ţării poartă,
Alţii ne-ar cerşi la Poartă !

(Nos montagnes de l'or portent,
Nous mendions de porte en porte.
Si nous fermons de notre Pays la porte,
D'autres mendieront à notre Porte[1].)

La maison natale d'Emil Cioran est un bâtiment saxon cossu, typique de tous ceux que longe le cours d'eau. Un seul étage, des encadrements de fenêtres soulignés de stuc blanc et de dessins géométriques, un toit de tuiles et une vaste cour. Un portail en bois à double battant pour les charrettes et un autre, plus bas, pour les passants, donnent accès à un jardin arboré, protégé par des murs. À l'intérieur : un *pridvor*, galerie de bois ouvragé courant le long de l'étage de la maison. La décoration est discrète et l'aspect général compact, propre et solide, comme celui des montagnards de la région. Emil Cioran est le fils du prêtre orthodoxe Emilian Cioran, né en 1884 et dont la famille est l'un des piliers du village depuis des générations. Ses membres sont des boyards prospères dont un arrière-grand-père, propriétaire de bétail nombreux, avait bâti la maison familiale. Malgré un accident de parcours, une faillite survenue deux générations avant la naissance de l'écrivain et conclue par une réparation honorable, il s'est toujours agi d'une famille de notables aisés. Cet apparent faux pas était dû à la trop grande confiance de l'ancêtre de Cioran qui tenait la caisse de la mairie dans sa maison et avait donné le double de la clef à un ami indélicat.

IL S'AGIT DU CONCOURS DU PLUS BEAU BÉBÉ DE RĂŞINARI. *COANA PREOTEASĂ* (TERME RESPECTUEUX DÉSIGNANT LA FEMME DU POPE) Y FIGURE AVEC UN BEAU POUPON SUR SES GENOUX : C'EST LE FUTUR « CHEVALIER DU DÉSESPOIR »

La mère de Cioran, Elvira Comaniciu, est née en 1888 à Veneţia de Jos. Son père, notaire, avait été anobli avec le titre de baron par l'administration hongroise. Père de sept filles, il les déshérita sans sourciller afin de faire bénéficier de l'ensemble de l'héritage son fils unique, Tavi, diminutif d'Octavian.

On peut mesurer à quel point la mère de Cioran était moderne grâce à une incroyable photo de 1912. Il s'agit du concours du plus beau bébé de Răşinari. *Coana preoteasă* (terme respectueux désignant la femme du pope) y figure avec un beau poupon sur ses genoux : c'est le futur « chevalier du désespoir ». Il n'est encore qu'un superbe bébé blond, sage et joufflu. Une trentaine de mères, chacune avec son enfant de l'année, sourient au photographe, mais seules trois d'entre elles ont abandonné le costume populaire pour un tailleur à la mode occidentale et un chapeau-jardin. Parmi les trois modernes, Mme Cioran est, de loin, la plus élégante. Bien que non croyante, elle préside alors l'association locale des femmes orthodoxes.

Au début du XXe siècle, dans la campagne roumaine, le pope orthodoxe est l'intellectuel du village, la référence religieuse, éthique et sociale. Il tient les registres •••

d'état civil de sa communauté et jouit de l'admiration et de la confiance absolue de ses villageois qui le consultent dans toutes leurs affaires patrimoniales, civiles ou spirituelles. Témoin privilégié et ordonnateur des baptêmes, des mariages et des décès, il est pourvu d'une belle voix forte pour psalmodier les prières, conseiller ses ouailles et mener leur danse autour de l'autel, lors des mariages. Les popes peuvent se marier et leurs supérieurs hiérarchiques se trouvent au mont Athos.

MÊME SÉPARÉS PAR LE RIDEAU DE FER, LES DEUX FRÈRES CONTINUERONT À CORRESPONDRE, MALGRÉ LES MENACES, LES RÉPRIMANDES ET LES TENTATIVES DE SÉDUCTION DU RÉGIME COMMUNISTE ET LA SURVEILLANCE DE LA TERRIBLE SECURITATE

Pour les liturgies, le prêtre est vêtu d'une longue tunique noire tombant jusqu'aux pieds, destinée à rappeler que la grâce de l'Esprit saint le couvre comme un habit de salut et de joie. Une étole de couleur claire, brodée d'or et d'argent, enlumine le vêtement liturgique. C'est dans cette tenue que le pope bénit maisons, églises et moyens de transport, en balançant un ostensoir d'où s'échappent des fumets d'encens et en aspergeant l'eau bénite au moyen d'un bouquet de basilic.

Hors liturgie, le pope porte une simple soutane noire, la *reverenda*, par-dessus ses habits. Sur certaines photos, le père de Cioran apparaît même en costume civil, ce qui prouve son ouverture d'esprit. Il consacre beaucoup d'énergie à son ministère. Il arrivera à Cioran, âgé de vingt-neuf ans, de lui écrire pour le prier d'en faire moins pour ne pas nuire à sa santé : « Cher Père, tu devrais te préserver. Travailler en deux services est une grande erreur. Tant de zèle dans un pays de tire-au-flanc me paraît inexplicable[2]. »

Le père de Cioran exerce son ministère à deux pas de la maison, à l'église Sfântul Ilie, sur l'autre rive de Râul caselor. Construite par la communauté gréco-catholique et consacrée en 1838, cette église est un bâtiment en pierre surmonté d'un clocher recouvert de tôle. L'intérieur est celui, classique, des lieux de culte orthodoxes de rite grec : une riche iconostase, des murs couverts de fresques et de nombreuses icônes dont les saints dansent dans les lumières vacillantes des veilleuses, lampes à huile brûlant dans des verres rouges.

Comme toutes les églises de province, celle d'Emilian Cioran est très fréquentée. Le pope, outre la liturgie, les cérémonies, les missions de conseil et de médiation, reste un membre important de la communauté, agissant souvent comme édile. Ainsi, le père de Cioran aurait été à l'origine de l'électrification du village au début des années 1920.

Emil a une sœur aînée, Virginia, dite Gica, née le 23 décembre 1908. Le 25 mai 1914 naît Aurel, dernier de la fratrie. Emil et Aurel resteront très liés jusqu'au décès de l'écrivain en 1995. Même séparés par le Rideau de fer, les deux frères continueront à correspondre, malgré les menaces, les réprimandes et les tentatives de séduction du régime communiste et la surveillance de la terrible Securitate.

Aurel était silencieux autant qu'Emil était bavard. Cependant, ils partageaient une même angoisse sourde. Dans une lettre de 1967 à Aurel, son frère aîné évoque le vague à l'âme de leur mère en ces termes : « délice et poison de la mélancolie qu'elle nous a transmise ». Dans une autre lettre de la même année, il précise : « Dans notre famille, la malchance [*nenoroc*] n'est pas parole vide, c'est la chose la plus concrète possible[3]. »

« Cette foule d'ancêtres qui se lamentent dans mon sang », écrit Cioran en 1952, dans *Syllogismes de l'amertume*. Ce qui ne l'empêchera pas, au milieu des années 1970, d'évoquer avec son frère les souvenirs immarcescibles d'une enfance merveilleuse : on ne saura jamais exactement ce qu'était la « clôture des mensonges », mais jusqu'à leur mort les deux frères s'en souviendront avec émotion. ■

1. Sauf mention, les traductions sont celles de l'auteur.
2. Lettre à son père, 2 avril 1940.
3. Lettre à Aurel Cioran, 23 novembre 1967.

CAPTURE D'ÉCRAN YOUTUBE

L'INFO EN PLUS

Dans son livre, Anca Visdei brocarde les *« exégèses intellectuelles »* de l'œuvre de Cioran qui la font, dit-elle, *« s'assoupir »*, au profit d'une lecture plus directe. C'est le parti inverse que prend le site de référence mondial sur Cioran, hébergé au Brésil, Portal Cioran Brasil, où l'on trouve des études très érudites sur ses positions face à la religion, la morale, la politique… L'auteur d'*Histoire et utopie* a deux postérités : l'une, littéraire ; l'autre, plus philosophique. Et, loin de s'exclure, elles se complètent.

MAZARINE M. PINGEOT

Le Moyen-Orient d'hier à demain

Dans son nouvel ouvrage, *La Décomposition du Moyen-Orient*, le spécialiste de l'Irak Adel Bakawan revient sur trois moments historiques qui ont fait basculer l'histoire du Moyen-Orient et celle du monde. Trois grandes ruptures qui redéfinissent les rapports de force régionaux et internationaux. La première est le 11 septembre 2001, dont la conséquence désastreuse est l'invasion de l'Irak en 2003. Bakawan rappelle que cette guerre, outre les enjeux d'ordre économique, s'inscrit dans l'idéologie du « Grand Moyen-Orient américain », bâtie de longue date par les néoconservateurs de Washington (Paul Wolfowitz, Donald Rumsfeld…). Le 11-Septembre fut l'occasion de sa mise en route : exporter la « démocratie », au nom de la supériorité morale des États-Unis et de leur mission civilisatrice. À la chute de Saddam Hussein, Paul Bremer installe ses quartiers généraux, trahit les liens consolidés avec l'opposition extérieure, favorise l'arrivée d'un gouvernement chiite et accélère le démantèlement des appareils de défense et de sécurité qui étaient entre les mains des sunnites. Cette minorité qui depuis 1638 avait pour mission de diriger l'Irak (province puis État) se trouve du jour au lendemain sans emploi, sans ressources, livrée aux exactions des vainqueurs : ce sera le foyer de recrutement de Daech. Mais c'est également l'occasion pour l'Iran de s'implanter durablement en Irak. Face au chaos et à l'État failli, un ordre milicien parallèle prospère, infiltrant jusqu'aux institutions. Face à Daech, d'autres milices passent des alliances, certaines soutenues par l'« Axe de la résistance », extension de la République islamique d'Iran, qui reconfigure les rapports de force au Moyen-Orient : l'Axe réunit et alimente le Hezbollah libanais, les milices irakiennes, les Houthis au Yémen, et même un mouvement sunnite comme le Hamas… Cet Axe doit sa vitalité et son expansion à la guerre en Irak.

> TROIS MOMENTS HISTORIQUES QUI ONT FAIT BASCULER L'HISTOIRE DU MONDE

La deuxième grande rupture est occasionnée par les « printemps arabes », qui tous promettent un soulèvement démocratique et se terminent, sinon dans le sang, du moins dans le désenchantement. Bakawan passe en revue les différents pays qui ont vu leur population se soulever, de la Tunisie à la Syrie en passant par le Yémen ou l'Égypte. Or la reconfiguration est au profit de l'autoritarisme, mais également de la décomposition des États et de guerres civiles latentes ou patentes : le nationalisme reprend du galon au détriment du panarabisme, alors même qu'un certain nombre d'États se délitent quand des peuples (les Kurdes notamment) sont, au contraire, en attente d'un État. Où l'on retrouve la montée en puissance des milices, Hezbollah, Houthis, Hamas…

Mais ce nouvel ordre sera de nouveau remis en question par la troisième rupture : le 7 octobre 2023. L'Axe de la résistance a été grandement affaibli par la guerre à Gaza ; l'Arabie saoudite souhaite profiter de cet affaiblissement de l'Iran ; la Turquie pourrait également tirer son épingle du jeu sur les ruines de Damas et de Gaza ; les rapprochements avec Israël commencés avant le 7 octobre 2023 pourraient bien se poursuivre au mépris des opinions publiques des pays arabes ; enfin, Trump apporte un nouvel élément d'incertitude, et différents scénarios se dessinent. Alors que la région traverse des bouleversements dont les ondes de choc atteignent le monde entier, l'ouvrage de Bakawan, clair et pédagogique, permet de s'orienter dans l'imbroglio de ces jeux stratégiques qui occupent notre actualité et attisent les passions. ■

★★★★☆
LA DÉCOMPOSITION DU MOYEN-ORIENT
ADEL BAKAWAN
320 P., TALLANDIER, 21,90 €

AUDREY SOVIGNET

ALAIN DE BENOIST

Itinéraire d'un passe-muraille idéologique

Consacré à Rousseau, son dernier essai, *« réévaluation positive »* de *« la bête noire des réacs »*, amène à se pencher sur l'étonnante figure du sulfureux pape de l'ex-Nouvelle Droite et sur son projet : avec des idées en partie de gauche, bâtir une pensée radicale de droite, voire *« ni droite ni gauche »*. Vraiment ?

DIDIER GOUPY/SIGNATURES/FAYARD

À 20 ans, au début des années 1960, Alain de Benoist milite dans des officines néofascistes, mais contre l'agitation politique opte rapidement pour l'intervention idéologique. Cofondateur, en 1968, du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (Grece), il s'impose, à la fin des années 1970, comme la voix de la Nouvelle Droite, identitaire, européiste, païenne, anti-égalitariste et hiérarchique, et devient éditorialiste au *Figaro Magazine* de Louis Pauwels. La vague passée, il anime ensuite deux revues de bonne tenue, *Éléments* et *Krisis*. Dans l'une, il réalise un long entretien avec Jacques Julliard ; dans l'autre, il publie des textes de Marcel Gauchet, Régis Debray, Jean Baudrillard… Car, bien qu'il en vienne, il trouve la droite *« bête »* et lui préfère une gauche à la pensée plus novatrice.

Alain de Benoist est, comme on dit, un « client », qui déroute les catégories établies. La presse le classe à l'extrême droite ; lui assure n'avoir jamais voté pour le FN-RN. Dans les années 1980, il a soutenu le Parti communiste puis l'écologiste Antoine Waechter. Ce n'est pas non plus un réactionnaire, adepte d'une « contre-révolution ». Serait-il alors un « rouge-brun » ? S'il cite Maurras, Jünger et Carl Schmitt, le grand juriste allemand – lequel n'était pas un nazi, mais un conservateur autoritaire – qui a cherché à donner une apparence de légalité aux décisions d'Hitler, il a lu de près Karl Marx, Rosa Luxemburg, Cornelius Castoriadis, Toni Negri… Et il ne se contente pas de juxtaposer les deux courants. Son objectif est plus ambitieux : avec des réflexions de tous bords, forger une doctrine de droite, voire *« ni droite ni gauche »* radicale, censée aller à la racine des choses.

RAISONNEMENTS TOURNANTS

Face à cet ahurissant pedigree, le mieux, pour y voir plus clair, est de se plonger dans l'étude sur Jean-Jacques Rousseau qu'il publie – un parmi la centaine de livres que ce polygraphe a commis. Ici, pas de provocations bas de gamme à la Zemmour. Son *Autre Rousseau* est un ouvrage exigeant, avec une argumentation serrée et un déluge de notes de bas de page, très érudit. Sa thèse s'inscrit contre le courant dominant : l'auteur du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* n'a, d'après lui, rien à voir avec la pensée des Lumières à laquelle on l'associe. Il en est même *« le premier opposant systématique »* : un antilibéral, anticapitaliste et anti-universaliste, anti-progrès et prédécroissant, car conscient des *« limites »* de la nature… comme Benoist lui-même.

Et ce dernier d'analyser *Du contrat social* comme la feuille de route d'une démocratie directe servant le *« peuple »* au nom d'une *« volonté générale »* s'opposant au règne des intérêts particuliers dans une *« primauté du politique »* sur l'économique.

Sa vision de Rousseau n'est pas exempte de glissements, comme lorsqu'il rabat son patriotisme sur un nationalisme anticosmopolite ou fait de lui un *« révolutionnaire conservateur »*. L'œuvre complexe du Genevois se prêtant à une pluralité d'interprétations, rien à lui reprocher ici. C'est moins le cas sur d'autres enjeux. Le théoricien a la spécialité des raisonnements tournants, menant à l'inverse de ce qu'ils proclament. Alors qu'il a justifié dans sa jeunesse l'apartheid, il s'est ainsi présenté un temps comme un *« tiers-mondiste »*, en vertu d'une position *« ethno-différentialiste »*. Tous les peuples, pour lui, ont le droit de défendre leur identité millénaire – ce qui vaut aussi pour les « Blancs ». Et certains le suspectent de n'avoir pas rompu avec les thèses d'une inégalité naturelle entre les hommes et de la supériorité de certaines cultures sur d'autres, car c'est un fervent défenseur des valeurs de l'Europe contre un monde américanisé sans transcendance.

Malgré ces ambiguïtés, tout tenant d'une vraie gauche, non molle, devrait se réjouir d'avoir un adversaire de cette qualité, histoire de se renouveler par la confrontation, sauf que Benoist manque parfois d'audace. Sur ce point, le parallèle avec Carl Schmitt, à qui il semble s'identifier, n'est guère en sa faveur. L'auteur de *La Notion de politique* a aidé, par son opposition « ami-ennemi », Podemos à formuler son populisme de gauche. Sa *Théorie du partisan* aurait pu émaner, par endroits, d'un émule de Frantz Fanon. Quant à son *Nomos de la Terre*, il est devenu une référence pour les héritiers écologues de Bruno Latour. Alain de Benoist, lui, n'a élaboré que l'idée, née de sa lecture de Gramsci, de *« métapolitique »*, la nécessité pour une force politique de mener un combat conceptuel pour imposer sa *« vue du monde »*. C'est une proposition intelligente, mais abstraite et souvent mal comprise par celles et ceux qui s'en inspirent – bref, un peu maigre. Si l'on avait le goût du paradoxe, on lui reprocherait presque de ne pas être assez radical, trop « raisonnable »… ■

Patrice Bollon

★★★☆☆
UN AUTRE ROUSSEAU. LUMIÈRES ET CONTRE-LUMIÈRES
ALAIN DE BENOIST (CONTRE-PRÉFACE DE MICHEL ONFRAY)
320 P., FAYARD, 23,90 €

En vert et pour tous

CÉLINE MARTY nous introduit brillamment à la pensée d'André Gorz, éminent théoricien de l'écologie politique qui prônait l'autogestion comme ligne directrice.

Dans le paysage français, on associe communément l'union de l'existentialisme et du marxisme à la figure de Sartre. Moins connu du grand public, et pourtant non moins important pour la construction de la philosophie politique contemporaine, André Gorz (1923-2007) s'inscrit lui aussi dans ce double héritage. C'est son œuvre, déterminante pour la compréhension des racines et des enjeux de l'écosocialisme et de l'écologie politique, que Céline Marty nous propose d'explorer dans son livre *L'Écologie libertaire d'André Gorz*. Derrière l'évolution de sa réflexion, elle met en évidence une cohérence fondée sur une ligne directrice déterminée : penser l'idéal concret de l'autogestion du travail et du temps comme réponse au fléau de l'aliénation. Avec Gorz, l'action quotidienne du syndicat prime sur les promesses du parti politique. La révolution n'attend pas. ■

Marylin Maeso

★★★★☆
L'ÉCOLOGIE LIBERTAIRE D'ANDRÉ GORZ
CÉLINE MARTY
400 P., PUF, 23 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Solange Bied-Charreton

Notre part de nuit

Réédition d'un ouvrage de 2017, *La Nuit* de Michaël Fœssel est une lecture de choix pour mettre à profit son insomnie. *« On consent à la nuit parce qu'elle est dénuée de témoins à charge »*, écrit dans son prélude le philosophe, professeur à l'École polytechnique, entrevoyant la nuit comme un espace-temps de liberté totale. Dans une première partie consacrée à ce qu'il nomme les *« altérations nocturnes »*, on s'enquiert du corps et de l'âme en état de nuit : les sens sont désarmés, les repères brouillés, la solitude est maîtresse, et, parce que l'enfance nous donne à percevoir les choses telles qu'elles ne le sont pas (par leur dimension, leur intelligibilité), elle participe à la nuit. Mais Michaël Fœssel s'intéresse aussi à la *« dimension politique des expériences nocturnes »*, objet de la seconde partie de l'ouvrage. *La Maman et la Putain* de Jean Eustache et *La Société du spectacle* de Debord en bandoulière, il vient démontrer le caractère tyrannique du jour, terrain de l'oppression capitaliste et du jugement impitoyable. C'est dans la nuit, loin de la transparence et biberonnée de substances psychotropes, que s'échafaude une société d'*« êtres interlopes (fêtards, voyous, révolutionnaires, ivrognes) »* qui, s'ils savent s'adonner au crime, rendent également possibles les rêves et plausibles les utopies. Un repos ? Non, une fermentation. Dans l'attente du Grand Soir ou de la résurrection, alors que Jésus prie dans la pénombre du mont des Oliviers, la nuit est un suspens qui prépare l'avènement de la vérité des hommes.

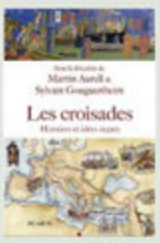
★★★★☆
LA NUIT. VIVRE SANS TÉMOIN
MICHAËL FŒSSEL
256 P., AUTREMENT, 20 €

QUE VAUT ?

Les Croisades

Tout commence le 27 novembre 1095. Le pape Urbain II fait jurer aux chevaliers présents dans la nombreuse assemblée qu'il a réunie à Clermont de ne plus faire de guerres privées, mais de prendre les armes au service de la croix. À ce moment, le mot « croisade » n'existe pas ; il sera créé bien plus tard. D'emblée se pose donc la question de savoir dans quelle mesure cette date constitue bien le point de départ d'un phénomène qui revêt des significations très différentes au fil de son histoire. À la fois guerre sainte, pèlerinage en armes, acte spirituel, le tout teinté d'une pointe de politique et d'impérialisme, les croisades ne se limitent pas à la libération de Jérusalem et des lieux saints. Car il y eut des croisés en Espagne contre les royaumes andalous, dans le nord de l'Europe avec l'ordre des chevaliers Teutoniques, et même contre les Albigeois, au cœur de la France. Martin Aurell, trop tôt disparu, montre aussi que ces croisades ne faisaient pas l'unanimité, au contraire. Pour nombre de prélats, en effet, le pape ne devait pas être homme de violence et de guerre. Sa fonction première aurait dû être d'arrêter les conflits et non d'en stimuler un nouveau, pour une terre que Jésus lui-même n'aurait pas conquise. Mais cette formidable mobilisation, des souverains jusqu'aux plus humbles, a provoqué une onde de choc qui a transformé l'histoire mondiale. Les contributeurs des *Croisades. Histoires et idées reçues*, ouvrage d'excellente qualité supervisé par Martin Aurell et Sylvain Gouguenheim, ménagent ainsi biendes surprises. De quoi revoir nos conceptions et repenser ces croisades qui ont tant fait rêver l'extrême droite.

Fabrice d'Almeida



★★★★☆

LES CROISADES. HISTOIRES ET IDÉES REÇUES

MARTIN AURELL, SYLVAIN GOUGUENHEIM (DIR.)

390 P., PERRIN, 23,50 €

EVA ILLOUZ

Le capital émotionnel

Comme une mise en garde, la sociologue des émotions montre comment nos affects les plus intimes, pris dans la logique capitaliste, agissent en nous et sur la société.

« *Les émotions ne font pas d'erreurs : pour être authentique, il faut seulement les écouter.* » Oui, mais pas n'importe comment. Cette affirmation pourrait laisser croire qu'Eva Illouz partage beaucoup avec la psychologie positive et le développement personnel, qui prônent l'écoute de soi comme solution aux souffrances individuelles. Or, si les émotions sont bien au cœur de son travail, elle combat radicalement cette approche. Tandis que les dérives d'une psychologie infusée par le capitalisme promettent à chacun une souveraine capacité à atteindre le bonheur, la sociologue, dans des ouvrages comme *Happycratie*, *Les Marchandises émotionnelles* ou *Le Capital sexuel*, démontre comment le système – ses institutions, sa culture – façonne en profondeur nos attentes et notre identité, souvent à notre insu, et dans une logique de profit. Dans *Explosive modernité*, elle précise d'emblée que son propos ne veut pas « *guérir les blessures psychiques mais déterminer en quoi la société est responsable de les avoir infligées* ».

DES DÉTERMINISMES QUI NOUS ÉCHAPPENT

Ici, les émotions embrassées sont multiples, et la méthode n'est pas strictement sociologique. Eva Illouz s'appuie sur la littérature romanesque moderne, qu'elle considère comme un miroir révélateur de nos dilemmes émotionnels. Les romans illustrent avec force la complexité des conflits intérieurs, à l'intersection du désir, des normes, de l'imagination et de la morale. Sous-titré *Malaise dans la vie intérieure*, ce livre est porté par une ambition importante : rendre conscients les mécanismes extérieurs à l'œuvre dans une dizaine d'émotions, comme autant de déterminismes qui nous échappent.

Il y a parfois des limites dans cette catégorisation établie selon une volonté d'analyse purement rationnelle : on pourrait arguer que draper l'expression de certaines émotions de morale et en en priver d'autres relève de la subjectivité de l'autrice, tout comme la sélection de textes romanesques qu'elle opère. Pour autant, *Explosive modernité* frappe juste, lorsqu'on y lit que l'espérance, l'envie ou la honte agissent comme des leviers puissants de nos comportements (et frustrations) en tant que consommateurs et acteurs sociaux. Ou que, là où « *le capitalisme crée une vie sociale chaotique tant du point de vue moral que du point de vue existentiel* », la nostalgie ne peut que prospérer. ■

Eugénie Bourlet

EXTRAIT

★★★☆☆

EXPLOSIVE MODERNITÉ. MALAISE DANS LA VIE INTÉRIEURE

EVA ILLOUZ

448 P., GALLIMARD, 24 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Révolutionner la maternité

Le post-partum a bon dos. La dépression des mères a bien d'autres causes, qu'Elsa Godart analyse méthodiquement tout au long de cette brillante *« phénoménologie du chaos quotidien »*, intitulée *Enfanter une étoile qui danse*, qui vise à réhabiliter les mères et à débusquer la matrophobie rémanente dans ses formes postmodernes et hypermodernes. De fait, les *motherhood studies*, en envisageant la valeur sociale de la maternité exclusivement sous l'angle du soin (*care*), n'aident guère les mères solo à mener une vie décente (qui inclurait aussi une sexualité moins contrainte). Certes, nous n'en sommes plus à la condition médiévale ni même au patriarcat des sociétés bourgeoises des deux derniers siècles. Mais il y a encore beaucoup à faire pour redonner aux mères leur qualité de sujet et pour infuser dans la société un courant de matrophilie, d'un féminisme maternel débarrassé de tout *« motherisme »*, autrement dit de toute idéologie essentialiste tendant à réduire la femme à sa fonction biologique. Et l'autrice de rêver à un « #MeToomère » qui, complétant la révolution #MeToo, dénoncerait les multiples injonctions intenables au quotidien adressées aux mères. ■

Jean Montenot

Une pensée pour la mode

La mode est réputée superficielle. Encore faut-il être capable de saisir la profusion de vie et de sens qui danse à sa surface. Dans *La Vie des formes*, le philosophe Emanuele Coccia et le directeur artistique de la maison Valentino Alessandro Michele mettent à mal ce préjugé tenace en montrant que la mode est un mode de pensée fécond. Aux grands esprits qui prennent de haut les défilés, ils rétorquent que le vêtement est le médium le plus universel par lequel l'art s'incarne dans le quotidien de chacun et lui insuffle une liberté inouïe, celle de se transformer et de communiquer avec d'autres corps. N'est-ce pas le projet même de la philosophie que de faire jaillir la pensée partout et à propos de tout, du plus éthéré au plus banal ? Plus que l'union de la mode et de la philosophie, c'est leur identification qu'Alessandro Michele appelle de ses vœux. Puisant son inspiration chez les philosophes autant que chez les créateurs, son projet, qui n'est pas sans rappeler la tradition phénoménologique, est de *« faire penser les corps à travers leurs qualités elles-mêmes : les silhouettes, les couleurs, les formes du monde qu'ils sont capables de métamorphoser sur leur peau »*. Et si philosopher, c'était parler chiffons ? ■

Marylin Maeso

★★★☆☆

ENFANTER UNE ÉTOILE QUI DANSE. PHÉNOMÉNOLOGIE DU CHAOS QUOTIDIEN

ELSA GODART

368 P., ARMAND COLIN, 22,90 €

★★★☆☆

LA VIE DES FORMES. PHILOSOPHIE DU RÉENCHANTEMENT (LA VITA DELLE FORME. FILOSOFIA DEL REINCANTO)

ALESSANDRO MICHELE, EMANUELE COCCIA

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR RENAUD TEMPERINI,

256 P., FLAMMARION, 28 €

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

ALEXANDRE KOJÈVE

Pour mieux connaître une éminence de la philosophie française

Avec *La Conscience de Staline*, Rambert Nicolas offre une remarquable présentation de la pensée d'Alexandre Kojève (1902-1968). Ce dernier fut, par ses cours sur Hegel dans les années 1930 (puis sur Queneau, Lacan, Bataille, Breton), à l'origine du succès, après la guerre, de l'interprétation marxiste de la dialectique du maître et de l'esclave.

Pour découvrir un chaînon manquant de la pensée kojévienne

On redécouvre ainsi la sagesse paradoxale de Kojève. De même que Vladimir Soloviev, exilé comme lui, avait voulu être, en 1877, la *« conscience de la Russie »* prérévolutionnaire, Kojève, sous le couvert de sa relecture de Hegel, tel Ulysse dans son cheval de Troie, aspirait à devenir la *« conscience de Staline »* dans l'espoir singulier de pouvoir jouer un rôle politique et prendre une forme de direction spirituelle de l'URSS.

Pour comprendre l'importance de la philosophie russe

Rambert Nicolas a nourri cet essai de sa lecture de *Sophia*, le manuscrit retrouvé chez Georges Bataille que Kojève avait rédigé en russe à Vanves, en 1940-1941, et qu'il aurait voulu voir validé en URSS comme thèse. La première édition de la première partie de *Sophia* paraît ces jours-ci avec l'essai de Rambert Nicolas, dans une traduction de ce dernier. C'est l'occasion de comprendre l'importance (au moins politique) de la philosophie russe et les soubassements spirituels d'un « monde russe » (*russkïï mir*) toujours en quête de son unité et de sa mission mondiale. **J.M.**

★★★★☆

LA CONSCIENCE DE STALINE. KOJÈVE ET LA PHILOSOPHIE RUSSE

RAMBERT NICOLAS

224 P., GALLIMARD/ BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES, 20 €

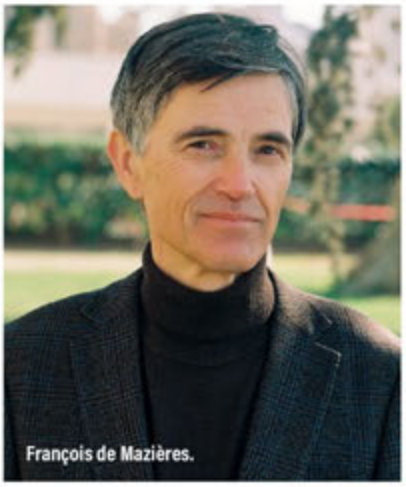
PH. MATSAS/DUNOD ÉDITIONS - FABIO LOVINO

PIERRE VELTZ ▪ FRANÇOIS DE MAZIÈRES

La nouvelle réalité urbaine

Le sociologue décrit la mutation actuelle des mégalopoles comme l'entrée dans un « *urbain généralisé* » abolissant le clivage ville/campagne, tandis que le maire de Versailles relate son combat pour moderniser sa cité en privilégiant le souci du beau.

Pierre Veltz.


François de Mazières.

La condition humaine se confond de plus en plus avec la condition urbaine. Alors qu'en 1950 30 % de la population résidaient dans des villes, nous serons 70 % dans ce cas en 2050, selon les démographes! Un chiffre impressionnant qui cache une mutation encore plus extraordinaire: les mégacités de demain n'auront plus grand-chose à voir avec nos capitales du passé. Cela se constate déjà en Asie et en Afrique: les anciennes concentrations humaines avaient des centres; les nouvelles en ont plusieurs, donc aucun. Elles n'ont également plus de limites déterminées, vampirisant une campagne jadis séparée, au point que le vocable de « ville » ne vaut plus pour elles.

C'est le temps, explique l'économiste et sociologue Pierre Veltz dans *Après la ville*, de l'« *urbain générique disséminé* » où, à la fois, tout est ville et plus rien ne l'est. Les problèmes qui en découlent sont de plusieurs ordres: économique, avec la polarisation extrême qui en procède; écologique, bien qu'en raison d'effets d'échelle les grandes conurbations soient en proportion moins dévoreuses d'énergie que les petites; social enfin, car, à rebours de l'opposition qu'agitent certains entre les métropoles mondialisées et les périphéries déclassées, les nouvelles mégalopoles feront se côtoyer les ultra-riches et les hyper-pauvres, avec toutes les menaces de désordres que cela implique. La raison en vient de la marchandisation-financiarisation du sol et des inégalités vertigineuses qu'elle génère. Faire de nos villes des espaces viables demande donc, pour Veltz, de reprendre le contrôle sur la logique de marché « *rentière* » du foncier. Il ne s'agit pas ici d'une révolution antipropriété, mais d'une mesure pratique pour que des hommes continuent à pouvoir vivre ensemble.

PLUS BELLE LA VILLE

Face à cette « *grande accélération* » urbaine, le propos de François de Mazières dans *Pour une ville belle* est davantage « situé », mais pas moins informé: le maire de Versailles a présidé de 2004 à 2012 la Cité de l'architecture et du patrimoine; il connaît bien la question. La problématique de sa cité est de la faire évoluer en respectant sa beauté. Comme l'écrit l'architecte et urbaniste Christian de Portzamparc dans sa préface, c'est une préoccupation que le mouvement moderne avait abandonnée au profit de la fonction. Haro sur le décoratif, la beauté devait naître de la rationalisation! À quelques grandes réussites près, il en a résulté ce « *style international* » standardisé de nos villes, et surtout des banlieues: un décor impersonnel « *moche* », déprimant. C'est l'inverse que vise Mazières: loin d'être superflue, la beauté est pour lui ce qui fait qu'un univers urbain crée un sentiment de bien-être. Parmi ses dix propositions en ce sens, l'une des plus cruciales, avec l'adaptation au changement climatique et l'emploi de matériaux naturels en lieu et place du béton et de l'acier, est de toujours préférer, quand cela est possible, le recyclage des bâtiments du passé à leur destruction. Les villes sont des produits de l'histoire auxquels leurs habitants s'identifient. Il faut simplement y mêler de « *nouvelles temporalités* » plus actuelles pour les revivifier.

Il est réconfortant de voir deux auteurs, un théoricien et un élu, se pencher sur l'évolution de l'urbain, longtemps le parent pauvre de la réflexion. Devenue notre paysage obligé, la ville, ou l'après-ville, est un enjeu central de nos existences, indissociablement social, moral et esthétique: politique, au sens le plus haut du terme. ■

Patrice Bollon

★★★★☆
APRÈS LA VILLE. DÉFIS DE L'URBANISATION PLANÉTAIRE
PIERRE VELTZ
288 P., SEUIL, 22,50 €

EXTRAIT

★★★★☆
POUR UNE VILLE BELLE. 10 PROPOSITIONS POUR UNE VILLE OÙ IL FAIT BON VIVRE
FRANÇOIS DE MAZIÈRES
240 P., EYROLLES, 17 €

ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL - VILLE DE VERSAILLES

LUCY VINCENT

Amour, gloire… et raté

Ranimer la flamme: la promesse est alléchante, mais la neurobiologiste se perd dans le simplisme et les clichés.

Peut-on s'aimer pour toujours ? Telle est la séduisante promesse du *Cerveau des amoureux*, dans lequel la neurobiologiste Lucy Vincent mobilise les sciences du vivant pour décrypter la mécanique cérébrale du sentiment amoureux, en vue de le faire perdurer. L'élégance du postulat cache, hélas, un propos pour le moins déconcertant. Certes, l'autrice maîtrise les bases de la biologie affective : dopamine, ocytocine, circuits de la récompense et tutti quanti. Mais son analyse se dilue dans une simplification outrancière à coups de quiz dignes d'un magazine de salle d'attente. Le style volontiers décontracté est jalonné d'affirmations qui frôlent le cliché, soulignant une appréhension mécanique du sentiment. Ainsi l'ouvrage s'embourbe dans une binarité datée, opposant l'homme-chasseur à la femme fusionnelle, sans nuance aucune ni regard critique, figeant les comportements dans des stéréotypes. En prétendant tout expliquer du cœur par le cerveau, Lucy

Vincent réduit l'amplitude de l'amour à une formule étroite, au prix d'une réduction excessive de la complexité des sentiments. Sachez enfin que, *« si vous préférez toujours le confort de vos baskets aux chaussures et les joggings aux tenues ajustées, alors il semblerait que vous n'êtes plus en mode* séduction, *ce qui implique que l'avenir de votre couple n'est plus une priorité pour vous »*. On touche là au tragi-comique. Un essai aux intentions louables, mais qui aurait exigé davantage de profondeur. L'amour mérite mieux qu'un test à choix multiples. ■ **Sophie Di Malta**

★★☆☆☆
LE CERVEAU DES AMOUREUX
LUCY VINCENT
256 P., ODILE JACOB, 22,90 €

Écouter les « mauvaises filles »

« *Lorsque nous osons parler d'une voix libératrice, nous menaçons même ceux qui peuvent au départ prétendre vouloir écouter notre parole* », observait bell hooks, citée dans *Les Héroïnes de la modernité*. Laurie Laufer s'aventure ici dans une littérature féminine où les récits et la langue choisis fissurent les apparences de l'ordre et de la morale, trop souvent maquillés en savoir scientifique. Celles qui racontent une *« féminité dangereuse, trouble, déviante, vicieuse »* dynamitent les liens établis entre sexualité, vérité et pouvoir – touchant là le cœur même de la psychanalyse. À leur contact, celle-ci pourrait se ranger du côté d'une écoute véritable, renoncer aux normes persistantes qui confisquent la parole des femmes, et intégrer la réalité de leur condition socio-économique, qui pèse aussi lourdement sur les corps et façonne le rapport à soi. ■ **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
LES HÉROÏNES DE LA MODERNITÉ
LAURIE LAUFER
288 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €

FELICITY VINCENT/ODILE JACOB

ET AUSSI…

★★★☆☆
SE LIBÉRER DES AUTO-SABOTEURS INTÉRIEURS
CÉCILE NEUVILLE
352 P., LEDUC, 19,90 €

« Cette voix intérieure qui nous parle régulièrement n'est qu'une partie de nous, ce n'est pas nous ! », prévient la psychologue Cécile Neuville dans *Se libérer des auto-saboteurs intérieurs*. L'autrice dresse le portrait de ces petites voix intimes volontiers destructrices qui s'opposent à nos élans. En cause ? Les sempiternels traumatismes issus de l'enfance ou des conditionnements familiaux et sociaux. L'ouvrage propose ensuite un protocole décliné en étapes concrètes et progressives, nourri d'exercices et de tests, pour reprendre les rênes de notre esprit. D'une grande clarté pédagogique, parfois au risque d'un ton un peu scolaire, voilà un guide accessible à quiconque souhaite transformer ses freins intérieurs en forces d'émancipation. **S.D.M.**

LES POCHES DE L'ATLANTIQUE ET DE DUNKERQUE. 1944-1945
STÉPHANE WEISS
432 P., PERRIN, 24 €

En 1945, alors que la guerre semblait gagnée le 8 mai, les combats continuaient. Une guerre oubliée s'est déroulée autour des derniers points forts que les Allemands conservaient en France. À Royan, dans le Médoc, sur l'île d'Oléron, à Saint-Nazaire, des garnisons narguaient la République française renaissante. Il fallait les reprendre par les armes pour nous prouver que nous étions bien dans le camp des vainqueurs. Ainsi s'est ouvert le front des « poches » de l'Atlantique et de Dunkerque, dont la reconquête est une histoire héroïque et sanglante. De jeunes Français s'y sont engagés, avec des pertes très élevées. Les civils ont payé cher eux aussi, comme lors du bombardement de Royan, en avril 1945, que rasèrent 550 bombardiers alliés. Une histoire magnifiquement racontée par Stéphane Weiss, historien, ingénieur et, ici, stratège. **Fabrice d'Almeida**

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
AUTOPSIE DES CŒURS CÉLÈBRES
PHILIPPE CHARLIER, DAVID ALLIOT
208 P., TEXTO, 9 €

Philippe Charlier est une autorité dans l'analyse des restes humains historiques. Il a expertisé la tête d'Henri IV, le crâne d'Hitler, le cœur de Saint Louis… Dans ce livre, il revient sur la question des cœurs célèbres, celui de Descartes, de Flaubert ou de Napoléon Ier. Car le cœur est un organe hautement symbolique, et les grands hommes en ont fait parfois un signe adressé à la postérité en l'enterrant dans un lieu particulier. Celui de Saint Louis se trouvait sous la Sainte-Chapelle, à Paris, où il a été découvert en 1843.
Fabrice d'Almeida

★★★★☆
LA VIE (TRÈS) SECRÈTE DES MANCHOTS ET AUTRES BIZARRERIES ANIMALES
LUCY COOKE
256 P., ALBIN MICHEL, 8,90 €

Lucy Cooke nous avait ravis avec *Bitch*, un ouvrage essentiel sur les biais sexistes qui contraignent notre connaissance scientifique. Cette fois, elle nous surprend grâce à des récits étonnants et des anecdotes loufoques sur le monde animal. Et parvient encore, avec humour, à élargir notre horizon sur le monde vivant. **M.D.-B.**

★★★★☆
L'INTERDIT DE L'INCESTE À TRAVERS LES SOCIÉTÉS
MAURICE GODELIER
128 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,70 €

Chez les Nuer, au Soudan, une veuve sans enfants pouvait devenir le « mari » d'une femme à qui elle choisissait un amant pour procréer. Dans les sociétés occidentales, le christianisme établissait avec l'*una caro* que l'union sexuelle d'un homme et d'une femme fusionne leurs chairs et celle de leurs enfants. L'anthropologue Maurice Godelier raconte comment les sociétés « font famille » et interdisent l'inceste depuis toujours, mais selon des règles différentes, depuis les sociétés dites primitives jusqu'à la nôtre. **Eugénie Bourlet**

SHELLY MASI

Les reines de la jungle

La primatologue nous emmène en République centrafricaine, où elle a découvert le vrai pouvoir des femelles gorilles.

La science n'est pas sans biais. Parmi eux, une vision patriarcale du monde animal, déjà dénoncée dans des ouvrages récents. *Bitch*, de Lucy Cooke, paru l'an dernier en France, montrait à quel point la misogynie peut freiner la connaissance. *L'Animal féministe*, dirigé par Yolaine de La Bigne, sorti cette année, aborde une multitude de thèmes, du consentement aux violences sexuelles. *Queen Kong* apporte une nouvelle pierre déterminante en s'intéressant, en détail, à un cas pratique: la société des gorilles. À la lecture de Shelly Masi, on saisit combien le tableau des gorilles habituellement dressé – un univers simple, un grand chef entouré de femelles soumises – est incomplet, voire faux. Dans la jungle, cette primatologue italienne qui œuvre au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris, est allée de surprise en surprise. Chez les gorilles, il y a certes des règles, plutôt strictes mais *« ni intangibles ni immuables »*. Comme chez les humains, certains font leur révolution. *« Et surtout, j'y ai été témoin d'un retournement de situation que je n'aurais jamais cru possible: il arrive que les femelles prennent le pouvoir »*, narre Shelly Masi. Et ce n'est que la face émergée de ses découvertes.

En digne héritière de Jane Goodall, la primatologue écrit avec autant de passion que de rigueur scientifique, et *Queen Kong* est un récit de vie captivant sur une réalité complexe dont il faut informer le public pour déjouer nos préjugés bien ancrés au sujet de la nature – un enjeu d'autant plus urgent que les gorilles sont en voie d'extinction. ■
Marcus Dupont-Besnard

★★★★☆
QUEEN KONG
SHELLY MASI
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

Le cosmos aujourd'hui

En 1880, Camille Flammarion publiait *Astronomie populaire*, un ouvrage de vulgarisation scientifique faisant état des connaissances cosmologiques au XIXe siècle. On y trouvait six parties: la Terre, la Lune, le Soleil, les mondes planétaires, les comètes et étoiles filantes, les étoiles. Un siècle et demi plus tard, Jean-Philippe Uzan en propose une forme de mise à jour: à quel point notre monde de savoirs a-t-il été bouleversé en cent quarante-cinq ans? Le physicien explore toutes les révolutions scientifiques, en faisant le choix de commencer son livre par la lumière, *« le fil d'Ariane que les physiciens ont tiré pour mettre à nu la vénusté de la nature – toute sa beauté »*. On mesure à quel point les savoirs ont changé dans ce laps de temps, mais on comprend très vite, surtout, que la science dans son ensemble a aujourd'hui un nouveau visage. ■
M.D.-B.

★★★☆☆
UNE HISTOIRE POPULAIRE DE L'UNIVERS
JEAN-PHILIPPE UZAN
416 P., FLAMMARION, 21 €

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Empire »

L'*imperium* n'est pas par hasard d'origine romaine. Ce mot, qu'on peut traduire par « commandement », aura traversé les siècles pendant plus de deux mille cinq cents ans, passant de la monarchie à la république et de Rome à Constantinople, de Rome à Aix-la-Chapelle, de Constantinople à Moscou. Cette généalogie-là s'est terminée – on n'en a pas toujours conscience – pendant la Première Guerre mondiale, avec les chutes successives du régime tsariste (Tsar : César) et des deux *Reich* austro-hongrois et allemand. Mais déjà à cette époque le terme est appliqué par les savants comme par les diplomates occidentaux à des configurations dont le rattachement à l'expérience romaine est ténu (Empire ottoman) ou inexistant (Empire chinois).

Au reste, le terme a migré et s'est modernisé en étant repris à leur compte par des États européens engagés dans une politique de colonisation outre-mer (Empires espagnol, portugais, britannique, français…). Le lien consubstantiel entre l'empire et la forme monarchique des institutions est, de ce fait, en train de se dissoudre : à l'apogée de la république parlementaire française, que l'on peut situer dans l'entre-deux-guerres, la France parle officiellement d'un « Empire français » qui s'étend de l'Atlantique au Pacifique. Au reste, cette précision ultramarine n'est pas nécessaire : l'extension de l'Empire russe vers l'est jusqu'à Vladivostok est une colonisation analogue à celle des États-Unis vers leur *Far West*.

Cette évolution terminologique a permis aux théoriciens du politique de chercher ce qui pourrait distinguer la forme impériale de domination des nouvelles formes, associées à une identité culturelle, valorisée par la modernité politique sous le vocable de la nation. De ce fait l'empire se caractériserait par une domination sur des sociétés culturellement différentes, ce qui était déjà le cas dans l'éphémère empire d'Alexandre comme dans le très robuste Empire romain. À cet égard, l'empire est l'autorité politique pure et parfaite, puisqu'elle trouve sa justification dans son exercice même. Celui-ci est en effet, par sa nature, dissocié de la théorie moderne qui va fonder la souveraineté non sur le prince mais sur le peuple. En quoi le national – et non le libéral – est le germe de l'effondrement des empires, ce que l'Histoire a confirmé au long des siècles qui vont de la révolution américaine du XVIII[e] à la résistance ukrainienne du XXI[e].

Assurément on pourrait discuter à l'infini de la part d'impérialisme qui subsisterait dans toute histoire nationale. Le droit de conquête, combiné ou non à la négociation diplomatique, est à l'origine non pas de centaines mais de milliers de rattachements à travers le monde, de la Corse à la France, de la Crimée à la Russie, du Kurdistan nord-occidental à la Turquie, de la Californie aux États-Unis, de Taïwan à la Chine continentale, etc. Les États-nations régis par la démocratie libérale répondent aux revendications séparatistes par des dispositifs d'autonomie culturelle et/ou politique ; les États-nations régis par la démocratie autoritaire (les plus nombreux) répondent par la répression ou, plus efficacement, par la submersion, comme la Chine populaire au Tibet.

> IL N'Y A JAMAIS EU PLUS BELLIGÈNE QU'UN EMPIRE FRAGILE

La Russie de Vladimir Poutine conserve, en plein cœur du XXI[e] siècle, les caractéristiques traditionnelles des empires. Elle le doit à l'Union soviétique, qui, au fond, s'est instaurée en restaurant l'autorité tsariste et qui a, dans la foulée, inventé une République de Russie présentée comme fédérative – la soumission de la Tchétchénie tout comme l'invasion de l'Ukraine montrent bien qu'elle ne l'est pas.

L'histoire des empires peut encore aujourd'hui faire rêver, mais le monde moderne devrait se rappeler qu'à sa naissance – traduisez : en 1914 – les deux (im)puissances les plus va-t-en-guerre n'étaient pas, comme on le dit souvent, l'Allemagne, la France ou – moins encore – le Royaume-Uni, mais l'empire austro-hongrois et l'empire russe. Il n'y a jamais eu plus belligène qu'un empire fragile, quand ce qui était jadis magnifié comme solution est désormais retourné en problème. Nous en sommes là aujourd'hui. ■

AUDREY SOVIGNET

Quand la montagne accouche d'une souris…

Il n'y a pas si longtemps, c'était encore l'apanage d'une presse à sensation qui, pour satisfaire le voyeurisme latent de son lectorat, laissait espérer dans ses titres ce qu'elle serait impuissante à confirmer dans ses articles, à moins de verser dans la désinformation pure et simple. Sur la Toile, aujourd'hui, où rien ne compte que d'accrocher, le procédé est devenu monnaie courante, pour ne pas dire la règle. Les enseignes les plus respectables elles-mêmes ne dédaignent plus de recourir à ce genre de racolage, au besoin en se drapant dans les meilleures intentions, parmi lesquelles – un comble ! – le souci d'inciter le lecteur à exercer son sens critique : sous prétexte de dénoncer les théories du complot et de passer leurs thèses au révélateur du fameux « fact-checking » (le dernier bidule à la mode pour évoquer ce qui n'est au fond que le b.a.-ba du travail journalistique, à savoir vérifier les faits), on n'en profite pas moins au passage du frisson que procure le délire complotiste. Peu importe que le démenti soit sans appel, la condamnation sans recours, l'essentiel est que la question, si farfelue soit-elle, ait pu être posée et nourrir les fantasmes de qui veut y croire !

Le Marché aux chiens : le racoleur, de François Séguin (XIXe siècle).

Mais n'allons pas nous fourvoyer dans une réflexion éthique qui ne siérait guère au chroniqueur de langue pour nous en tenir à la famille de mots (*racoler*, *racolage*, *racoleur*) qui caractérise ces pratiques pour le moins douteuses. Eux aussi, d'une certaine façon, font figure de souris, eu égard à la montagne attendue ! Ne les gratifie-t-on pas volontiers, qui d'un « c », qui d'un « l », pour pallier une nudité qui paraîtrait presque déplacée au royaume des consonnes doubles ? Faut-il rappeler que l'usager, s'il ne déteste rien tant que de multiplier les intéressées au sein d'un même mot (les malheureux *flottille*, *mallette*, *atterrissage* en savent quelque chose), a en contrepartie horreur du vide : qu'aucune lettre ne soit ici doublée ferait presque désespérer d'une langue qui l'avait habitué à mieux !

ATTRAPER PAR LE COL

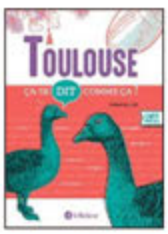
On nous dira sans doute que l'étymologie devrait avoir raison des hésitations : *racoler*, n'est-ce pas attraper par le… col, embrasser en quelque sorte ? Cela dit, certaines étreintes s'apparentant à de la glu, doit-on s'étonner que d'aucuns préfèrent relever là des traces de *colle* ? On leur concédera que l'homonymie, en l'espèce, ne fait pas bien les choses !

De même, comment ne pas reconnaître que le doublement du « c » ne déparerait pas un paysage riche en *raccorder*, *raccourcir*, et surtout *raccrocher*, la sémantique de ce dernier verbe n'étant pas, finalement, si éloignée de celui qui nous occupe aujourd'hui : le titre racoleur n'a-t-il pas vocation, on l'a vu plus haut, à accrocher le chaland ? Et comment réussir à oublier que l'*accolade*, plus proche encore par l'étymologie, se gargarise impunément, elle, de ses deux « c » ? Ce monde-là est décidément sans pitié. ■ **Bruno Dewaele**

À LIRE

AUTANT EN EMPORTE LE VENT D'AUTAN

Le recto de la carte postale toulousaine, on le connaissait *pluss ou moinss*, et depuis longtemps : sur fond de cagnard et de ciel bleu, il est fait de violettes et de ballons ovales, de cassoulet et de foie gras. Mais, grâce à Pierre Escudé et à ce cinquième opus de la série *Ça se dit comme ça !*, toujours orchestrée par les équipes du Robert, on aura désormais de quoi remplir le verso d'expressions du cru. De celles qui servent moins à parler qu'à chanter et, au-delà, à vivre. C'est donc *avé plaisir, macarel de macarel !* qu'on ouvrira tout grand ce *finéstrou*-là… Impossible de *gicler* avant la dernière page ! Comment, d'ailleurs, pourrait-on résister à la poésie d'un pays qui voit… des *poupes* dans ces figures de proue que représentent les seins et où l'état d'ébriété cher à la maréchaussée se mesure *de Gaillac à Rabastens ? Boudu !* on avait adoré les épisodes précédents mais, ce coup-ci, c'est vraiment *pompon sur la Garonne* ! (En français standard, la cerise sur le gâteau, mais on parierait que vous aviez compris…) **B.D.**



À TOULOUSE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
PIERRE ESCUDÉ
144 P., LE ROBERT, 12,90 €

MUSÉE CARNAVALET/PARIS MUSÉES

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Dilemme ou dilemne ?

La réponse, pour une fois, pose moins de problèmes que la question : il suffit d'ouvrir un dictionnaire – et n'importe lequel, ce qui n'est pas si fréquent – pour constater que le second n'existe pas. Ce « choix obligé (et souvent présenté comme cornélien) entre deux possibilités comportant l'une et l'autre des inconvénients » est obligatoirement un *dilemme*. Quand la rareté du mot *lemme*, dans la vie courante du moins, n'aiderait pas, on ne s'en demande pas moins pourquoi la confusion est aussi tenace. D'aucuns incriminent le grand Balzac qui s'y serait lui-même trompé, mais, fût-il en l'occurrence mérité, ce serait lui faire beaucoup d'honneur que de lui accorder autant de crédit auprès du grand public. L'Académie plaide de son côté pour le caractère exceptionnel de cette finale dans notre lexique (on ne voit guère que *flemme* et *gemme*), mais celle qu'on lui préfère à tort n'est pas mieux représentée, *indemne* étant le seul de sa catégorie ! Force est cependant d'avouer que celui-là est autrement courant que les précédents, et grande est d'ailleurs la tentation, dans le milieu orthographique, d'en tirer parti par le truchement d'une phrase mnémotechnique : « On ne sort jamais *indemne* d'un *dilemme* ! » Pour une fois que l'on a l'occasion de faire d'une faiblesse une force, comment n'en pas profiter ? ■ **B.D.**

LE VOCABLE DU MOIS

Dramédie

Nouvelle illustration de la fascination des temps pour les mots-valises ? Preuve supplémentaire de l'anglicisation de notre langue, *dramedy* ayant cours depuis longtemps de l'autre côté de la Manche et de l'Atlantique ? Sans doute un peu des deux, à l'image de la définition donnée par le Petit Larousse 2026 qui vient tout juste de l'inclure dans sa nomenclature : « film, série mêlant les genres du drame et de la comédie ». Plus d'un se demandera pour l'occasion si, tout bien pesé, ce n'est pas là le cas de tout film, de toute série, dès lors que l'un ou l'autre s'attache à donner une image fidèle et crédible de la vie, faite par essence de joies et de peines. Les lettrés auront même une pensée pour le drame tout court, lequel, bourgeois au XVIII^e^ siècle avec Sedaine et Diderot, romantique au XIX^e^ avec Hugo, faisait déjà profession de mélanger les genres et les tons, au contraire des deux genres dominants du Grand Siècle, tragédie et comédie. D'autres enfin, avec une pointe de mauvais esprit peut-être, s'interrogeront gravement sur l'opportunité de ce nouveau vocable quand existait déjà chez nous… la « comédie dramatique ». Faudra-t-il distinguer l'une de l'autre et, si oui, sur quelles bases ? Faisons confiance à nos apprentis sorciers de la néologie, il serait étonnant que ne leur vînt pas une justification *a posteriori* ! ■ **B.D.**

***En fanfare*, une « dramédie » d'Emmanuel Courcol.**

ALEXANDRE ISARD/LA MARTINIÈRE - AGAT FILMS/FRANCE 2 CINÉMA

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

« Sieste »

« Ah, la sieste ! Cette bonne chose si mal vue. À force de nous faire croire que le temps passe trop vite et qu'il ne faut surtout pas risquer de le perdre, on la traque comme un moment de faiblesse, une paresse coupable. J'ai découvert les vertus de la sieste pendant le confinement, alors que notre monde venait de faire tilt. Astreint à domicile pendant cette parenthèse étrange, je me suis retrouvé face à des paquets d'heures de travail sans coupure, des journées sans début ni véritable fin. Au bout de quelques jours, mon corps s'est révolté. Il réclamait une pause. Je me suis allongé juste après le repas pour me laisser aller à un petit roupillon. Une demi-heure plus tard, je me suis réveillé. J'avais l'esprit plus vif, les neurones coiffés, les idées bien alignées, prêt à recommencer. Jour après jour, sieste après sieste, j'ai savouré ce bref moment hors du temps, cette suspension féconde. Dans ce court lâcher-prise, tant de bienfaits opèrent. Notre corps se mobilise pour soigner nos organes. Notre mémoire fait le tri entre le superficiel et l'essentiel. Notre cerveau combine des tas d'idées nouvelles. L'intuition. L'eurêka, comme celui qui surgit dans l'esprit de Newton somnolant sous son pommier. Le farniente, c'est-à-dire le fait de ne rien faire, serait-il le meilleur moyen de faire mieux ? Et si l'art de la sieste, était, l'air de rien, l'art suprême de bien faire ? Quel savoureux paradoxe ! À nous de jouer, donc : savourons l'or du temps… »

Propos recueillis par Léonard Desbrières

Dernier livre paru : *Petite philosophie de la sieste* (La Martinière)

Une bonne correction

Notre numéro de mai proposait un entretien avec Erik Orsenna, dont vous connaissez à coup sûr *La grammaire est une chanson douce*. Inutile de préciser que les neuf fautes qui se sont glissées dans cet extrait ne lui sont pas imputables. Les avez-vous repérées ?

« Le soleil trônait déjà au milieu du ciel. Sur la petite place, un chien baîllait, trois chêvres rongeaient un pneu, un papillon passait et repassait sous le nez d'un chat noir obèse. Après tant de tumultes, ce calme donnait le vertige. Monsieur Henri, assis sur un tronc d'arbres, carressait sa guitare. De temps en temps, ses doigts se promenaient sur les cordes, et revenaient le même air que la veille, celui qui nous avait endormis. Peut-être nous avait-il accompagnés toute la nuit, pour chasser les cauchemars, les cauchemars horribles qui assaillent forcément les survivants d'un drame ? Quelles étaient ces gens qui savent prendre si bien soin des nauffragés ? Et quels étaient leurs pouvoirs magiques ? Je mourrais d'envie d'en savoir plus. Quand l'impatience me prend, je ne peux m'empêcher de bouger. J'esquivais trois pas de danse. »

L'été est partout !

En vous aidant de leur définition, identifierez-vous ces substantifs qui fleurent bon l'été ?

A. – É T É – Fait la pluie et le beau temps
B. – É T É – – Préfère l'autre
C. – É T É – – – Ça passe vite !
D. – É T É – – – – Ça fait tache !
E. – – – É T É – – – On y casse la croûte
F. – – É T É – – – – – Apprend à manger
G. – É T É – – – – – – – Produit de Maisons-Alfort
H. – – – – É T É – – – – – Sondage

Le mot mystère

Joli sort que le mien ! Il suffit que je m'exprime pour que l'on crie au procédé ; que je dise blanc pour que l'on pense noir… Qui plus est, si beaucoup me reconnaissent, peu savent dire mon nom. Vous, peut-être ?

Prête-noms

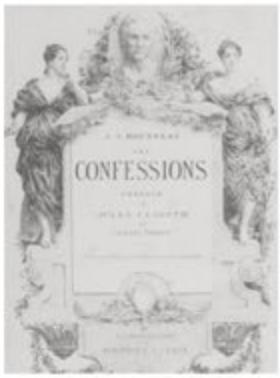
Comme juin, qui doit son nom à la déesse Junon ou au fondateur légendaire de la République romaine Lucius Junius Brutus, les substantifs qui suivent sont issus d'un patronyme. Sauf un. Lequel, selon vous ?

A. barème ;
B. calepin ;
C. clarinette ;
D. dahlia ;
E. mansarde ;
F. masochisme ;
G. praline ;
H. saxophone.

• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

Stupeur et tremblements

Turin, 1729. Jean-Jacques Rousseau, 17 ans, est entré comme domestique chez un vieux gentilhomme, le comte de Gouvon. Un soir de grand dîner, un convive pointe le doigt vers la tapisserie où s'étale, avec les armoiries, la devise familiale : *« Tel fiert qui ne tue pas. »* Mais pourquoi donc ce *t* à *fier* ? Faute d'orthographe ? Jean-Jacques écoute, observe, sourit. Le comte s'en avise et, d'un geste généreux, donne la parole au jeune laquais. La suite se trouve dans *Les Confessions* : *« Je dis que je ne croyais pas que le* t *fût de trop ; que* fiert *était un vieux mot français qui ne venait pas du mot* ferus, *fier, menaçant, mais du verbe* ferit, *il frappe, il blesse. »* Autrement dit : *« Tel frappe qui ne tue pas »* – le guerrier clément qui blesse en laissant la vie sauve, ou peut-être le dieu Amour en personne.



Quoi qu'il en soit, tous les regards, sidérés, se tournent vers ce curieux valet si fin latiniste. Mieux, voici que la petite-fille du comte, la ravissante M^lle^ de Breil (que Jean-Jacques trouvait fort à son goût), lui demande, *« d'un ton de voix aussi timide qu'affable »*, de lui donner à boire. *« On juge,* raconte Rousseau, *que je ne la fis pas attendre ; mais en approchant je fus saisi d'un tel tremblement qu'ayant trop rempli le verre, je répandis une partie de l'eau sur l'assiette et même sur elle. »* Maladresse impardonnable, qui lui fera perdre tout sex-appeal aux yeux de la jeune femme…

Car, s'il semble bon de frapper sans tuer, encore faut-il savoir viser. ■

Ci-dessus : *Les Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, éditions Launette, 1889.

WIKIMEDIA COMMONS

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Trois morceaux en forme de poire
Poème fort maniéré du Rose-Croix

Karol Beffa, *Erik Satie de A à Z. Un musicien à la plume fantasque,* Flammarion, 2025

On ne badine pas avec l'amour
Cela non, mais on bavarde peu !

Alfred de Musset, 1834

« La blancheur du pied s'irisait de rose aux extrémités des orteils bordés de rouge pâle. Cela me rappelait les desserts de l'été, les fraises au lait, la couleur du fruit fondant dans le liquide blanc »

Le pied d'O-Fumi-san
Ou faim splendide

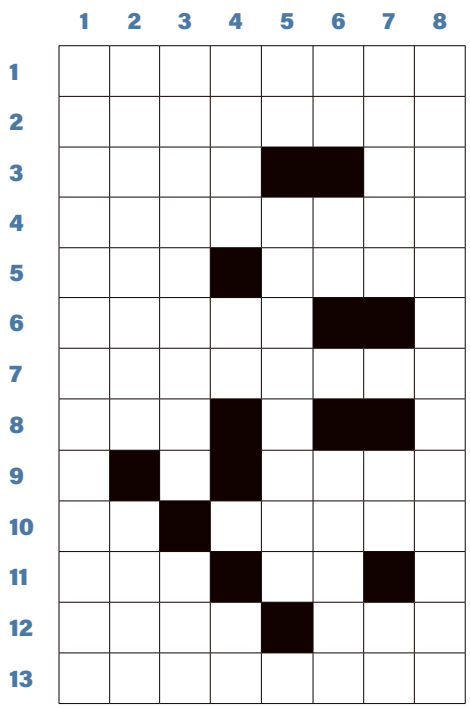
Junichirô Tanizaki, *Le Pied de Fumiko,* Mercure de France, 1998

Alain Aspect
Ça plaisante

Si Einstein avait su, Odile Jacob, 2025

À retardement
Trame ardente

Franck Thilliez, Fleuve Noir, 2025



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Exclamation chauvine. **2.** Des parfums pour le chef. **3.** Peste. Aux confins du département. **4.** Célèbre. **5.** Agence de renseignements. Pour tous les joueurs. **6.** Font des bulles dans le Piémont. **7.** Donnera le ton. **8.** Ne vaut pas grand-chose, déjà, alors désarticulé ! **9.** Report de voix. **10.** Est anglais. Se tiennent toujours au Coran, même de droite à gauche. **11.** En un sens, sont devant les autres. Touchant petit personnage du cinéma. **12.** Est lente aux tout débuts. Abréviation d'une interjection-juron. **13.** Esquisses.

Verticalement

1. Il peut vous faire la tête, sans bouder pour autant. **2.** Non tus. Très affecté. **3.** Travail de comparaison sur des textes. Ancienne compagnie aérienne. **4.** Grimace désordonnée de boudeuse. Dans le vent. Adverbe. **5.** Spécialité du batteur. Prénom ancien. **6.** La moitié de la nuit. Abréviation pour des exercices où l'on passe de la théorie à la pratique. Presque toutes les prises y sont acceptées. **7.** Essence du Liban. Pièces du harem. Note. **8.** Manquent de simplicité.

Antanaclase

Malgré son nom qui évoquerait plutôt une fracture ouverte (tiré du grec *anaklasis*, « répercussion du son »), l'antanaclase, appelée dans certaines de ses formes diaphore, est une figure qui consiste à répéter le même mot dans une phrase, mais avec deux acceptions différentes. Exemple célèbre : *« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »* (Pascal, *Pensées*, 1670). On pourrait ici paraphraser la première occurrence de « raison » par « mobile », « motivation », l'autre par « intelligence » ou « rationalité ». Eugène Sue, parlant d'une *« cuvette où [Rose-Pompon] avait récemment plongé son frais minois dans une eau non moins fraîche que lui »* (*Le Juif errant*, 1845), ne fait pas que répéter le terme « frais » : il mobilise un trait sémantique abstrait (éclat et jeunesse) et un autre, concret (température). Dès lors qu'elle joue sur des doubles sens, l'antanaclase est souvent la petite cousine du calembour. *« Je veux vous apprendre à chanter du latin tout un jour s'il vous chante »*, écrit Henri Pourrat dans *Le Château des sept portes, ou les enfances de Gaspard* (1922). Maurice Garçon, lui, brocarde un trait d'esprit entendu dans un salon, lorsqu'une femme déclare gravement à son voisin : *« Quand je vous ai regardé pour la première fois, avez-vous eu l'impression que vous me faisiez impression ? »* (*Journal 1912-1939*). Enfin, à l'instar de Pierre Desproges qui pratiquait le double zeugma, Boris Vian n'a pas reculé devant la double antanaclase : *« Il est notoire que les sujets sérieux exigent d'être traités par des sujets sérieux »*, écrivait-il dans *Approche discrète de l'objet* (1948). Dont acte. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Vos personnages ne sont pas vos enfants !

Vous avez avancé dans la création de votre roman et vous peaufinez vos personnages. Pour éviter quelques pièges, suivons les conseils que donne Franck Thilliez dans *Le Plaisir de la peur* (Fleuve/Le Robert).

À propos des personnages, il donne des pistes qui me semblent particulièrement utiles au romancier en devenir : tout d'abord, encourager l'empathie entre le lecteur et le personnage principal. *« Les lecteurs qui viennent à ma rencontre me supplient parfois de ne pas faire de mal à Sharko, l'un de mes personnages récurrents, dans une prochaine aventure. »*

Cette indispensable empathie, vous la créerez en montrant les failles du personnage, les difficultés surmontées, en faisant participer le lecteur à son évolution. Attention, cela ne signifie pas que votre personnage principal doive être sympathique. Il peut être carrément désagréable, mais le lecteur, qui n'est pas parfait, doit se sentir proche de lui, même dans ses défauts. Toutefois, n'allez pas trop loin dans l'empathie : vos personnages ne sont pas vos enfants ! Ne les protégez pas trop. Pour créer une intrigue plausible, vous devrez parfois les mettre à rude épreuve, les faire souffrir, et il est possible que certains ne sortent pas vivants de votre roman…

Franck Thilliez donne un exemple de cette relation auteur-personnages : *« Mon gendarme, Gabriel, est l'exemple parfait du personnage que l'auteur sadique que je suis enfonce sous terre dès les premières pages et qui, au fil du récit, surmonte toutes les épreuves pour sortir grandi et en partie victorieux de son aventure. »*

Il illustre ainsi la phrase fameuse de William Faulkner : *« In writing you must kill all your darlings » (« Quand vous écrivez, vous devez tuer tous vos chouchous »).*

N'hésitez pas : suivez ce conseil ! ■

Vous vous posez des « Questions d'écriture » ? N'hésitez pas à les envoyer à ateliers@lire.fr
Nous les transmettrons à Frédérique Anne, qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	C	O	C	O	R	I	C	O
2	A	R	O	M	A	T	E	S
3	R	A	L	E	■	■	D	T
4	I	L	L	U	S	T	R	E
5	C	I	A	■	O	P	E	N
6	A	S	T	I	S	■	■	T
7	T	E	I	N	T	E	R	A
8	U	S	O	■	H	■	■	T
9	R	■	N	■	E	C	H	O
10	I	S	■	S	N	A	M	I
11	S	N	U	■	E	T	■	R
12	T	O	T	O	■	C	R	E
13	E	B	A	U	C	H	E	S

Une bonne correction

bâillait (attention à la place de l'accent circonflexe !) – **chèvres** – tronc d'**arbre** – **caressait** – **revenait** (accord avec le sujet inversé *air*) – **Quels** (*gens* est du masculin quand ne le précède pas immédiatement un adjectif épithète) – **naufragés** – **mourais** (imparfait de l'indicatif, et non conditionnel présent) – J'**esquivai** (passé simple, et non imparfait : l'action est brève et ponctuelle).

L'été est partout !

A. **Météo** ; B. **Hétéro** ; C. **Météore** ; D. **Phéchie** ; E. **Caféteria** ; F. **Diététique** ; G. **Vétérinaire** ; H. **Cathétérisme**.

Le mot mystère

Je suis l'**antiphrase**, cette figure de rhétorique qui, à des fins souvent ironiques, permet d'user d'un mot ou d'une locution dans un sens contraire au sens véritable. L'énoncé lui-même en fournissant un exemple, le sort évoqué n'étant rien moins que joli !

Prête-noms

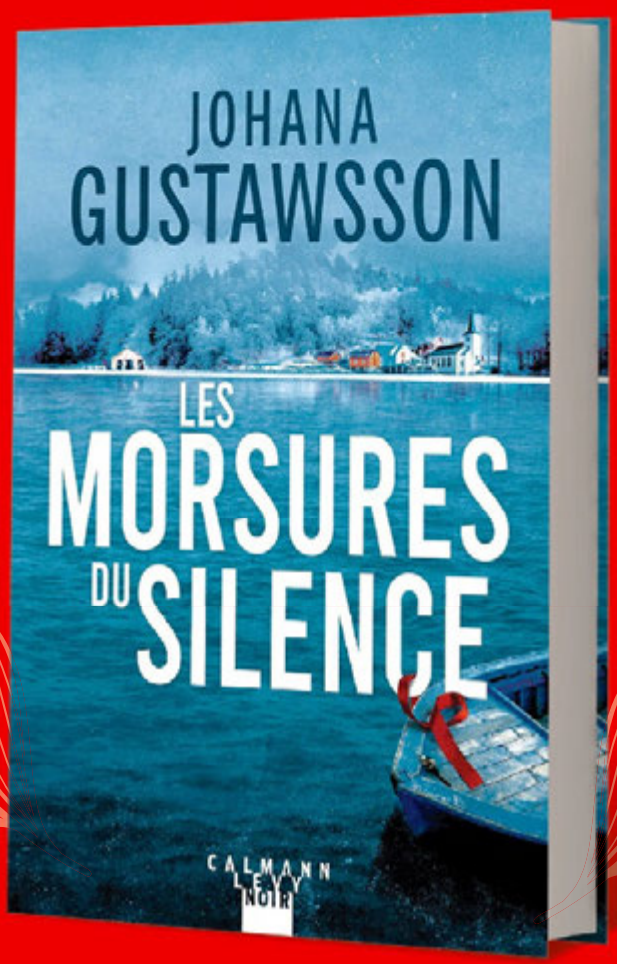
Réponse C (*clarinette* vient du provençal *clarin*, « hautbois », lui-même issu de *clar*, « clair, en parlant d'un son ».) Les autres devaient, dans l'ordre, leur nom au mathématicien François Barrême, au lexicographe italien Ambrogio Calepino, au botaniste suédois Andreas Dahl, à l'architecte François Mansart, au romancier autrichien Sacher-Masoch, au comte du Plessis-Praslin et au facteur d'instruments de musique belge Adolphe Sax.

DR

MAISON DE LA PRESSE

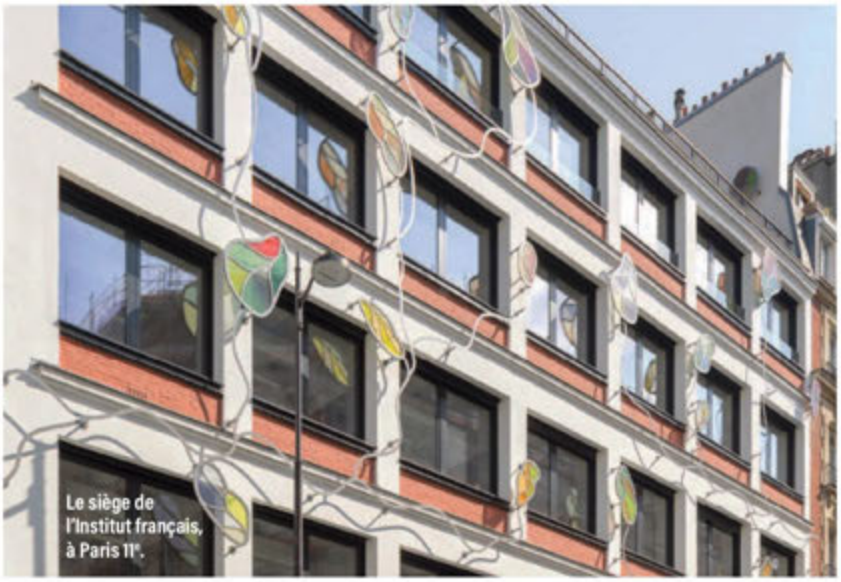
JOHANA GUSTAWSSON

LES MORSURES DU SILENCE



PRIX MAISON DE LA PRESSE 2025

Retrouvez tous nos livres, romans, BD, polars, mangas sur
maisondelapresse.com


Le siège de l'Institut français, à Paris 11e.

L'Institut français, ambassadeur des lettres

La saison France-Brésil 2025 est l'occasion de s'intéresser aux missions de cet établissement qui œuvre notamment à la promotion de l'édition française et francophone à l'étranger.

Créé en 2010, en remplacement de Culturesfrance, l'Institut français est sous l'autorité du ministère des Affaires étrangères et du ministère de la Culture pour l'action culturelle extérieure de la France. Il s'appuie sur le réseau culturel français à l'étranger, composé de 98 Instituts français et de 386 Alliances françaises. Quelle est son action spécifique pour le milieu du livre ? L'Institut français apporte son soutien à l'édition française et francophone à l'étranger, tout en accompagnant la structuration du secteur éditorial en Afrique et en Méditerranée. C'est une vitrine pour la littérature écrite en français (fiction, BD) grâce notamment à ses médiathèques physiques et numériques (la fameuse Culturethèque, qui compte environ 70000 abonnés actifs). Aussi, l'Institut français soutient les choix Goncourt de l'étranger. « *Les choix Goncourt sont un modèle fort, qui permet à des jeunes gens de lire et débattre en français*, explique Eva Nguyen Binh, la présidente de l'Institut français depuis 2021. *En Roumanie, j'ai été impressionnée par le niveau de maîtrise de la langue française et d'analyse des livres.* »

Avec son programme d'aide à la publication, l'Institut français soutient les maisons d'édition étrangères qui mènent une politique de publication de livres traduits du français, afin de permettre à un public non francophone d'accéder à la création et à la pensée françaises contemporaines. Lancées en 1990, ces initiatives ont contribué à la publication de près de 26000 titres d'auteurs de langue française dans 80 pays.

PRÉSERVER LE LIVRE MALGRÉ UN BUDGET RESSERRÉ

Ce travail passe également par le programme Focus, destiné à accompagner les professionnels étrangers dans le repérage des secteurs de la création culturelle française et à encourager leur diffusion dans le monde. « *Chaque année, des éditeurs étrangers sont invités par l'Institut français à des salons en France, comme le Salon du livre et de la presse jeunesse à Montreuil*, précise la présidente. *Là, ils peuvent voir et toucher les livres. C'est autre chose que d'en entendre parler, la connexion se fait instantanément.* »

S'il n'existe pas de résidences de création dans le réseau culturel français à l'étranger consacrées uniquement aux écrivains, beaucoup en accueillent, telles la Villa Albertine aux États-Unis (grâce à laquelle Alain Damasio a écrit son dernier livre, *Vallée du silicium*) ou la Villa Kujoyama (à l'origine du récent livre d'Emmanuel Ruben, *L'Usage du Japon*). Le dispositif Mira (Mobilité internationale de recherche artistique) permet aux Français et francophones de financer un séjour de recherche à l'étranger pour l'écriture d'un livre. En contrepartie, les écrivains apportent leur concours à la programmation et aux actions menées par le réseau culturel français dans leur pays de résidence. Depuis 1989, plus de 700 auteurs ont bénéficié de cette bourse.

« *Le livre me tient à cœur, c'est un vecteur d'émotion qui structure la pensée*, confie Eva Nguyen Binh. *De façon générale, les budgets sont resserrés pour 2025, mais on a préservé le livre, à la demande des ministères de la Culture et des Affaires étrangères.* » Le soutien de l'Institut français au développement international de Shoot the Book ! témoigne de cet engagement pour la vie du livre. Ce programme, lancé par le Marché du Film-Festival de Cannes et la Société civile des éditeurs de langue française (Scelf), vise à faire se rencontrer les éditeurs français et les producteurs internationaux, et à promouvoir l'adaptation audiovisuelle d'œuvres littéraires de fiction écrites en français. ■

Gladys Marivat

Eva Nguyen Binh, présidente de l'Institut français.

SCHNEPP RENOU - MARINA PERILLAT/ENB INSTITUT FRANÇAIS

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le moral de l'écrivain

Vous avez bien lu : j'ai écrit *le moral* et non *la morale*. Car, s'il s'agissait de cette dernière, je ne pourrais employer que le pluriel – *les morales* –, tant cette grande dame change de visage à chaque plume. La littérature demeure le territoire où les valeurs se manifestent librement, produisant des résultats divers, contradictoires à l'occasion. Il existe autant de morales que d'auteurs. Aucun lien entre celle de Voltaire et celle de Bernanos. Bien que les rayons des bibliothèques les réunissent, Chateaubriand reste éloigné de Zola, Proust aux antipodes de Céline, Pascal à des années-lumière de Camus. Quant aux traités de morale, y compris ceux qui prétendent définir une norme universelle, ils ne sont jamais que le miroir poli de celui qui les conçoit.

Qu'entends-je par *le moral* d'un écrivain ? Sa préparation mentale, comme disent les entraîneurs qui accompagnent les sportifs de haut niveau. Cette préparation mérite qu'on s'y attarde. Créer un roman ne demande pas une idée, il en faut cent, mille, et leur livrer bataille jusqu'à ce qu'elles se tiennent droites sur la page. Écrire un roman ne se réduit pas à une tâche, mais s'étire en une multitude ; c'est une affaire de nerfs, de souffle, de résistance. Chaque écrivain possède son champ d'élection, là où il exulte d'emblée : l'un adore inventer, l'autre préfère décrire, celui-ci excelle dans le dialogue, celui-là savoure l'art délicat de la relecture. Or, qu'il lui faille sortir de son sentier familier, le voilà hésitant, soupçonneux, parfois dégoûté. L'effort pèse. L'envie s'évapore. Le découragement vient s'asseoir au bureau… et ne part plus.

N'ayant ni goût ni vocation pour la souffrance, je me suis bricolé une attitude qui me permet de supporter mon quotidien : j'aime tout de l'écriture ! Oui, tout. J'aime le surgissement de l'idée, mais aussi le moment où elle m'échappe, me fuit, m'obligeant à une traque dont je sais qu'elle portera ses fruits. Je jouis des instants de grâce, quand le mot tombe juste, la phrase s'enchaîne, le paragraphe frémit, mais je jouis également des jours maudits où le terme se dérobe, où seul le banal se présente, où le style se traîne et le sens se perd, où les sentences refusent obstinément de se couler l'une dans l'autre. Au lieu de me flageller, je constate que je ne suis pas dupe, que mon idéal vaut mieux que mon état de jour, qu'il finira, à force d'insister, par me redresser et me mener loin. J'ai choisi de ne voir que l'aspect fertile des difficultés que je rencontre : le doute m'éclaire ; la déception me pousse vers une forme de perfection ; la rature ne m'accuse pas de faiblesse, elle révèle la force de mon exigence. Lorsque je décèle une erreur dans l'ossature de mon récit, j'y perçois déjà la promesse d'un progrès. Les critiques que j'émets deviennent un tremplin. Plus je me crucifie, plus je m'améliore. Ainsi va l'écrivain que je suis : je me déteste avec ardeur et cela même nourrit mon enthousiasme.

> LE DOUTE M'ÉCLAIRE ; LA DÉCEPTION ME POUSSE VERS UNE FORME DE PERFECTION

Au fond, j'ai transformé l'ascétisme de ma vie en volupté. Je me félicite de chacune de mes pannes avant de redémarrer ; je me loue de mes échecs en me persuadant qu'ils me feront réussir ; je m'applaudis de me montrer continuellement en deçà de mes attentes, convaincu que par ce moyen je m'élèverai. Ce bonheur, en vérité, naît de ce que je me suis peu à peu débarrassé de moi-même pour n'être plus qu'un serviteur du texte en cours. Il commande, je m'incline. Il gémit, je tends l'oreille. Je lui obéis, zélé, tantôt patient, tantôt fébrile, toujours en éveil, sur la brèche, au bord de l'abîme et de la phrase.

Mon conseil : ayez le narcissisme de l'œuvre, non celui de l'écrivain. Mettez-vous humblement à genoux devant l'être qui vous a élu pour venir au monde. Ne soyez jamais blessé par les critiques – justes – qu'on vous adresse, moins encore par celles que vous vous adressez à vous-même, car celles-ci au moins n'arrivent pas trop tard. Accueillez-les avec joie. Elles constituent le ressort de l'excellence. L'indulgence vous endort, la sévérité vous forme. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE JUIN

NOUVEAU

→ **Atelier d'écriture déambulatoire**
avec Lola Sorrenti
● Samedi 14 juin de 10 heures à 13 heures
Pendant trois heures, baladez-vous dans Paris et utilisez le décor urbain et touristique pour écrire. À mi-chemin entre l'atelier d'écriture et la visite littéraire, vous serez invité à observer les espaces et à créer une nouvelle alchimie autour des mots. Vous aurez trois ou quatre temps d'écriture dans quatre lieux de Paris avec un regard neuf d'écrivain !

ET TOUJOURS

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 13 juin à 18 heures

→ **Perfectionner sa nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Lundi 16 juin à 18 heures, en présentiel, à la rédaction de *Lire Magazine*

→ **Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur**
avec Frédérique Anne
● Mardi 24 juin à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
● Lundi 30 juin à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/les-ateliers-programmes

LES BALADES LITTÉRAIRES

Prenez aussi le temps de consulter notre programme de balades littéraires et marchez sur les pas des plus grands auteurs à Paris

→ **Dans les pas des *Misérables***
● Samedi 7 juin à 10 heures

→ **Frasques et aventures d'une famille sous le Second Empire, inspiré par la lecture d'Émile Zola**
● Dimanche 6 juillet à 10 heures

Pour vous inscrire :
lire.fr/collections/les-visites-litteraires

«Il faut partir de soi pour aborder l'écriture d'un lieu»

À la croisée de la littérature comparée, de l'analyse du récit de voyage et de l'écriture de soi, le professeur émérite de littérature comparée Daniel-Henri Pageaux explore les liens entre l'ailleurs, l'autre et le « je ». Il livre de précieux conseils, notamment sur la manière d'éviter les pièges de l'exotisme.

Qu'est-ce qui distingue l'écriture de soi de l'écriture de l'ailleurs ?

Daniel-Henri Pageaux. Il y a entre l'écriture du lieu et l'écriture du « je » des rapports extrêmement complexes. C'est l'un des points de départ du *Singe grammairien* d'Octavio Paz, dont je parle dans mon livre. Il existe un lien étroit entre écrire le lieu et s'écrire soi-même, se raconter aussi bien à travers une ville qu'à travers soi. Ce qui est intéressant, ce sont les échanges et les métaphores, concernant le passage de l'expression du lieu à l'expression de soi, ou de soi au lieu.

Votre livre *Chemins de l'écriture* fait dialoguer des auteurs venus de divers horizons, notamment hispaniques. Quels conseils donneriez-vous à un écrivain en herbe qui cherche à s'inspirer d'autres cultures sans tomber dans les clichés ?

D.-H.P. Si ce jeune auteur prend un espace, par exemple Venise ou l'Espagne, il est confronté à un certain nombre de clichés qui courent sur ces lieux. Comme l'écrivait Paul Morand, *« les canaux de Venise sont noirs comme l'encre »*. Autrement dit, il y a eu trop d'écrits sur cette ville. Pour répondre à votre question, il faut partir de l'inverse, c'est-à-dire de soi, ou des réactions de l'espace sur soi, pour ensuite aborder l'écriture d'un lieu. Car, si l'auteur commence par aborder l'écriture de l'espace, un certain nombre de clichés risquent de surgir. Donc, sans plaider pour un individualisme forcené, c'est à partir de soi et à partir de l'expérience poétique du lieu que doit se faire ensuite l'écriture du lieu. On en revient à la même idée de l'échange entre soi et l'espace.

Vous évoquez une *« critique recréante »* qui fait de la lecture un acte presque d'écriture. Est-ce une manière de dire que tout bon écrivain est d'abord un lecteur actif, engagé, créatif ?

D.-H.P. Tout à fait. Il ne faut pas lire un roman, a fortiori de la poésie, comme on lit un article de journal. L'un des problèmes de l'époque, c'est une lecture qui ne peut pas tenir compte de la manière dont les livres sont écrits. Par exemple, nous pouvons imaginer *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo sous forme d'articles. Mais, en réalité, il a écrit le roman avec des contraintes qui font la fictionnalisation et la poétique. C'est la sensibilité à la façon d'écrire, au comment écrire, qui guide tout. Il faut être attentif à la forme, en tenant compte du fait que la forme a un sens. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

CHEMINS DE L'ÉCRITURE. DE LA LECTURE À LA THÉORIE
DANIEL-HENRI PAGEAUX
380 P., HONORÉ CHAMPION, 60 €

DR

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LES LARMES DE WAKONDA

YVES BURGER

LIBRINOVA

Fin des années 1870. Le gouvernement américain veut soumettre définitivement les nations indiennes. Le Comanche Isa-tai quitte le Texas à la recherche de son ami français Toussaint, pris dans une guerre d'éleveurs. Son frère François, devenu « Œil de Faucon », fuit avec sa famille cheyenne, traquée par l'armée. Guerres, massacres, vengeances... À Wounded Knee, leur sort basculera. Un western crépusculaire, inspiré de faits historiques réels !

→ ISBN: 979 1040574668 - 296 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

PLACE DE LA VICTOIRE

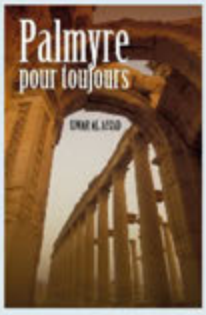
JEAN PAUL SOULILLOU

ÉDITIONS DU CÉOU

Place de la Victoire est une «autofiction» qui, par les détours d'une mémoire sélective, se déroule de Dordogne à Bordeaux, de Tunisie à Boston et de Chennai à Nantes, suit une histoire d'amour, de gens disparus, de paysages…

Plutôt que de s'appesantir sur les étapes d'une vie professionnelle bien remplie, il préfère d'évidence évoquer, au fil d'une plume déliée et non sans émotion, le souvenir de proches disparues, son amour pour Proust, sa découverte éblouie de l'Inde ou son goût immodéré pour les expéditions bucoliques.

→ ISBN: 978 2494869103 - 303 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



PALMYRE POUR TOUJOURS

SIWAR AL ASSAD

LIBRINOVA

Classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, la belle Palmyre, pourtant déjà en ruines, a subi bien pire encore depuis la guerre civile. Mais aujourd'hui, qu'en est-il de sa reconstruction ? Comparant son sort à Syracuse, Carthage ou encore Tombouctou, Siwar Al Assad livre un hommage vibrant à la cité syrienne, et rappelle l'importance du devoir de mémoire. Un ouvrage résolument optimiste, qui célèbre la richesse culturelle de notre monde !

→ ISBN: 979 1026229308 - 108 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

IL JOUE TOUJOURS DU BEETHOVEN MAIS IL N'A PAS RANGÉ SES COLTS

ELSA ERRACK

PUBLISHROOM FACTORY

Laissez-vous entraîner au Far West pour de folles aventures en compagnie de Victor, virtuose du piano et du colt ! Victor aimerait bien oublier son passé tumultueux. Il n'aspire plus qu'à vivre paisiblement à San Francisco. Fonder un foyer avec la belle Laura, la docteure au fort caractère dont il est profondément épris. Gagner sa vie comme pianiste. Mais voilà que le destin le rattrape.

Une histoire de fausse monnaie, sa trahison envers son vieil ami Radomir, vont à nouveau l'entraîner dans un tourbillon de péripéties.

→ ISBN: 978 2386256486 - 439 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNITERRIEN

ALEXANDRE ANIZY

ÉDITIONS ABAK

Uniterrien est un recueil matriciel esquissant l'universalité des expériences individuelles et collectives, d'ici et maintenant, d'hier et ailleurs, pour éveiller les consciences et inspirer un sursaut salutaire. Uniterrien est le geste poétique d'un élan politique.

→ ISBN: 978 2494869103 - 164 PAGES BROCHÉ EN LIBRAIRIE ET NUMÉRIQUE SUR WWW.EDITIONS-ABAK.COM

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

PHILIPPE DELERM

Les sièges Luxembourg

On les appelle comme ça. Chaises et fauteuils Luxembourg. Pas par familiarité. Davantage comme la notation d'un style. Un style d'ameublement, bien sûr, mais davantage celui d'une façon de vivre. On pourrait dire Art nouveau, pour ces modèles apparus dans les années 1920, et la référence à une certaine élégance, une certaine exigence. J'ai un ami qui peint surtout ça : les chaises et les fauteuils du Luxembourg. Il a raison. C'est l'apogée de la civilisation. Il y en a trois modèles, chaises ou fauteuils, accoudoirs ou non, fauteuil droit ou incliné, presque trop incliné pour la lecture, et dans ce cas plutôt voué à la lecture du ciel, sans rien perdre de la rumeur apaisante du jardin alentour. Leur couleur est une évidence étrange. Un vert qui objectivement ne se rapprocherait que de tissus ou d'engins militaires. Mais il faut chasser aussitôt cette pensée. Car c'est davantage qu'une couleur. Plutôt comme une douceur, un effacement apparents. En retrait de tous les verts horticoles, buissons, arbustes, et pourtant subtilement mariée à l'idée bémolisée du végétal, comme un acquiescement à la nature qui serait en même temps refus de la luxuriance, début d'une divagation intellectuelle ou d'une conversation feutrée.

Jusqu'aux années 1970, il fallait passer par une chaisière, et plutôt s'installer d'abord, s'attendre à son passage sans avoir l'air de l'attendre – tout un art de vivre parisien, comme celui de crayonner soi-même l'addition sur la nappe chez Chartier. Les chaisières ont disparu, mais il semble de bon ton d'en avoir conservé l'idée. Les chaises et les fauteuils du Luxembourg ne sont pas un dû mais l'accession à un privilège. En retrait du temps, en accord mat avec les siècles, le XVII^e^, le XVIII^e^, comme une métaphore muette de la langue pure instillée dans les méplats, les tubulures. On aimerait dire vert céladon, mais c'est plutôt vert d'eau, tisane à peine infusée, bavardage inouï entamé avec Marie de Médicis, La Fontaine ou Diderot.

Les chaises et les fauteuils du Luxembourg proposent à la fois une invitation et une révérence. Autour du grand bassin, il peut être voluptueux de s'y livrer discrètement à la caresse du soleil, en lisant, en honorant une conversation, bien trop souvent hélas en prolongeant sans égard spécifique une fascination hébétée pour un écran. Certains s'y vautrent carrément, dépenaillés, offerts, sans voir qu'ils font offense presque pieds dans pieds au rituel métaphysique des enfants lançant un voilier glissant vers l'autre bord, au bout d'un rêve.

> CHAISES OU FAUTEUILS, ILS PROPOSENT À LA FOIS UNE INVITATION ET UNE RÉVÉRENCE

Deux fauteuils rapprochés, à peine obliques, prendront plaisir à souligner des propos un peu graves, entrecoupés de petits coups de vent. Mais il n'est pas inconfortable ici de choisir la chaise, une façon de se tenir, et de tenir à remercier l'accueil inespéré, un peu immérité. Les chaises et les fauteuils permettent d'être ici, mais que serait l'ici sans fauteuils et sans chaises ? Un jardin n'est rien sans la célébration de sa permanence offerte, la vie n'est rien sans le pouvoir de l'arrêter. On peut peindre une éternité dans le théâtre virtuel des chaises et des fauteuils du Luxembourg. ■

Merci à Bernard Soupre.

AUDREY SOVIGNET

LiRE magazine

fête ses 50 ans

AVEC CE HORS-SÉRIE VRAIMENT EXCEPTIONNEL !

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

ARTHUR H

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Ce sont plutôt deux livres, que ma mère m'a lus : *Le Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier, et *Trois hommes dans un bateau*, de Jerome K. Jerome. J'avais 7-8 ans. Ma mère me lisait beaucoup d'histoires. Et moi, j'en lis à mes enfants. L'un des derniers que j'ai lus à mon fils, c'est *Les Aventures de Huckleberry Finn* de Mark Twain. C'est un grand plaisir, quand on est enfant, d'entrer ainsi dans ces grands livres. »

VOTRE LIVRE DE CHEVET?

« Je lis, par petits passages que je déguste, *L'Évolution créatrice* d'Henri Bergson. Ça a été une grande découverte pour moi qui n'ai pas fait d'études et n'ai aucune culture philosophique particulière. Je me suis reconnu dans son approche artistique. Il a saisi ce qu'est la musique en tant que mouvement. Je ne le lis pas beaucoup, mais je l'emporte partout. Et ce livre m'enchante et m'inspire. Il me donne envie de vivre. C'est ce que je recherche dans la lecture. »

On connaît l'auteur et interprète à la voix rauque et à la plume sensible. Ce grand lecteur est aussi le scénariste et le héros d'une bande dessinée, *La Solidité du rêve*, un hommage à Fellini dessiné par Alfred. Et il sera acteur cet été dans *Ange*, de Tony Gatlif. Un rendez-vous s'imposait donc.

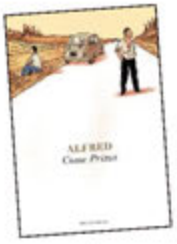
UN CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« J'imagine que c'est la réponse de beaucoup de gens : Marcel Proust. Il y a un secret chez lui. On doit entrer à l'intérieur de sa phrase. Ce n'est pas qu'il me tombe des mains, en fait, c'est qu'il suffit à mon bonheur quand j'en lis quelques passages. Je n'ai pas besoin de pénétrer toute l'œuvre. Proust, c'est un souffle immense. Il y a deux immenses génies de la littérature française, Proust et Céline. On sait qu'ils existent, on sait qu'ils ont touché un truc au cœur de la langue, et en lire peu me suffit. »

Propos recueillis par Éric Libiot

VOTRE ÉCRIVAIN PRÉFÉRÉ?

« Je n'en ai pas vraiment, je me laisse aller à la découverte. Récemment, j'ai découvert James Baldwin et son *Autre pays*. Extraordinaire. Très sensé. Baldwin, c'est un radar à vif. Il a l'art de percer les gens, leurs peurs, leurs désirs. C'est d'une finesse étonnante et d'une écriture très musicale. C'est un peu bateau à dire, mais, quand on se connecte comme ça avec un écrivain, il devient presque un ami. »



LE LIVRE QUE VOUS OFFREZ À VOS AMIS?

« Une bande dessinée : *Come Prima*, d'Alfred. L'histoire de ces deux frères m'a beaucoup ému. Et une autre bande dessinée, *La Folle du Sacré-Cœur*, de Jodorowsky et Mœbius. Un livre fou, subversif, jouissif. »

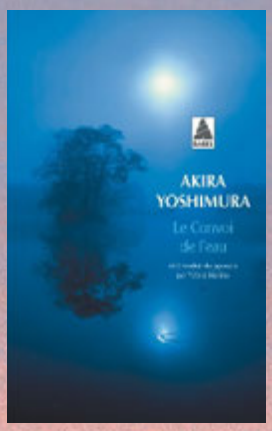
LA SOLIDITÉ DU RÊVE
ARTHUR H., ALFRED
128 P., CASTERMAN, 18 €

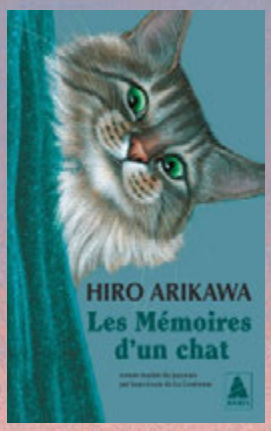
ANGE
DE TONY GATLIF
AVEC ARTHUR H, SUZANNE AUBERT, MATHIEU AMALRIC...
EN SALLES LE 25 JUIN.

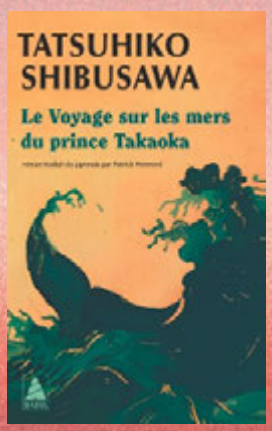
YANN ORHAN

50 ans
LiRE magazine
DEPUIS 50 ANS,
LA PASSION DES LIVRES
ET DES ÉCRIVAINS

TOUTE LA LITTÉRATURE JAPONAISE QUE J'AIME EST EN BABEL







© Ryo Takemasa

EN CE MOMENT, UN BABEL* OU UNE ILLUSTRATION COLLECTOR OFFERTS POUR DEUX LIVRES DE LA COLLECTION ACHETÉS.

*À choisir entre *Celui qui n'était pas un meurtrier* de Hjorth & Rosenfeldt et *La Mer* de Yôko Ogawa, dans la limite des stocks disponibles.

DÉCOUVREZ NOS ROMANS JAPONAIS